

TRAITE D'ECONOMIE MARXISTE

- Ernest Mandel

Volume I: Le capitalisme

CHAPITRE PREMIER

TRAVAIL, PRODUIT NÉCESSAIRE, SURPRODUIT

L'Homme seul, de toutes les espèces, ne peut survivre en s'adaptant au milieu naturel, mais doit s'efforcer de plier ce milieu à ses propres exigences (1). Le travail, activité à la fois consciente et sociale née de la possibilité de communication et d'entraide spontanée entre les membres de cette espèce, constitue le moyen par lequel l'homme agit sur son milieu naturel.

Les autres espèces animales s'adaptent au milieu naturel déterminé, grâce au développement d'organes spécialisés. Les organes spécialisés de l'homme, la main au pouce libre et le système nerveux développé, ne lui permettent pas de se procurer directement sa nourriture dans un milieu naturel déterminé. Mais ils permettent l'utilisation d'instruments de travail et, grâce au développement du langage, l'esquisse d'une organisation sociale qui assure la survie du genre humain dans un nombre indéterminé de milieux naturels (*). Le travail, l'organisation sociale, le langage, la conscience sont ainsi les caractéristiques propres de l'homme, inséparablement liées les unes aux autres et qui se déterminent mutuellement.

Les instruments de travail sans lesquels l'homme ne peut produire, c'est-à-dire avant tout se procurer la nourriture nécessaire à la

☒ « Une créature qui s'est parfaitement adaptée à son milieu, un animal dont toute l'efficacité et la force vitale sont concentrées et dépensées dans un effort pour réussir ici et sur-le-champ, n'a plus rien en réserve pour faire face à un changement radical. Il peut battre tous ses concurrents dans ce milieu spécial, mais pour la même raison, si ce milieu changeait, il disparaîtrait. C'est précisément leur succès d'adaptation qui paraît expliquer la disparition d'un nombre énorme d'espèces (2) ».

survie de l'espèce, apparaissent d'abord comme une prolongation artificielle de ses organes naturels. « L'homme a besoin d'instruments de travail pour suppléer à l'insuffisance de son équipement physiologique (3) ». A l'aube de l'humanité, ces instruments de travail sont fort rudimentaires: des bâtons, des pierres taillées, des morceaux d'os et de cornes pointus. En fait, la préhistoire et l'ethnologie classent les peuples primitifs d'après les matières premières avec lesquels ils fabriquent leurs principaux instruments de travail. Cette classification commence en général avec l'âge de la pierre taillée, bien que chez les habitants préhistoriques de l'Amérique du Nord, un âge de l'os semble avoir précédé l'âge de la pierre proprement dit.

Progressivement, des techniques productives se dégagent de la répétition continue de gestes de travail identiques. La découverte technique la plus importante dans la préhistoire humaine fut sans doute celle de la production et de la conservation du feu. Bien qu'il ne subsiste plus de tribu primitive qui ait ignoré le feu avant son contact avec la civilisation étrangère(*), d'innombrables mythes et légendes témoignent d'un âge sans feu, suivi d'une époque pendant laquelle l'homme ne savait pas encore le conserver.

Sir James George Frazer a rassemblé des mythes sur l'origine du feu chez près de deux cents peuples primitifs. Tous ces mythes indiquent l'importance capitale que joue à l'aube de l'existence humaine la découverte d'une technique de production et de conservation du feu (5).

Le produit nécessaire.

C'est par le travail que les hommes satisfont leurs besoins fondamentaux. Manger, boire,

☒ Au XVI^e siècle, l'explorateur Magellan rencontra aux îles Mariannes dans l'océan Pacifique des peuplades qui ignoraient le feu. Au XVIII^e siècle, Steller et Krashinikof visitèrent le peuple des Kamtchadales habitant la péninsule de Kamtchatka, qui ignoraient également le feu (4).

se reposer, se protéger contre les intempéries et les excès du froid ou de la chaleur, assurer la survie de l'espèce par la procréation, exercer les muscles du corps: voilà les besoins les plus élémentaires d'après l'ethnologue Malinowski. Tous ces besoins sont satisfaits *.socialement*, c'est-à-dire non par une activité purement physiologique, par un duel entre l'individu et les forces de la nature, mais par une activité qui résulte des rapports mutuels établis entre les membres d'un groupe humain

Plus un peuple est primitif, et plus large est la partie de son travail, et, en fait, de toute son existence, occupée par la recherche et la production de la nourriture (7).

Les méthodes les plus primitives de production de nourriture sont la cueillette de fruits sauvages, la capture de petits animaux inoffensifs, ainsi que les formes élémentaires de chasse et de pêche. Un peuple qui vit à ce stade primitif, par exemple les aborigènes d'Australie ou, mieux encore, les habitants primitifs de Tasmanie, complètement disparus depuis 3/4 de siècle, ne connaît ni habitations permanentes, ni animaux domestiques (sauf quelques fois le chien), ni tissage de vêtements, ni fabrication de récipient pour la nourriture. Il doit parcourir un territoire fort large pour rassembler suffisamment de vivres. Seuls, les vieillards physiquement incapables de se mouvoir sans cesse peuvent être en partie libérés de la collecte immédiate de nourriture, pour s'occuper de la fabrication d'instruments de travail. La plupart des peuplades les plus arriérées qui survivent encore aujourd'hui, tels les habitants des îles Andaman dans l'océan Indien, les Fuégiens et Botocudos de l'Amérique latine, les Pygmées en Afrique centrale et en Indonésie, les Kubu sauvages en Malaisie, mènent une vie comparable à celle des Australiens aborigènes.

Si l'on admet que l'humanité existe depuis un millions d'années, elle vécut pendant au moins 980.000 ans dans un état d'indigence extrême. La famine était une menace

permanente pour la survie de l'espèce. La production moyenne de nourriture était insuffisante pour couvrir les besoins moyens de consommation. La conservation de réserves de nourriture était inconnue. De rares périodes d'abondance et de bonne fortune conduisaient à un gaspillage considérable de la nourriture.

« Les Boschimans, les Australiens, les Veddas du Ceylan et Fuégiens ne constituent pour ainsi dire jamais de réserves pour l'avenir. Les habitants de l'Australie centrale désirent toute leur nourriture en une fois, afin de bien pouvoir s'en gorger. Ensuite, ils se résignent à avoir grand-faim... Lorsqu'ils se déplacent, ils abandonnent leurs instruments de pierre. S'ils en ont besoin à nouveau, ils en fabriquent d'autres. Un seul instrument suffit à un Papou jusqu'à ce qu'il soit usé; il n'a pas l'idée d'en fabriquer un à l'avance pour remplacer l'ancien... L'insécurité a empêché la constitution de réserves dans les temps primitifs. Les périodes d'abondance et de semi-famine se succèdent régulièrement (9). »

Cette « imprévoyance » n'est pas due à des déficiences intellectuelles de l'homme primitif. Elle résulte plutôt de millénaires d'insécurité et de famine endémique, qui incitaient à se rassasier au maximum chaque fois que l'occasion en était donnée, et qui ne permettaient pas l'élaboration d'une technique de la conservation des vivres. L'ensemble de la production fournit le *produit nécessaire*, c'est-à-dire la nourriture, les vêtements, l'habitat de la communauté et un stock plus ou moins stable d'instruments de travail qui servent à produire ces biens. Il n'existe aucun surplus permanent.

Début de la division sociale du travail.

Aussi longtemps que la nourriture n'est pas assurée en quantité suffisante, les hommes ne peuvent s'adonner de façon conséquente à une autre activité économique que celle de la production de vivres. Un des premiers explorateurs de l'Amérique centrale, Cabeza de Vaca, y rencontra des tribus d'Indiens qui savaient fabriquer des tapis de paille pour

leurs demeures, mais ne se consacraient jamais à cette activité: « *Ils veulent utiliser tout leur temps pour rassembler de la nourriture, car s'ils l'utilisent autrement, ils sont tenaillés par la faim* (10). »

Comme tous les hommes se consacrent à produire de la nourriture, il ne peut s'établir une véritable division sociale du travail, une spécialisation en différents métiers. Pour certains peuples, il est absolument incompréhensible que tout le monde ne soit pas capable de fabriquer les objets d'usage courant. Les Indiens du Brésil central interrogèrent continuellement l'explorateur allemand Karl von der Steinen pour savoir s'il avait fabriqué lui-même ses pantalons, sa moustiquaire et beaucoup d'autres objets. Ils étaient très étonnés de sa réponse négative (11).

Même à ce stade de l'évolution sociale, il y a des individus doués d'aptitudes spéciales pour tel ou tel travail. Mais la situation économique, c'est-à-dire l'absence d'une réserve permanente de vivres, ne leur permet pas encore d'exercer exclusivement ces aptitudes particulières. Décrivant les activités des habitants de l'île de Tikopia (archipel Salomon dans l'océan Pacifique), Raymond Firth écrit : « Chaque homme de Tikopia est un agriculteur et un pêcheur et dans une certaine mesure un travailleur du bois; chaque femme sarcle les plantations, pêche parmi les récifs, fabrique des vêtements avec de l'écorce et tresse des nattes. Ce qu'il y a comme spécialisation, c'est le développement d'une capacité spéciale dans un métier, et non pas l'exercice de ce métier à l'exclusion des autres (12) »

Ce qui est vrai pour une société relativement avancée, qui connaît déjà l'agriculture, l'est à plus forte raison pour une société encore plus primitive.

Mais l'organisation sociale décrite par Raymond Firth révèle en même temps l'existence d'une division du travail rudimentaire qu'on peut discerner à tous les

stades du développement économique de l'humanité: la division du travail entre les sexes. Chez les peuples plus primitifs, les hommes s'adonnent à la chasse, les femmes ramassent des fruits et de petits animaux inoffensifs. Chez les peuplades quelque peu plus évoluées, certaines techniques déjà acquises sont exercées en exclusivité, soit par les hommes, soit par les femmes. Les femmes s'occupent des activités qui se déroulent près de l'habitat: l'entretien du feu, la filature, le tissage, la fabrication de poteries, etc. Les hommes s'éloignent d'avantage, chassent le gibier plus lourd et utilisent les matériaux de base pour fabriquer les instruments de travail: travail du bois, de la pierre, de l'ivoire, de la corne et des os.

L'absence d'une division du travail qui aboutit à la formation de métiers spécialisés empêche l'élaboration des techniques qui exigent un temps d'apprentissage plus long et des connaissances particulières, mais elle permet un développement plus harmonieux du corps et de l'activité humaine. Les peuples qui ignorent encore la division du travail, mais qui ont déjà su vaincre la famine et les pires épidémies grâce à des conditions favorables du milieu naturel (Polynésiens, certains Indiens d'Amérique du Nord avant la conquête blanche, etc.) ont développé un type humain qui a fait l'admiration de l'homme civilisé moderne.

Première apparition d'un surproduit social.

La lente accumulation d'inventions, de découvertes et de connaissances permet d'accroître la production de nourriture, tout en réduisant l'effort physique des producteurs. C'est le premier indice d'un *accroissement de la productivité du travail*. L'invention de l'arc et des flèches, ainsi que celle du harpon, permettent d'améliorer la technique de la chasse et de la pêche et de régulariser ainsi l'approvisionnement de l'humanité en vivres. Dorénavant, ces activités prennent le dessus sur la cueillette des fruits sauvages, qui ne constitue plus qu'une activité économique d'appoint. La peau et les poils des bêtes régulièrement capturées, ainsi que leurs

cornes, os, ivoires, deviennent des matières premières que l'homme a le loisir de travailler. La découverte de terrains de chasse ou de places de pêche particulièrement riches permet le passage de l'état migrateur à celui de chasseurs ou pêcheurs semi-sédentaires (alternance saisonnière de l'habitat) ou même complètement sédentaires. Il en est ainsi chez des peuplades comme les Minkopiès (habitants la côte des îles Andaman), les Klamath (Indiens habitant la côte de la Californie), certaines tribus de la Malaisie, etc. (13). Le passage à la vie sédentaire temporaire ou permanente, rendu possible par le développement de la productivité du travail, permet à son tour d'accroître celle-ci. On peut maintenant accumuler des instruments de travail au-delà de la quantité limitée qu'une peuplade migratrice pouvait emporter avec elle.

Ainsi apparaît lentement, à côté du produit nécessaire à la survie de la communauté, un premier surplus permanent, une première forme de *surproduit social*. Sa fonction essentielle, c'est de permettre la constitution de réserves de vivres, afin d'éviter le retour périodique de la famine, ou de réduire celle-ci. Durant des millénaires, les peuples primitifs ont cherché à résoudre le problème de la conservation des vivres. De nombreuses tribus n'en ont trouvé la solution que grâce au contact avec des civilisations supérieures. Ainsi, les peuplades qui sont restées chasseurs-migrateurs, et qui ne produisent en général pas de surproduit régulier, ignorent toutes le sel, matière la plus efficace pour la conservation de la viande (14)*.

La deuxième fonction primitive du surproduit social est de permettre une division du travail plus perfectionnée. Du moment que la tribu dispose de réserves de vivres plus ou moins permanentes, certains de ses membres

* Jusqu'à la découverte des fonctions conservatrices du sel—découverte décisive pour la constitution de réserves permanente de protéines—, les méthodes les plus diverses ont été employées pour conserver la viande. Elle fut séchée, fumée, conservée dans des récipients de bambou vidés d'air, etc. Toutes ces méthodes se montrent inadéquates pour une conservation prolongée.

peuvent consacrer une partie plus importante de leur temps à la production d'objets qui ne sont pas destinés à l'alimentation: des instruments de travail, des objets d'ornement, des récipients pour conserver les vivres. Ce qui était auparavant une disposition, un talent personnel pour telle ou telle technique, devient maintenant une spécialisation, l'embryon d'un métier.

La troisième fonction primitive du surproduit social, c'est de permettre un accroissement plus rapide de la population. Les conditions de semi-famine restreignent pratiquement aux hommes et femmes valides la population d'une tribu déterminée. Celle-ci ne peut garder en vie qu'un minimum d'enfants en bas âge. La plupart des peuples primitifs connaissent et appliquent sur une large échelle la limitation artificielle des naissances, absolument indispensable du fait de l'approvisionnement insuffisant en vivres (15). Ce n'est qu'un nombre limité de malades ou d'impotents qui peuvent être soignés et maintenus en vie. L'infanticide est couramment pratiqué. Les prisonniers de guerre capturés sont généralement tués sinon mangés. Tous ces efforts pour restreindre l'accroissement de la population ne démontrent nullement la cruauté innée de l'homme primitif: Ils témoignent plutôt d'un effort pour échapper à une menace majeure: la disparition du peuple tout entier par manque de vivres.

Mais du moment qu'une réserve de nourriture plus ou moins permanente apparaît, un nouvel équilibre entre les disponibilités en vivres et l'étendue de la population peut être atteint. Les naissances augmenteront et, avec elles, le nombre d'enfants survivant à la mortalité infantile. Des infirmes et des vieillards vivront plus longtemps, augmentant l'âge moyen de la tribu. La densité de la population sur un territoire déterminé augmentera avec la productivité du travail, ce qui constitue un excellent indice de progrès économique et social (16). Avec l'augmentation de la population et la spécialisation de son travail, s'accroissent les forces productives à la

disposition de l'humanité. L'apparition d'un surproduit social représente une condition indispensable à cet accroissement.

La révolution néolithique.

La constitution d'un surproduit permanent en vivres est la base matérielle pour l'accomplissement de la révolution économique la plus importante que l'homme ait connue depuis son apparition sur la terre: le début de l'agriculture, de la domestication et de l'élevage des animaux. D'après l'époque de la préhistoire au cours de laquelle cette révolution s'est produite—l'époque de la pierre polie ou époque néolithique—, elle est appelée révolution néolithique.

L'agriculture et l'élevage présupposent l'existence d'un certain surplus de vivres, et ce pour deux raisons. D'abord, parce que leur technique exige l'utilisation de semences et d'animaux à des fins non directement alimentaires, dans le but de produire davantage de plantes et de viande à une étape ultérieure. Des peuples qui vivent depuis des millénaires au seuil de la famine n'admettent pas facilement que soit ainsi détourné vers un but plus lointain ce qui est immédiatement comestible, s'ils ne disposent pas d'autres réserves de vivres (*) Ensuite, parce que ni l'agriculture ni l'élevage ne procurent instantanément la nourriture nécessaire au maintien de la tribu, et qu'il faut une réserve de vivres pour couvrir la période qui sépare les semailles de la récolte. Pour ces raisons, ni l'agriculture primitive ni l'élevage n'ont pu être adoptés du premier coup comme principal système de production d'un peuple. Ils font leur apparition par étapes, sont d'abord considérés comme activités secondaires au regard de la chasse et de la cueillette des fruits, et restent très longtemps complétés par ces activités, même quand ils représentent déjà la base de la subsistance populaire.

° (*) « L'agriculture réclame... une autodiscipline ascétique, qui ne résulte pas automatiquement de la conscience instrumentale », souligne Gehien. L'auteur se demande si, pour cette raison, les premières cultures ne furent pas protégées en étant exclusivement consacrées à des fins culturelles (17).

On suppose en général que l'élevage d'animaux domestiques (début: 10 000 ans avant J.-C.) est postérieur aux premières tentatives d'agriculture systématique (début: +/-15 000 ans avant J.-C.), bien que les deux activités puissent apparaître simultanément, ou que chez certains peuples l'ordre puisse même être renversé (18). La forme la plus primitive d'agriculture qui est pratiquée encore aujourd'hui par de nombreux peuples d'Afrique et d'Océanie consiste à gratter la surface du sol à l'aide d'un bâton pointu, ou à le bêcher à l'aide d'une houe. Comme avec une telle méthode de culture le sol s'épuise rapidement, il est nécessaire d'abandonner après quelques années les champs ainsi labourés, et d'en occuper d'autres. De nombreux peuples, par exemple les tribus montagnardes des Indes, acquièrent ces champs nouveaux en mettant le feu à la jungle; les cendres fournissent un engrais naturel (écobuage) (19).

La révolution néolithique soumet pour la première fois depuis l'aube de l'humanité la production des moyens de subsistance au contrôle direct de l'homme: voilà son importance capitale. La cueillette des fruits, la chasse et la pêche sont des méthodes *passives* d'approvisionnement. Elles réduisent ou, dans le meilleur des cas, maintiennent à un niveau donné, la somme des ressources que la nature met à la disposition de l'homme sur un territoire déterminé. L'agriculture et l'élevage, par contre sont des méthodes *actives* d'approvisionnement, puisqu'elles accroissent les ressources naturelles disponibles à l'humanité et en créent de nouvelles. Avec une même dépense de travail, la quantité de vivres à la disposition des hommes peut être décuplée. Ces méthodes représentent donc un accroissement énorme de la productivité sociale du travail humain.

La révolution néolithique donne de même une impulsion puissante au développement des instruments de travail. En créant un *surproduit permanent*, elle crée la possibilité de l'artisanat professionnel:

« La condition préalable pour la formation de capacités artisanales (techniques), c'est un certain loisir qui peut être soustrait au temps (de travail) consacré à produire des moyens de subsistance (20)»

Le début de l'agriculture et de l'élevage d'animaux domestiques conduit d'ailleurs à la première grande division sociale du travail: des peuples pastoraux apparaissent à côté de peuples de cultivateurs.

Sans doute faut-il attribuer aux femmes le progrès décisif dû à la pratique de l'agriculture. L'exemple des peuples qui survivent à l'état d'agriculteurs primitifs, ainsi que d'innombrables mythes et légendes (*) attestent le fait que la femme, qui dans la société primitive s'adonne à la cueillette des fruits et reste le plus souvent aux alentours de l'habitat, a commencé la première à semer les graines des fruits ramassés afin de faciliter l'approvisionnement de la tribu. Les femmes de la tribu indienne des Winnebago étaient d'ailleurs obligées de *chercher* le riz et le maïs destinés aux semailles, sinon les hommes les auraient mangés. En étroite liaison avec le développement de l'agriculture par les femmes, apparaissent chez de nombreux peuples agriculteurs primitifs les religions fondées sur le culte des déesses de la Fertilité (*). L'institution du matriarcat, dont on peut

° " La peuplade indonésienne des Bataks appelle les femmes "pasigadong", moyens d'obtenir (pasi) de la nourriture (gadong) (21) ".

° Cf. la remarque suivante de Robert Graves: " S'il faut en juger d'après les outils et les mythes qui survivent, toute l'Europe néolithique disposait d'un système remarquablement homogène d'idées religieuses fondé sur l'adoration d'une déesse-mère à noms multiples qui était également connue en Syrie et en Libye. L'ancienne Europe n'avait pas de Dieu. La grande déesse était considérée comme immortelle, immuable et toute-puissante; et le concept de paternité n'avait pas de place dans la pensée religieuse. La déesse avait des amants, mais seulement pour le plaisir, et non pas pour donner un père à ses enfants. Les hommes craignaient et adoraient la « matriarche » et lui obéissaient; le foyer qu'elle entretenait dans une cave ou dans une hutte était leur premier centre social, et la maternité leur Mystère essentiel (22)"

||

L'auteur indien Debiprassad Chattopadhyaya a longuement analysé les rapports entre le rôle des femmes comme premières cultivatrices du sol, le matriarcat et le culte magico-religieux de déesses de

démontrer l'existence chez divers peuples au même niveau de développement social, se rattache également au rôle joué par les femmes dans la création de l'agriculture. Sumner et Keller et Fritz Heichelheim (24) énumèrent un grand nombre de cas prouvés de matriarcat chez des peuples agriculteurs primitifs.

L'organisation coopérative du travail.

Hobhouse, Wheeler et Ginsberg ont étudié le mode de production de tous les peuples primitifs qui survivaient encore au début du XX^e siècle. Ils ont trouvé que toutes les tribus qui ne connaissent qu'une forme rudimentaire d'agriculture et d'élevage—et *a fortiori* tous les peuples restés à un stade inférieur de développement économique —ignorent l'usage des métaux et ne possèdent qu'une technique fort sommaire de la céramique et du tissage.

Les données de l'archéologie confirment celles de l'ethnographie. A l'époque néolithique, nous ne trouvons en Europe que les formes les plus grossières de poteries. Aux Indes, en Chine septentrionale, en Afrique du Nord et de l'Ouest, nous trouvons des traces de sociétés analogues entre le 6^e et le 5^e millénaire avant notre ère (25). L'inexistence de poterie ou de tissage perfectionnés démontre l'absence d'un artisanat complètement autonome. Le surplus que l'agriculture et l'élevage fournissent à la société ne permet pas encore de libérer complètement l'artisan de la tâche de produire sa propre nourriture.

Ainsi aujourd'hui encore, dans le village chinois de Taitou:

« Aucun artisan ne vit complètement de son propre métier... Tous les maçons, charpentiers, tisserands, travailleurs dans la petite fonderie, ainsi que l'instituteur du village, le gardien de la récolte et les différents administrateurs municipaux

fertilité, d'après l'histoire et la littérature antique de son pays (23).

travaillent avec leur famille sur leurs terres durant les saisons des semailles et de la récolte ou chaque fois qu'ils ne sont pas occupés par leur métier (26). »

De même qu'à des étapes plus primitives de développement économique, la société reste fondée sur l'organisation coopérative du travail. La communauté a besoin du travail de chacun de ses membres. Elle ne produit pas encore un surproduit suffisant pour qu'il puisse devenir propriété privée, sans mettre en danger la survie de toute la société. Les usages et le code d'honneur de la tribu s'opposent à toute accumulation *individuelle* dépassant une norme moyenne. Les différences en qualification productive individuelle ne sont pas reflétées dans la distribution. La qualification en tant que telle ne donne pas droit au produit du travail individuel; il en est de même d'un travail plus assidu (27). « La distribution chez les Maori, écrit Bernard Mushkin, était dominée fondamentalement par un seul but: satisfaire les besoins de la communauté. Personne ne pouvait mourir de faim, aussi longtemps qu'il y avait encore une réserve dans les entrepôts de la communauté (28). »

Des institutions spéciales sont développées - par exemple l'échange cérémoniel des cadeaux et l'organisation des fêtes après la récolte - pour assurer un partage équitable de vivres et d'autres produits nécessaires entre tous les membres de la communauté. Décrivant les fêtes organisées chez le peuple papou des Arapesh, Margaret Mead estime que cette institution « représente en réalité un obstacle efficace à l'accumulation des biens par un individu, accumulation disproportionnée avec celle d'autres individus (29) ».

Georges Balandier écrit de même concernant les tribus Bakongo en Afrique équatoriale:

« Une institution telle que celle nommée *malati* devient révélatrice de cette situation ambiguë. Au départ, elle avait le caractère d'une fête annuelle (en saison sèche) qui

exaltait l'unité de lignage en honorant les ancêtres et permettait de renforcer les alliances... A cette occasion, nombre de biens accumulés au cours de l'année étaient consommés de manière collective dans une véritable atmosphère de réjouissance et de faste. L'épargne [?] opérait, tenue par les chefs des lignages, en tant *que remise à neuf des rapports de parenté et d'alliance*. Le *malati*, par sa périodicité et le volume des richesses qu'il requiert, intervient comme l'un des moteurs et régulateur de l'économie bakongo.

«... Il témoigne d'un moment de l'évolution économique (difficile à dater) où le surplus des biens produits impose aux hommes de nouveaux problèmes: les biens s'interposent et déforment le système des relations personnelles (30)- »

James Swann, décrivant les habitudes des Indiens de Cape Flattery (État de Washington, U. S. A.), déclare que « celui qui a produit une abondance de nourriture, quelle qu'elle soit, invite habituellement une série de voisins ou de membres de sa famille pour la consommer avec lui. Si un Indien a rassemblé des réserves de vivres suffisantes, il est obligé de donner une fête qui durera jusqu'à l'épuisement de cette réserve (31). Pareille société met l'accent sur la qualité de *solidarité sociale* et considère immorale une attitude de compétition économique et d'ambition d'enrichissement individuel.

Solomon Asch, qui a fait sur place une étude des mœurs des Indiens Hopi, a remarqué:

« Tous les individus doivent y être traités de la même façon, personne ne doit être supérieur ou inférieur. La personne qui fait l'objet de louanges ou qui se vante elle-même, est automatiquement sujette au ressentiment et à la critique (des autres)... La plupart des Indiens Hopi refusent d'être des contremaîtres... L'attitude des enfants au cours des jeux est également significative. J'ai appris de la même source que les enfants de bas âge, de même que les adolescents, ne sont jamais intéressés à compter les points au

cours d'un jeu. Ils joueront au basket-ball pendant une heure, sans savoir quelle équipe est gagnante et laquelle est perdante. ils continuent à jouer simplement parce que le jeu leur plaît (32). »

L'organisation coopérative du travail implique d'une part l'exécution en commun de certaines activités économique - construire des huttes, chasser de grands animaux, frayer des sentiers, abattre des arbres, défricher de nouveaux champs-, et d'autre part l'entraide mutuelle entre familles différentes dans le travail quotidien. L'anthropologue américain John H. Province a décrit un tel système de travail chez la tribu des Siang Dyak, habitant l'île de Bornéo. Tous les membres de la tribu, y compris le sorcier-médecin, travaillent alternativement sur leur propre champ de riz et sur celui d'une autre famille. Ils vont tous à la chasse, ramassent du bois pour le feu et exécutent des travaux domestiques (33).

Margaret Mead décrit un système analogue en vigueur chez les Arapesh, peuple montagnard de la Nouvelle-Guinée (34). L'organisation coopérative du travail sous sa forme pure signifie qu'aucun adulte ne s'abstient de participer au travail. Elle implique donc l'absence d'une « classe dominante » Le travail est planifié par la communauté d'après des usages et des rites anciens qui se fondent sur une connaissance profonde du milieu naturel (climat, composition du sol, mœurs du gibier, etc). Le chef s'il y en a, n'est que l'incarnation de ces rites et usages, dont il assure la fidèle exécution.

La coopération du travail subsiste en général au cours du processus séculaire - sinon millénaire - de désagrégation de la communauté du village (35). Il faut souligner que l'habitude d'exécuter des tâches en commun qu'on retrouve très tard dans des sociétés divisées en classes, est sans doute à l'origine de la *corvée*, c'est-à-dire du surtravail non payé, exécuté en faveur de l'État, du Temple ou du Noble. Dans le cas de la Chine, l'évolution est transparente :

Melville J. Herskovits (36) signale un cas transitoire très intéressant à Dahomey. Le *dokpwé*, travail, communautaire, est généralement exécuté au profit de tout ménage indigène. Mais contrairement à la tradition - et aux formules officielles - la demande d'un ménage relativement fortuné est accueillie avant celle d'un ménage pauvre. En outre, le chef du *dokpwé* est devenu un membre de la classe dominante. Les Dahoméens sont d'ailleurs conscients de cette évolution, et ont eux-mêmes raconté à Herskovits ce qui suit:

« Le *dokpwé* est une institution ancienne. Elle a existé avant qu'il n'y avait des rois. Dans le vieux temps, il n'y avait pas de chefs et le *dokpwéga* (dirigeant du travail communautaire) était à la tête du village. Tous les membres masculins du village constituaient le *dokpwé* comme aujourd'hui. La culture du sol était faite en commun. Plus tard, avec l'apparition des chefs et des rois, des disputes ont éclaté... (37). »

Selon Nadel, dans le royaume nigérien de Nupe, le travail communautaire, appelé *egbe* est pratiqué d'abord (et surtout!) sur les terres des chefs; Joseph Bourrilly signale une évolution analogue de la *touiza* le travail coopératif chez les Berbères (38).

L'occupation primitive du sol. ~

Au moment où des tribus commencent à pratiquer l'agriculture, elles sont généralement organisées sur la base de liens de parenté. La forme d'organisation sociale la plus ancienne semble être celle de la horde telle qu'elle subsiste encore parmi les aborigènes de l'Australie.

« Une horde est un groupe de personnes qui possèdent, occupent et exploitent en commun une quelconque partie bien déterminée du pays. Les droits de la horde sur son territoire peuvent être brièvement indiqués en disant que toute personne qui n'est pas membre de la horde n'a pas le droit d'acquérir un produit animal, végétal ou minéral de ce territoire, excepté sur invitation ou avec permission d'un membre de la horde (39). »

Plus tard, la grande famille, le clan, la tribu en tant que confédération de clans, la confédération de tribus parentes les unes des autres, sont les formes d'organisation normales des peuples primitifs, au moment où ils commencent à s'adonner à l'agriculture. Il n'est donc pas étonnant que l'occupation primitive du sol et l'établissement d'une forme ou autre de contrôle (de propriété) sur celui-ci soient avant tout influencés par ce mode prédominant d'organisation sociale.

Aussi longtemps qu'on n'est pas encore passé à l'agriculture intensive, à l'aide d'engrais et d'irrigation, l'occupation du sol se fait en général sous forme d'occupation d'un village par une grande famille, un groupe d'hommes et de femmes réunis par des liens de parenté. En Rhodésie du Nord, Audrey I. Richards constate que le peuple des Bemba « vit en de petites communautés de 30 à 50 huttes... Chaque village représente une grande famille, dirigée par un chef (40) ». Chez les Berbères sédentaires du Maroc, « l'État-type est non pas la tribu, mais ce que nous appelons de manière assez inexacte, la fraction de tribu [la grande famille]... Tous les membres de la fraction déclarent qu'ils descendent d'un même ancêtre dont ils portent le nom (41). »

Dans les pays slaves du VI^e au IX^e siècle, les tribus « vivaient chacune avec ses propres clans, et sur ses propres champs, chaque clan étant son propre maître (42) »

Décrivant la vie rurale dans la France médiévale, Marc Bloch conclut:

« En somme, le village et ses champs sont l'œuvre d'un vaste groupe, peut-être... d'une tribu ou d'un clan; les *manses* (anglais *Hides*, allemand *Hufe*) sont les parts attribuées... à des sous-groupes plus petits. Qu'était cette collectivité secondaire, dont le *manse* formait la coquille. Très probablement la famille, distincte du clan..., une famille de type encore patriarcal, assez ample pour comprendre plusieurs couples collatéraux. En Angleterre, le mot *hide* a pour synonyme l'latin *terra unius familia* (la terre d'une famille) (43). »

Parlant de la vie agricole en Lorraine, Ch. Edmond Perrin confirme: « Que le " *manse* ait

été, à l'origine, le lot cultivé par une seule famille, c'est ce que suffiraient à prouver les pratiques de l'époque mérovingienne; au VII^e siècle, en effet... c'est par chef de famille et non par *manse* que sont calculées, sur les terres d'Église et du fisc royal, les charges des tenanciers (44). »

C'est donc la grande famille, le clan, qui occupe le village et la famille proprement dite qui construit la ferme.

Or, l'agriculture primitive est placée avant tout devant le problème du défrichement périodique de terres nouvelles, défrichement exécuté en commun par tout le village, comme en témoignent les exemples des peuples restés aujourd'hui encore à ce stade de développement, et comme le célèbre d'antiques chansons chinoises. Il est logique, dans le cadre de l'organisation coopérative du travail, que la terre labourable, défrichée en commun, reste propriété communale et soit redistribuée périodiquement. Seul, le jardin autour de l'habitat, défriché par la famille seule, ou l'arbre fruitier planté par elle, évolue vers le stade de propriété privée (45). Jardin signifie d'ailleurs clos, c'est-à-dire champ fermé à autrui, en opposition aux champs, propriété communale, qui ne sont pas cloisonnés (*).

L'assignation et la redistribution périodique des champs labourables par voie de tirage au sort sont confirmées par de nombreux témoignages historiques et linguistiques. Les terres labourables en Lorraine sont d'abord désignées sous le nom de *sors*; les terres distribuées dans la Palestine biblique par tirage au sort furent appelées *nahala* (sort), ce qui devint plus tard synonyme de propriété, etc. Il en fut de même en Grèce antique (47).

Lorsque avec le développement de méthodes agricoles plus avancées, le terroir finit par se stabiliser et que les défrichements collectifs

* Lorsque la dynastie des T'ang prit le pouvoir en Chine (an 618 de notre ère) grâce à une révolte paysanne, elle rétablit le système de redistribution périodique des terres labourables, mais laissa les jardins (+/-1/5 du total des terres de chaque ferme) en propriété héréditaire aux familles paysannes (46).

cessèrent de jouer un rôle important dans la vie du village, la propriété privée des champs commença à apparaître. Mais même alors, aussi longtemps que la communauté villageoise n'est pas dissoute, l'antique propriété communale se maintient sous diverses formes. Une troisième partie du village - au-delà de la maison et du jardin d'une part, et des champs labourables de l'autre —composée essentiellement de pâturages et de bois, reste propriété collective. Le droit de vaine pâture, c'est-à-dire d'usage de tous les champs avant les semailles par le bétail de tous les membres de la communauté, de glanage après la récolte, de construction ou d'utilisation ~ en commun des moulins ou des sources d'eau, la constitution du village en une unité collectivement responsable pour le paiement des impôts, le maintien des habitudes d'entraide, le droit d'établissement de nouvelles fermes sur des portions défrichées du bois, tous ces phénomènes prouvent que pendant des siècles une puissante solidarité collective subsiste dans la vie villageoise, solidarité dont les racines plongent dans la propriété communale d'antan.

Il est impossible d'énumérer toutes les sources qui confirment l'existence de cette propriété commune des terres chez tous les peuples civilisés, à un moment donné de leur évolution agricole; indiquons brièvement quelques-unes des sources principales. La communauté du village japonais, *mura*, est décrite par Yoshitomi Yosoburo Takekoshi dans son monumental ouvrage *Economic Aspects of the History of Civilisation of Japan*, décrit la propriété communale des terres dans les temps anciens, avec partage du sol par tirage au sort. En Indonésie, « la communauté du village représente la communauté originelle », écrit le Dr J.H. Boeke. Wittfogel a analysé le système du *tsing-tien*, du partage des champs en neuf carrés dans le village chinois, pour y découvrir la communauté du village issue de l'appropriation collective du sol (48). L'ouvrage du professeur Dyckmans sur l'ancien empire des Pharaons d'Égypte déclare

explicitement que la terre y était originellement propriété du clan avec redistribution périodique des lots. Le professeur Jacques Pirenne l'affirme également dans *son Histoire des Institutions et du Droit privé de l'ancienne Égypte* (49). M. Jacques Weulersse, décrivant le système agricole du peuple arabe des Alaouites, y a découvert aujourd'hui encore des traces de la propriété collective, jadis prédominante dans tout le monde islamique:

« On appelle villages *mouchaa* les villages où l'ensemble des terres appartient collectivement à l'ensemble de la communauté villageoise. Chaque membre de celle-ci ne possède aucune terre en propre, mais seulement un droit sur la totalité du territoire. Ce droit lui assure une part déterminée du sol, lors de la redistribution périodique des terres... qui a lieu en général tous les trois ans (50). »

Pour toute l'Afrique centrale et orientale le semi-officiel *African Survey* déclare. « Il est exact d'affirmer que dans toute la partie de l'Afrique dont nous traitons, la conception selon laquelle la terre est la propriété collective de la tribu ou du groupe prédomine (51). » .

Parlant de l'économie polynésienne de Tikopia, Raymond Firth constate que « la propriété traditionnelle des vergers et parcelles de jardinage est celle des grandes familles (clans) (52) ». Des recherches historiques confirment l'existence de la propriété collective du sol dans la Grèce homérique, dans la *Mark* germanique, dans l'antique village aztèque, dans l'antique village hindou du temps de la littérature bouddhique; dans le village inca où les champs labourés sont appelés *Sapslpacha*, c'est-à-dire « la terre (pacha) qui appartient à tous » ; dans le village de l'empire byzantin notamment en Égypte, en Syrie, en Thrace, en Asie Mineure et dans les Balkans avant la colonisation slave; dans l'ancienne Russie avec sa communauté villageoise, l'*obehtchina*; chez les Slaves du Sud, les Polonais et les Hongrois, etc. Dans une étude effectuée pour

le compte de la F.A.O., Sir Gerald Clausen confirme d'ailleurs que partout, à l'origine, l'agriculture s'est pratiquée dans le cadre d'un régime foncier basé sur la propriété communautaire, avec redistribution périodique des terres (53).

La culture du sol irrigué, berceau de la civilisation.

L'agriculture était initialement maladroite et irrégulière: l'homme ignorait le moyen de conserver la fertilité du sol. La découverte de l'irrigation et des effets de la jachère bouleversa complètement la technique agricole.

Les conséquences de cette révolution agricole furent incalculables. L'élevage des animaux domestiques et les premiers débuts de l'agriculture avaient permis à l'homme de prendre en main le contrôle de ses moyens de subsistance. L'application systématique de la jachère et surtout de l'irrigation, application liée à l'emploi d'animaux de trait, permit à l'humanité de s'assurer de façon permanente un important surplus de vivres, dépendant seulement de son propre travail. Chaque grain semé en Mésopotamie rapportait cent grains à la récolte (54)!

L'existence de ce surplus permanent de vivres a permis aux techniques artisanales de devenir autonomes, de se spécialiser et de se perfectionner. La société pouvait nourrir des milliers d'hommes qui ne participaient plus directement à la production de vivres. La ville pouvait se séparer de la campagne. La civilisation était née. !

Déjà les anciens Grecs du temps d'Homère considéraient la civilisation comme le produit de l'agriculture (55). Les Chinois de l'époque classique attribuent à la fois « l'invention » de l'agriculture, du commerce et de la civilisation à l'empereur mythique Chen-Nung (56). Il est intéressant de noter que dans la tradition aztèque, l'origine de la prospérité du peuple réside dans une communication du Dieu reçue par le grand prêtre dans un songe, communication « qui ordonna aux Mexicains

d'endiguer une grande rivière qui contournait le pied de la colline, afin que l'eau se répandit dans la plaine » (57). Au-delà de ces exemples limités, l'historien Heichelheim ne craint pas de déclarer à juste titre que *l'agriculture a été la base de toutes les civilisations jusqu'au capitalisme moderne* (58). Et l'encyclopédie américaine des Sciences sociales écrit:

« Ni l'histoire, ni l'archéologie n'ont jusque maintenant révélé l'existence d'une grande civilisation qui ne dépende pas largement de ces trois céréales: le blé, le maïs et le riz (59) »

Le passage vers la culture du sol par irrigation, et l'apparition de la vie urbaine qui en découle, s'est produit à plusieurs endroits du globe où les conditions naturelles l'ont permis. Il est encore difficile de déterminer dans quelle mesure cette évolution s'est réalisée chez divers peuples indépendamment les uns des autres; mais pour certains, cela semble admis. Nous retrouvons le développement de l'agriculture par irrigation du sol, d'un large surplus permanent de vivres, de la spécialisation de l'artisanat et du développement des villes successivement dans la vallée du Nil, de l'Euphrate et du Tigre au 5^e millénaire avant notre ère; dans la vallée du Hoang-Ho en Chine, en Iran et sur l'île de Chypre au 4^e millénaire; dans la vallée de l'Indus, en Asie centrale et sur l'île de Crète au 3^e millénaire; dans la Grèce continentale, en Anatolie, dans la vallée du Danube et en Sicile au 2^e millénaire; en Italie et en Arabie méridionale (royaume de Minéa (*) et civilisation sabéenne) au 1^e millénaire avant notre ère; dans l'Afrique occidentale (civilisations de Ghana, du Mali et de Sanghaï dans les vallées du Niger et du Sénégal) ainsi qu'en Amérique (au Mexique, au Guatemala, et au Pérou) au premier millénaire de notre ère.

La révolution métallurgique.

La révolution agricole coïncide en général avec la fin de l'époque de la pierre polie. Les

° (*) Étymologiquement, Minéa signifie " eau de source, eau de printemps " (60). A la même époque, l'Allemagne et la Gaule s'ouvrirent à la civilisation grâce à l'utilisation de la jachère.

hommes, libérés de l'esclavage dégradant de la faim, peuvent développer leurs qualités innées de curiosité et d'expérimentation technique. Ils avaient appris depuis longtemps qu'on pouvait cuire certains genres d'argile dans le feu pour fabriquer des pots. En soumettant au feu des pierres déterminées, ils découvrirent les métaux, puis leur emploi merveilleusement adapté à la fabrication d'instruments de travail. La découverte successive du cuivre (6^e millénaire avant notre ère dans la vallée de l'Euphrate et du Tigre, ainsi que dans la vallée du Nil), de l'étain, puis du mélange approprié de cuivre et d'étain appelé bronze (3^e millénaire avant notre ère en Égypte, en Mésopotamie, en Iran et aux Indes), enfin du fer (+/- 1300 ans avant J. C. chez les Hittites, après un emploi sporadique chez les riverains de la Mer Noire) représente les étapes les plus importantes de cette révolution technique.

Les effets de la révolution métallurgique sont importants d'abord sur le terrain de l'agriculture elle-même, qui reste l'activité économique fondamentale de la société. Avec l'emploi d'instruments de travail métalliques dans l'agriculture, avant tout de la charrue à soc métallique, l'utilisation de l'énergie animale dans la traction devient nécessaire et la productivité du travail agricole fait un nouveau bond en avant. L'utilisation de la charrue à soc en fer permet le développement de l'agriculture extensive et l'apparition des villes sur les terres lourdes de l'Europe au VIII^e - VII^e siècle avant notre ère (61). L'introduction d'instruments de travail métalliques au Japon au VIII^e siècle de notre ère permet une extension considérable de la superficie cultivée, et de là un accroissement important de la population (62).

Ainsi fut créée la condition matérielle pour l'essor des techniques artisanales et pour la séparation de la ville et de la campagne. L'accroissement de la population, rendu possible par l'accroissement général du

bien-être(*), fournit la main-d'œuvre. L'accroissement du surplus de vivres fournit les moyens de subsistance à cette main-d'œuvre urbaine. Les métaux eux-mêmes constituent la matière première prépondérante du travail de ces artisans. D'abord essentiellement technique de luxe et d'ornement, l'artisanat métallurgique se spécialise ensuite dans la fabrication d'instruments de travail et d'armes de toutes sortes. L'artisanat acquiert son autonomie définitive avec le travail du forgeron (*).

° Comme pour toute espèce vivante, cet accroissement de la population est bien l'indice le plus objectif du progrès. Le géographe Ratzel (61) donne le tableau suivant de la densité de la population correspondant aux différents modes de vie au début de ce siècle, tableau que nous reproduisons de façon légèrement simplifiée:

Habitants par mille anglais carré :

Tribus de chasseurs et de pêcheurs dans les régions périphériques du monde habité (Esquimaux) : 0,005 à 0,015

Tribus de pêcheurs et de chasseurs habitant la steppe (Boschimans, Australiens Patagioniens) : 0,005 à 0,025

Tribus de chasseurs à agriculture rudimentaire (Dyaks, Papous, tribus des collines indiennes, tribus nègres les plus pauvres) : 0,5 à 2

Tribus de pêcheurs sédentaires sur la côte ou au bord de rivières (Indiens de l'Amérique du N.-O.; petites îles polynésiennes, etc.) : jusqu'à 5

Pasteurs nomades : 2 à 5

° Agriculteurs avec un début d'artisanat et de commerce (Afrique centrale, archipel malaisien) : 5 à 15

Nomades avec agriculture (Kordofan, Perse, Sennaar) : 10 à 15

Peuples pratiquant l'agriculture extensive (pays islamiques de l'Asie occidentale et du Soudan; pays d'Europe orientale) : 10 à 25

Tribus de pêcheurs pratiquant l'agriculture (îles du Pacifique) : jusqu'à 25

Régions où l'on pratique l'agriculture intensive (peuples d'Europe centrale) : — 100

Régions où l'on pratique l'agriculture intensive d'Europe méridionale : - 200

Régions où l'on pratique l'agriculture irriguée aux Indes : plus de 500

Régions à grande industrie en Europe occidentale : plus de 750

(*) En Europe médiévale, le forgeron apparaît comme le premier artisan qui travaille professionnellement pour le marché. Le mot latin *faber* = forgeron et le mot allemand *Schmied* = forgeron signifient d'ailleurs à l'origine simplement artisan (64). Cependant, en Europe occidentale et centrale, l'âge du bronze ne voit pas l'apparition d'une civilisation urbaine; seule la charrue à soc de fer y crée un surproduit abondant. En Amérique centrale, par contre, les conditions climatologiques et la densité réduite de la population permettent déjà un essor de civilisation avant que des instruments de

Production et accumulation.

L'agriculture capable de conserver et d'augmenter la fertilité du sol crée un surplus permanent de vivres, un important *surproduit social*. Ce surproduit n'est pas seulement à la base de la division sociale du travail, de la séparation de l'artisanat et de l'agriculture, de la ville et de la campagne. Il est également à la base de la division de la société en classes.

Aussi longtemps que la société est trop pauvre pour permettre la constitution d'un surplus permanent, l'inégalité sociale ne peut guère se développer largement. Aujourd'hui encore les pays du Levant, alors que sur les terres fertiles s'est établie la propriété de seigneurs qui enlèvent au paysan la moitié de sa récolte, sinon davantage, sur les terres des montagnes « les récoltes sont si pauvres que le sol ne saurait guère supporter la double charge d'un métayer et d'un propriétaire » (65)

« Dans des conditions primitives, l'esclave n'existe pas. *Il n'a pas de bases économiques à une époque où deux mains ne peuvent produire davantage qu'une bouche ne consomme.* Il apparaît quand on apprend à emmagasiner ou à intégrer dans de larges travaux de construction les produits accumulés du travail (66). »

Ayant examiné les institutions sociales de 425 tribus primitives, Hobhouse, Wheeler et Ginsberg ont trouvé que l'esclavage était complètement absent chez les peuples ignorant l'agriculture et l'élevage. Ils découvrirent un début d'esclavage chez 1/3 des peuples passés au stade pastoral ou agricole initial, et une généralisation de l'esclavage à l'étape de l'agriculture pleinement développée. Trente ans plus tard, C. Darryl Forde arrive aux mêmes conclusions (67).

travail métalliques ne soient utilisés. Ces exceptions démontrent cependant que la production et la concentration d'un large surproduit social sont bien la condition pour qu'apparaisse la civilisation. La différenciation du milieu naturel entraîne inévitablement des différences dans les méthodes pour produire ce surproduit et des différences quant à l'époque où les peuples y parviennent.

Dés qu'un large surproduit permanent est constitué, apparaît la possibilité pour une partie de la société d'abandonner le travail productif, de gagner des loisirs aux dépens de l'autre partie de la société (*). L'utilisation des prisonniers de guerre ou captifs de toutes sortes comme esclaves (en Polynésie, esclave signifie Tangata-Taua = homme provenant de la guerre (69) représente l'une des deux formes les plus habituelles d'une première division de la société en classes. L'autre forme de cette même division primitive, c'est le paiement d'un tribut imposé à une partie de la Société.

Lorsque l'agriculture avancée est pratiquée dans une multitude de petits villages, chacun d'eux produit un surplus qui, pris séparément, ne suffit guère à la constitution d'un artisanat professionnel, et encore moins à la fondation de villes (*). La concentration de ce surplus devient la condition préalable pour son utilisation effective:

« Le surplus produit par une famille individuelle, au-delà des besoins de la consommation domestique, a été vraisemblablement fort petit dans une économie rurale tellement arriérée qu'une large proportion des veaux de chaque saison devaient être mangés. Pour qu'une telle communauté puisse acquérir une quantité substantielle de produits étrangers - par exemple du sel ou des métaux -, il aurait fallu concentrer ces surplus (des familles). Les témoignages historiques des civilisations du bronze dans l'antique Orient, et le, témoignages ethnographiques de la Polynésie et de l'Amérique du Nord démontrent que

[Ⓞ] (~) Ceci n'est évidemment qu'une possibilité; il est également possible que le temps libre ainsi gagné réduise le temps de travail de tous les producteurs, et soit utilisé à des activités extra-économiques par tous. C'est ce qui semble avoir été le cas chez les Sianes de la Nouvelle Guinée, chez qui la substitution de haches d'acier aux anciennes haches de pierre réduisit la partie du temps disponible consacré à la production de moyens de subsistance de 80 % à 50 % d'après Salisbury (68).

[Ⓞ] (*) Selon assyriologue américain A. L. Oppenheim, les premières villes mésopotamiennes n'étaient que de grands villages et conservaient une structure identique à celle de la communauté villageoise (70).

l'institution du chef représente un mode de concentration et que le culte d'un dieu en représente un autre. Le chef ou le dieu imaginaire peuvent accumuler un surplus fort substantiel en dons coutumiers volontaires ou en offrandes, prélevés par chaque famille de partisans ou d'adorateurs sur ses propres petits surplus (71). »

Ce qui est d'abord bénévole et intermittent devient ensuite obligatoire et régulier. Par l'application de la force, c'est-à-dire l'organisation de l'État, s'établit un ordre social fondé sur l'abandon par les paysans des surplus de vivres aux nouveaux maîtres (*).

Parlant des peuples les plus primitifs, Malinovsky explique

« Ces peuples ne possèdent ni autorité centralisée ni politique. Par conséquent, ils n'ont ni force militaire, ni milice, ni police. Et ils ne se combattent pas entre tribus. Des blessures personnelles sont vengées par des attaques sournoises contre des individus ou par des combats de main à main... La guerre n'existe pas parmi eux. » C. Darryl Forde décrit de même le communisme primitif du clan, sans chefs héréditaires, chez les Tungu, en Sibérie du N.-E. (73) (*). Heichelheim constate par contre l'apparition d'une organisation étatique dans les premières villes:

« La population des nouveaux centres [urbains] consiste en majorité en une couche supérieure vivant des rentes [c'est-à-dire s'appropriant le surproduit du travail

° Dans le royaume nigérien de Nupe, la rente payée aux chefs est encore appelée cadeau, " kynta ", dans les villages, alors qu'on l'appelle déjà " dîme " (dzanka) aux alentours de la capitale Bida (72). Il est significatif que le mot arabe " makhzen ", qui signifie « gouvernement », provient du verbe " khazana ", " accumuler ", " emmagasiner ", et qu'il a donné les mots français et espagnol " magasin " et " almacén " !

° Chez les Indiens Nambikwara, le chef (nilikandé: celui qui unit) jouit d'une autorité basée sur le consentement, et ne dispose d'aucun pouvoir de coercition. Lorsque Levy-Strauss demanda à un Indien quels sont les privilèges du chef, il reçut la même réponse (" Marcher le premier à la guerre! ") que Montaigne avait reçue en 1560—il y a quatre siècles!—à la question analogue posée à un Indien d'Amérique (74).

agricole], composée de seigneurs, de nobles et de prêtres. Il faut y ajouter *les fonctionnaires, employés et serviteurs indirectement nourris par cette couche supérieure* [c'est-à-dire par l'appareil d'État]... (75). »

Au-delà de la concentration et de l'accumulation du surproduit social, ces nouvelles classes possédantes ont rempli d'autres fonctions socialement nécessaires et progressistes. Elles ont permis le développement de l'art, produit de l'artisanat de luxe travaillant pour les nouveaux seigneurs. Elles ont permis la différenciation du surproduit social grâce à son accumulation, et la différenciation du surproduit s'identifie avec la différenciation de la production tout court. Elles ont permis, et en partie assuré personnellement grâce à leurs loisirs, l'accumulation des techniques, des connaissances et règlements qui ont garanti le maintien et le développement des forces productives agricole: connaissances astronomiques et météorologiques déterminant le régime des eaux, le moment approximatif et la défense éventuelle des récoltes; connaissances géométriques permettant la division des champs; exécution des travaux de défrichage, rendus nécessaires par l'accroissement de la population, sur une échelle dépassant celle des forces d'un village ou d'un groupe de villages; construction des canaux, des digues, et autres travaux hydrographiques indispensables à l'irrigation, etc. (*).

La technique de l'accumulation sert de justification à l'appropriation de larges privilèges matériels. Même si elle est historiquement indispensable, il n'est nullement démontré qu'elle n'aurait pas pu être appliquée à la longue, par la collectivité elle-même. Quant aux privilèges, ils furent en

° Il y a 2 400 ans, Kautilya, Premier ministre du roi Maurya Chandragupta en Inde, expliqua dans son ouvrage *Arthaśāstra* l'origine de toute la civilisation comme provenant du travail des paysans: " Car le fait que les villages subviennent à leurs propres besoins et que les hommes trouvent leur seule joie (!) sur les champs permet d'accroître le trésor royal, les marchandises (le commerce!), le blé et les choses mobiles (la fortune mobilière) (76)."

tout cas ressentis comme des exactions par les peuples qui en furent les victimes, et ils inspirèrent des protestations comme celles du paysan de l'ancien Empire égyptien qui parle dans la *Satire des Métiers* (77).

La catégorie marxiste de « nécessité historique » est d'ailleurs beaucoup plus complexe que les vulgarisateurs ne le supposent communément. Elle inclut de manière dialectique aussi bien l'accumulation du surproduit social qu'effectuent les anciennes classes possédantes, que la lutte des paysans et des esclaves contre ces classes, lutte sans laquelle le combat d'émancipation du prolétariat moderne aurait été infiniment plus difficile.

Existe-t-il un «surplus économique»?

La notion de surproduit social, qui plonge ses racines dans celle du surplus permanent de moyens de subsistance, est essentielle pour l'analyse économique marxiste. Or, cette notion était jusqu'à récemment acceptée non seulement par la plupart des économistes mais, fait plus significatif; par tous les anthropologues, archéologues, ethnologues et spécialistes de l'économie primitive. Les références multiples à l'œuvre de ces spécialistes qui sont éparpillées dans les premiers chapitres de cet ouvrage attestent que les données empiriques de la science contemporaine confirment la validité des hypothèses de base de l'analyse économique marxiste.

La seule attaque scientifique sérieuse dirigée contre les notions de surplus économique et de surproduit social dans l'économie pré-capitaliste a été lancée par le professeur Harry W. Pearson, dans un chapitre de l'ouvrage collectif publié sous la direction de Karl Polanyi, Conrad M. Arensberg et Pearson lui-même: *Trade and Market in the Early Empires*. Elle mérite d'être réfutée en détail.

Les critiques du professeur Pearson peuvent être résumées en cinq points:

1. La notion de « surplus économique » est confuse, puisqu'elle couvre en fait deux entités différentes: le surplus absolu, au sens physiologique du terme, en deçà duquel la société ne peut pas subsister; le surplus relatif, dont la constitution a été décidée par la société. '

2. Or, le « surplus économique » au sens absolu, biologique du terme, n'existe pas. Il est impossible de déterminer le niveau de subsistance minimum en dessous duquel un individu périrait; il est impossible de le déterminer pour la société tout entière (78). De toute manière, ce niveau est si bas qu'il n'y a aucune preuve qu'une société humaine ait jamais vécu dans son ensemble à ce niveau.

3. Quant au surplus relatif, il n'est pas le résultat d'une évolution économique, notamment de l'accroissement de la productivité moyenne du travail. Il y a toujours et partout des surplus potentiels. Les décisions de créer ou d'augmenter les ressources non destinées à la consommation des producteurs sont des décisions sociales qui peuvent être prises pour des raisons absolument non économiques (religieuses, politiques, de prestige).

4. Il n'y a pas l'ombre d'une preuve (*not a shred of evidence*) pour démontrer que l'apparition de la « propriété privée, du troc, du commerce, de la division du travail, des marchés, de la monnaie, des classes commerçantes et de l'exploitation » soit due à l'apparition d'un surplus économique à des moments critiques du développement de la société humaine. Pareilles affirmations ne peuvent être justifiées que par le postulat que « le cours logique du développement économique conduit vers le système du marché de l'Europe du XIXe siècle (79) ».

5. D'ailleurs, toute cette conception est fondée sur le matérialisme le plus grossier qui « base le développement économique et social sur la capacité étroite de l'estomac humain (80) ». A tous les niveaux d'existence matérielle, les

ressources économiques sont employées à des fins non économiques.

L'argumentation du professeur Pearson part de la distinction entre « surplus absolu » et « surplus relatif », distinction qu'il a, bien entendu, introduite lui-même dans le débat. A notre connaissance, ni les physiocrates, ni les économistes anglais de l'école classique, ni surtout Marx et Engels n'ont jamais considéré le « niveau de subsistance » comme une notion biologique absolue. Mais de là, on ne peut nullement conclure que cette notion n'ait pas de signification historique précise, dans chaque cas concret, c'est-à-dire qu'on puisse arbitrairement réduire le niveau considéré comme minimum par un peuple à une époque déterminée. De ce fait, il est faux d'affirmer que toute société possède une source potentielle de surplus, indépendamment d'un accroissement de la productivité moyenne du travail.

Certes, aucune société ne peut subsister si, après avoir fourni la nourriture la plus modeste sa production ne suffit pas pour maintenir le stock d'instruments de travail. Dans ce sens « absolu » du terme, aucune société réduite au pur niveau de subsistance « biologique » ne pourrait survivre. Mais aussi longtemps que l'homme *ne contrôle* pas ses moyens de subsistances - en d'autres termes : aussi longtemps que nous sommes en présence de hordes ou de tribus primitives qui vivent de la cueillette de fruits, de la chasse et de la pêche -, ce « surplus » est à la fois aléatoire et extrêmement limité. La raison en est fort simple: tout accroissement exceptionnel de la production courante ne produirait pas un « surplus permanent » mais au contraire une famine, en détruisant l'équilibre écologique de la région habitée.

Lorsque le professeur Pearson écrit qu'aucune société humaine n'a jamais vécu à un tel niveau de pauvreté, il commet en réalité une erreur analogue à celle qu'il reproche à juste titre aux économistes néo-classiques. De même que ceux-ci conçoivent toute l'activité économique en fonction d'une économie de

marché, le professeur Pearson considère tout le passé économique de l'humanité à la lumière de l'économie de peuples primitifs au seuil de la civilisation ou déjà civilisés, c'est-à-dire de peuples qui ont déjà effectué leur « révolution néolithique », qui pratiquent déjà l'agriculture et l'élevage. Mais lorsqu'on considère que la période postérieure à cette révolution n'occupe qu'une fraction minime de la durée de l'existence humaine sur la terre, lorsqu'on se représente que des centaines sinon des milliers de tribus primitives ont disparu avant d'atteindre le stade de la révolution néolithique, notamment parce qu'elles n'ont pas su résoudre le problème de la subsistance dans un milieu naturel modifié, on comprend combien cette affirmation est insoutenable.

Les preuves autant logiques qu'empiriques démontrent au contraire que la plupart des sociétés humaines antérieures à la révolution néolithique (*) ont dû mener une lutte permanente pour la subsistance; qu'elles étaient obsédées par cette lutte qui ne semblait jamais victorieusement terminée, et que toutes les institutions sociales citées par le professeur Pearson à l'appui de la thèse opposée (notamment la place importante de la magie et de la religion dans ces sociétés) avaient des *fonctions* nettement économiques, c'est-à-dire devaient précisément contribuer à résoudre le problème angoissant des subsistances.

« L'apparition universelle des pratiques magiques et religieuses associées aux processus de production révèle... que l'anxiété relative à la nourriture est un élément constamment rencontré (81). »

De là l'importance clé de la révolution néolithique. Pour la première fois dans la préhistoire humaine, le contrôle des moyens de subsistance humaine passe de la nature à l'homme. Pour la première fois, dès lors, ces moyens peuvent être multipliés, sinon de

^{*)} A part les tribus vivant dans un milieu naturel exceptionnellement favorable, qu'on désigne communément sous l'étiquette de « chasseurs évolués ».

manière illimitée, du moins dans une proportion absolument inconnue auparavant. Pour cette raison, une fraction importante de la société peut être libérée de la nécessité de contribuer directement à la production de vivres. Il n'existe aucune donnée archéologique ou anthropologique pour remettre aujourd'hui en question cette preuve manifeste des liens entre l'apparition *d'un surplus permanent et important de vivres* d'une part, et d'autre part la séparation de l'artisanat et de l'agriculture, la séparation de la ville et de la campagne, la division de la société en classes.

Certes, l'accroissement de la productivité moyenne du travail ne crée que les *conditions matérielles nécessaires* de l'évolution et de la transformation sociales. Il n'y a aucun automatisme économique, indépendant de forces sociales (*). Les hommes font leur propre histoire; une société existante se défend contre les forces de transformation. La société primitive défend sa structure égalitaire. Il faut donc une révolution sociale pour désagréger la société primitive égalitaire et engendrer une société divisée en classes. Mais cette révolution sociale n'est *possible* que si un niveau de productivité a été atteint qui permette à une fraction de la société de se libérer du travail matériel. Aussi longtemps que cette condition matérielle - ce surplus potentiel - n'existe pas, la révolution sociale en question est impossible.

Le professeur Pearson rétorquera que, somme toute, le moteur décisif a été un moteur social, le remplacement d'un « modèle » d'organisation (*) sociale par un autre. Nous

° Voir chapitre II, §: Société. coopérativement organisée et société reposant sur l'économie du temps du travail

° George Dalton (82) s'est efforcé d'amplifier les vues du professeur Pearson à ce propos. Il a évidemment raison quand il s'oppose à l'emploi anachronique, pour une société primitive, de mobiles comme la recherche illimitée de moyens matériels. Il a également raison quand il s'oppose à l'emploi, dans ce cadre social différent, de catégories issues d'une économie marchande ou monétaire. Mais il a tort quand il en conclut abusivement que la pénurie de biens matériels est une notion purement " idéologique ", ou qu'il n'y a aucune explication économique rationnelle pour le

admettons volontiers la primauté du social. Mais une confédération de tribus de chasseurs primitifs aurait-elle pu construire l'Empire romain, voire même la Babylone d'Hammourabi? Les paysans mésopotamiens auraient-ils pu créer l'industrie moderne? Répondre à ces questions, c'est comprendre le rôle stratégique de l'accroissement du surplus économique et du surproduit social dans l'histoire humaine, grâce à l'accroissement de la productivité du travail.

Chapitre II **ECHANGE, MARCHANDISES,** **VALEUR**

L'échange simple.

C'est la rencontre entre hordes cueillant des fruits différents, ou chassant différents animaux, qui crée les conditions d'un échange occasionnel. « Le troc et le commerce se développent dans des régions à produits différenciés, où maquis et plaine, forêt et plaine, montagne et vallée offrent l'un à l'autre des produits nouveaux, encourageant les échanges réciproques (1). »

Parlant du peuple rhodésien des Bemba, qui pratiquent très peu le commerce, Andrey I. Richards constate que « les conditions du milieu dans lequel vivent les Bemba expliquent dans une certaine mesure leur commerce peu développé, puisque les conditions sont en général si uniformes dans cette région, qu'il y a peu de raisons pour

comportement socio-économique des peuples primitifs. Affirmer que " les transactions sur les biens matériels dans les sociétés primitives sont l'expression d'obligations sociales empiriques sans signification en dehors du contexte social qu'elles expriment (83)", c'est oublier que les peuples primitifs doivent, après tout, survivre, comme les peuples modernes; que la survie exige une certaine production de biens matériels, que l'organisation sociale n'est pas indépendante de la nécessité de produire ces biens matériels; que le « mobile économique », c'est-à-dire l'effort d'assurer une certaine production *limitée* est donc bel et bien présent dans cette société primitive; et que si l'analyse de cette structure socio-économique est souvent difficile, personne ne devrait la proclamer impossible au départ, sinon il rendrait impossible l'étude scientifique de l'évolution des sociétés en général.

qu'un district échange des liens avec un autre district (2) ».

L'origine de l'échange se trouve donc *en dehors* de l'unité sociale primitive, qu'elle soit horde, clan ou tribu. En son sein règnent primitivement l'entraide et la coopération du travail, qui excluent l'échange. Le service de chacun à la communauté y est établi par l'usage ou le rite; il varie avec l'âge, le sexe et le régime de parenté. mais il est indépendant de la recherche d'une contre-prestation. Or, *c'est précisément la contre-prestation mesurée qui constitue la caractéristique essentielle de l'échange.*

Cette mesure n'est pas nécessairement une mesure exacte. Elle ne peut même pas l'être au stade de l'échange simple, fortuit, occasionnel. Des hordes et tribus qui connaissent mal la nature, les origines, les conditions de production, l'usage exact d'un produit qu'elles reçoivent « en échange » d'un autre produit, se laissent forcément gouverner par l'arbitraire, le caprice ou le hasard pour déterminer les conditions de cet échange. L'échange, opération la plus exactement « mesurée » de la vie économique moderne, est né dans des conditions matérielles qui excluaient toute possibilité de mesure exacte.

L'échange simple est un échange fortuit et occasionnel; il ne peut faire partie du mécanisme normal de la vie primitive. Il peut résulter aussi bien de l'apparition fortuite d'un surproduit que d'une crise brusque dans l'économie primitive (famine) (*).

Dans les deux cas, le groupe primitif qui connaît l'existence des groupes voisins cherchera à établir des relations d'échange. soit par des moyens de rapine, soit par des moyens pacifiques. La rencontre de deux surplus occasionnels, différents en qualité naturelle, en utilité, *en valeur d'usage*, crée les

® (*) Parlant de la tribu des Bachiga en Afrique Orientale, May Mandelbaum Edel constate que « le commerce (l'échange) n'y a lieu que quand il est nécessaire de suppléer l'insuffisance de l'approvisionnement en vivres, par suite d'une mauvaise récolte » (3).

conditions les plus, normales d'une opération d'échange simple.

Troc silencieux et dons cérémoniel.

Lorsqu'un groupe primitif dispose régulièrement d'un surplus de produits quelconques, après avoir couvert ses propres besoins de consommation, l'échange simple peut devenir échange développé. Ce n'est plus une opération fortuite d'échange qui se produit maintenant à des moments exceptionnels, mais une suite d'opérations d'échanges plus ou moins régularisée.

L'établissement de règles strictes d'échange n'est que l'aboutissement d'une longue transition à partir d'une situation dans laquelle l'échange sporadique se pratique sans mesure exacte. Aux deux modes d'approvisionnement en produits étrangers — l'échange simple et la guerre-rapine — correspondent deux formes transitoires d'échange chez les groupes primitifs: le don cérémoniel et le troc silencieux.

Les contacts entre groupe primitif sans lien de parenté ne sont presque jamais des contacts entre groupes égaux en force. Ils impliquent des relations à la limite de l'hostilité, et cette limite est vite franchie.

L'expérience enseigne aux groupes plus faibles qu'il est préférable de fuir devant l'approche d'étrangers redoutables. Elle enseigne à ceux-ci qu'en décimant des groupes plus faibles dont les produits sont désirés, on risque de perdre toute chance de se les procurer (*). Ainsi s'établissent, à la limite de l'hostilité ouverte, les relations d'échange conventionnellement réglées qu'on désigne sous le terme de troc silencieux. Le groupe le plus faible dépose les produits destinés à

® (*) « Les Mundugumor (peuple de chasseurs de têtes en Nouvelle-Guinée) errent très loin à la recherche non seulement d'ennemis à surprendre, mais aussi de contacts commerciaux... Ils achètent au peuple maigre, à moitié affamé, qui habite les marais orientaux, des pots pour cuire, des paniers de provision, des moustiquaires... Ils disent qu'ils font attention à ne pas les tuer tous, car autrement il n'y aurait plus de fabricants de pots en vie... (4). »

l'échange à un endroit désert et disparaît jusqu'à ce que le partenaire ait laissé ses propres produits au même endroit.

Des exemples de ce troc silencieux abondent dans l'histoire économique. Le cas des rapports entre Maures et Noirs à l'ouest de Gibraltar, cité par Hérodote, et celui des rapports des commerçants persans, tartares et grecs de la Russie méridionale avec les habitants des stoppes glacées de la Russie septentrionale, cité par le voyageur arabe Ibn Batoutah, font partie de la littérature classique sur le sujet. Aujourd'hui on retrouve le troc silencieux en de nombreux endroits du globe: chez les tribus Chuckchee en Sibérie dans leurs rapports avec les habitants d'Alaska; chez les *négritos* habitant les vallées du nord de l'île de Luçon aux Philippines, dans leurs rapports avec les habitants chrétiens de la même région; chez la tribu Awatwa, en Rhodésie du Nord, dans les rapports entre les habitants de l'intérieur du pays et ceux des marais; en Nouvelle-Guinée, aux Nouvelles-Hébrides, aux Indes, en Indonésie, etc. (5).

Le troc silencieux et d'autant plus les relations d'échange qui proviennent de rapports d'hostilité ouverte ont leurs origines dans le contact entre différents groupes primitifs sans liens communs de parenté. A l'intérieur du groupe, nous l'avons vu, des relations d'échange font primitivement défaut. La nourriture et d'autres objets de première nécessité ne sont pas échangés mais partagés (6). Ce qui existe, ce sont les simples dons, des cadeaux (d'objets précieux, de talismans, d'ornements) qui sont conventionnellement retournés comme c'est encore le cas aujourd'hui pour les cadeaux au sein d'une famille moderne, sans que l'on n'effectue un calcul précis d'équivalence.

Mais lorsque les groupes se rattachant à de mêmes ancêtres s'élargissent et se répandent sur un territoire trop large pour être administré sous une direction commune, ils se scindent en tronçons. L'échange de cadeaux, qui consistent en produits divers particuliers aux territoires sur lesquels vivent ces

sous-groupes, s'institutionnalise, se répète périodiquement de manière cérémonielle et se régularise. Le cérémoniel exprime des rapports d'interdépendance matérielle réelle entre ces sous-groupes, l'un ne pouvant subsister sans l'aide de l'autre, ou simplement l'existence de liens de parenté (7).

La même institution d'échange cérémoniel de cadeaux se maintient auprès de groupes primitifs qui sont déjà passés au stade de l'agriculture individuelle, mais qui restent rassemblés dans des communautés villageoises. La différence entre récoltes individuelles au sein d'une même communauté, ou entre récoltes de plusieurs villages rattachés par des liens de parenté, sera périodiquement corrigée par l'échange de cadeaux; de nombreuses relations d'échange cérémoniel de cadeaux, dont la fonction économique paraît aujourd'hui estompée ou invisible, avaient une telle origine fonctionnelle.

Dans les *Structures élémentaires de la parenté*, Claude Lévy-Strauss a démontré de manière convaincante combien ces échanges de cadeaux, de même que les échanges de femmes, sont intégrés dans la vie économique à ce stade d'évolution sociale, et combien ces deux circuits parallèles—que les primitifs considèrent d'ailleurs comme identiques, les femmes étant elles-mêmes considérées comme cadeaux! — sont indispensables au maintien de la cohésion sociale du groupe. La division du travail étant encore essentiellement la division du travail entre sexes, tout choix désordonné d'épouses aboutirait à l'affaiblissement de certains groupes, sinon à leur disparition.

C'est pourquoi les règles de réciprocité impliquent qu'un homme « ne peut recevoir une épouse que du groupe duquel une femme est exigible, parce qu'à la génération supérieure, une sœur ou une fille a été perdue; tandis qu'un frère doit au monde extérieur une sœur (ou un père, une fille), parce qu'à la génération supérieure, une femme a été gagnée (8) ».

« L'exogamie, conclut Cl. Lévy-Strauss, fournit le seul moyen de maintenir le groupe comme groupe, d'éviter le fractionnement et le cloisonnement indéfinis qu'apporterait avec elle la pratique des mariages consanguins (9) (*) »

Chez les Ozuitem Ibo (Nigérie méridionale), l'échange de cadeaux de nourriture est expliqué par les membres de la tribu eux-mêmes de la façon suivante:

« Le peuple affirme que dans le passé, avant que la cassave ne fut introduite au début de ce siècle, il y avait souvent une grave pénurie de nourriture pendant les trois mois (juin - août) avant la récolte annuelle d'igname.. L'antique système de transfert de nourriture est encore toujours pratiqué pendant cette période: tous ceux qui disposent de vivres en font cadeau... Les hommes sont ainsi obligés de faire des cadeaux de vivres à leurs femmes et parents utérins (11) ».

La pratique de l'échange cérémoniel peut dépasser les limites d'une tribu et s'étendre à plusieurs tribus ou peuples habitant une région déterminée. De même que l'échange cérémoniel à l'intérieur d'un groupe étroit ne fait qu'exprimer des liens étroits de solidarité et de coopération dans le travail, son extension à plusieurs tribus et peuples exprime un effort pour y stabiliser des relations pacifiques de coopération (12).

« Au début, les missions (qui venaient s'acquitter des tributs) étaient de simples

© Lévy-Strauss polémique avec Frazer qui explique l'échange de femmes par le fait que les primitifs ne pouvaient pas payer un autre " prix " (sic) pour celles-ci. Il a raison de reprocher à Frazer de supposer dans le passé des " calculs " qui n'existent que dans des sociétés beaucoup plus " évoluées ". Mais il a tort de conclure: " Il n'y a dans l'échange des femmes rien de semblable à la solution raisonnée d'un problème économique... C'est un acte de conscience (?) primitif et indivisible... " En réalité, Lévy-Strauss a indiqué lui-même quel rôle économique vital la femme joue dans l'économie primitive. Le désir de régler la " circulation des femmes " de manière à assurer à tous les hommes valides la plus grande égalité de chances de mariage correspond donc bel et bien à une nécessité économique pour l'équilibre social (10).

gestes des princes des pays du Nanyang (Sud-Est asiatique), qui envoyaient à la capitale chinoise des délégués porteurs de messages de congratulations ou de cérémonie pour la cour de Chine. Ils furent toujours reçus comme d'humbles émissaires présentant la soumission de leurs maîtres au Fils du Ciel. Naturellement, ils apportèrent des cadeaux en produits de leurs pays et l'empereur, par bonté de cœur, leur rendit des cadeaux en échange. Il se fait que ces cadeaux chinois avaient souvent plus de valeur que ceux apportés de Java, de Bornéo et de la Malaisie; mais même s'ils étaient de valeur égale, il s'agissait clairement d'un embryon de commerce international qui venait de s'établir (13). »

Lorsque l'activité économique individuelle — avant tout l'agriculture — prend un place de plus en plus importante dans le cadre de la communauté villageoise, lorsque les relations d'échange cérémoniel de cadeaux et de troc silencieux se multiplient et se régularisent, des éléments de plus en plus nombreux de *mesure*, de *calcul* des cadeaux échangés s'introduisent dans la communauté, afin de maintenir son équilibre économique. Dans la *desa*, la communauté villageoise indonésienne, deux formes d'activité économique coexistent ainsi: le *samba sinambat*, activité non rémunérée, orientée vers la satisfaction des besoins vitaux, et le *toeloeng menseloeng*, activité orientée vers la réalisation de besoins individuels pour laquelle on est en droit d'attendre une contre-prestation plus ou moins équivalente (14). Schechter (15), ayant examiné la plupart des exemples d'échange cérémoniel de cadeaux, a trouvé que dans la plupart des cas, le principe d'équivalence, donc de mesure exacte de la contre-prestation, joue déjà un rôle prépondérant. Certes, on reste loin d'une économie de marché, basée sur la production de marchandises. Mais des équivalences sont généralement admises et même institutionnalisées, comme il apparaît du Code d'Hammourabi, (16).

L'échange développé.

Le troc silencieux et le don cérémoniel sont des formes transitoires entre l'échange simple et l'échange généralisé, qu'on peut désigner sous le terme commun *d'échange développé*.

L'échange développé résulte de la rencontre non plus de deux surplus fortuits, mais d'un surplus habituel avec d'autres produits. Aussi bien le troc silencieux que le don cérémoniel peuvent prendre la forme de l'échange développé; ils peuvent également dépasser cette forme et s'intégrer dans l'échange généralisé proprement dit.

Dans la société primitive dans laquelle l'artisanat n'a pas encore acquis son autonomie, une spécialisation régionale, une division régionale du travail peuvent apparaître en raison de particularités spécifiques d'un territoire donné. La tribu habitant un tel territoire peut s'adonner en grande partie à la production de cette spécialité et apparaître en face des tribus voisines comme un spécialiste collectif. Elle produira un surplus considérable du bien en question et l'échangera contre les produits particuliers des autres tribus. La préhistoire et l'ethnographie indiquent que les *instruments de travail* et les *ornements* sont les premiers produits susceptibles de partir en grande quantité d'un centre de production donné, à travers des opérations d'échange développé.

Ainsi, avant la conquête coloniale, la tribu des Gouro, en Côte-d'Ivoire, échangeait avec les peuples de la savane surtout la noix de cola, qu'elle produisait, contre des *sompe*, des tiges de fer, utilisées à la fois comme matière première pour façonner des outils agricoles et des armes, et comme moyen d'échange. Cola et *sompe* étaient des éléments d'un commerce sud-nord véritablement complémentaire entre deux zones géographiques différentes (17). Il faut d'ailleurs remarquer que simultanément avec ce véritable commerce, les Gouro maintenaient des rapports d'échange cérémoniel de cadeaux avec des tribus comme les Boulé, qu'ils considéraient comme des parents (18).

Déjà à l'époque de la pierre taillée, de véritables ateliers d'instruments en pierre s'étaient organisés, notamment à Saint-Acheul et dans l'île de Bömlo, dans le Sud - Ouest de la Norvège. A l'époque de la pierre polie, de véritables mines de silex existaient en Égypte, en Sicile, au Portugal, en France (Grand-Pressigny), à Grimes' Grave et Cissbury en Angleterre, à Obourg et Spienne en Belgique, en Suède et en Pologne (Galicie orientale et district de Kielce). Sur l'île de Marua on a trouvé des reliques d'ateliers d'instruments de pierre qui approvisionnèrent une grande partie de la Nouvelle-Guinée (19). Heichelheim indique un grand nombre de sources qui semblent confirmer la circulation d'objets d'ornement dans un rayon très vaste dès l'âge le plus primitif (20).

Avec le progrès de la productivité du travail et la constitution de petits surplus réguliers chez de nombreuses tribus et peuplades voisines, ce système de spécialisation régionale peut s'élargir en un réseau régulier d'échange et aboutir à une véritable division régionale du travail.

Dans le bassin de l'Amazone, par exemple, différentes tribus possèdent leurs spécialités propres: les Menimels sont surtout connus pour leurs poteries; les Karahone produisent des poisons particulièrement virulents: les Boro sont spécialisés dans la fabrication de tapis, de ligatures et de chalumeaux; les Nitoto excellent dans la fabrication des hamacs (21). Les échanges se régularisent progressivement entre ces tribus sur la base de ces spécialités.

Mais pour chacune de ces tribus, la fabrication des produits spéciaux ne représente qu'un apport, qu'une activité secondaire de la vie économique. Celle-ci reste essentiellement fondée sur la cueillette, la chasse et la pêche (avec quelque fois un début d'agriculture) c'est-à-dire sur la recherche de la subsistance. Aucune spécialisation artisanale n'existe encore à l'intérieur de la tribu, où l'échange développé fait complètement défaut si ce n'est sous la

forme embryonnaire du don cérémoniel. Ceux qui fabriquent aujourd'hui des poteries doivent demain partir à la chasse ou travailler la terre, si la tribu veut éviter de succomber à la famine,

Le commerce.

Avec la révolution néolithique, le développement de l'agriculture et la constitution de surplus permanents créent la possibilité d'un échange permanent avec les peuples qui ne disposent pas encore de tels surplus; l'échange entre dans une phase nouvelle. Les échanges ne se limitent plus à quelques rares produits d'une spécialisation régionale. Ils embrassent dès lors l'ensemble des produits de toute une région; des *marchés locaux* font leur apparition. Chaque tribu ou chaque village continue à subvenir encore dans une large mesure à ses propres besoins. Mais aucune tribu ou aucun village n'est plus complètement indépendant d'un apport e produits étrangers.

« De nombreuses communautés (en Nigérie méridionale) disposent d'un surplus de vivres et d'autres biens d'usage quotidien, comme de la poterie, des nattes ou des outils en bois, qui, par l'intermédiaire des nombreux marchés locaux, arrivent chez des acheteurs d'autres communautés... Ainsi, les villages des forêts Agoi, sur les versants des collines Oban... échangent les viandes fumées de venaison dans les marchés des villages près de la rivière de la Croix, où ils achètent des ignames souvent récoltés non pas par les habitants locaux mais par les Ibo qui vivent une dizaine de kilomètres plus loin sur la rivière. De même, des villages de potiers qui sont relativement peu nombreux et éloignés les uns des autres, produisent presque tous des surplus et leurs biens sont distribués sur un territoire de 200 km² ou plus. Ainsi, bien que la communauté familiale, et davantage encore la communauté villageoise, soit largement autarcique en matière de vivres et de la plupart des biens d'usage courant, elle ne couvre pas souvent ou même jamais tous ses besoins (2'). »

Le système *d'échange généralisé* coïncide avec les débuts de l'artisanat professionnel à l'intérieur du village ou de la tribu. Mais cette spécialisation est une spécialisation au sein d'une *communauté villageoise*. Les artisans qui abandonnent de plus en plus le travail agricole reçoivent leur subsistance en récompense de leurs services. L'échange à l'intérieur du village ou de la tribu reste donc *rudimentaire*. Il en est ainsi par exemple chez les habitants des îles Marquessa dans le Pacifique, ou chez les tribus des Kafflitcho et Gougo en Afrique orientale. Certains artisans y sont déjà devenus complètement autonomes; d'autres ne le sont pas encore. Les artisans de la première catégorie reçoivent annuellement de la communauté villageoise une certaine quantité de nourriture, de vêtements et d'ornements en récompense de leur travail global. Les artisans de la deuxième catégorie sont aidés par d'autres membres de la tribu dans le travail effectué sur les champs qui doivent fournir leurs moyens de subsistance (23). Dans les deux cas, il ne s'agit pas à proprement parler d'échange.

L'échange généralisé entre villages, tribus, peuplades différents, s'effectue de façon plus ou moins collective, par les producteurs eux-mêmes, par une partie de la communauté (par exemple les femmes (*)) ou par les représentants de la communauté. Il n'est pas encore en lui-même une activité économique spécialisée:

« Dans l'Europe du moyen âge, comme dans les régions agricoles de nos jours, le producteur moyen pouvait se défaire des

[Ⓞ] (*) Dans la mesure où ce sont les femmes qui, les premières, ont pratiqué l'agriculture, on comprend qu'elles aient été les premières à pratiquer l'échange de surplus de vivres d'une manière régulière. D'après la tradition chinoise, les femmes ont été les premières à pratiquer du commerce. Récemment encore, tout le commerce était entre les mains des femmes chez les peuples suivants: les Togo, les Somali, les Galla et les Masai en Afrique, les Tartares et les Tibétains en Asie (24). Forde, Scott et Nadel constatent le même phénomène en Nigérie. Dans le Nicaragua précolombien, seules les femmes pouvaient apparaître au marché (25). De même, seules les femmes vendaient au marché local du royaume de Dahomey.

petits surplus de son entreprise familiale (des œufs, du fromage, des poules, des légumes, du lait, du bétail et même du blé) sans l'aide d'un commerçant professionnel. De même, partout où une industrie était organisée en petites unités artisanales et où les marchandises étaient fabriquées en petites quantités ou sur commande, les producteurs et consommateurs pouvaient traiter les uns avec les autres sans l'intervention d'un commerçant. Non seulement le forgeron ou le potier du village, mais même le boucher, le boulanger ou le fabricant de cierges des villes, vendaient eux-mêmes leurs produits (26). »

Cette situation se modifie avec la révolution métallurgique. Les premiers métaux que l'homme sut utiliser, le cuivre et l'étain, ne se trouvent pas dans tous les pays, ni surtout dans ceux qui, grâce à l'agriculture par irrigation, virent le premier essor de la civilisation. Les mines sont localisées dans certaines régions bien définies, surtout des régions montagneuses, où les métaux en question ont bien pu être utilisés pendant une longue période à des fins décoratives, sans donner naissance à une révolution métallurgique au sens économique du mot. Pour acquérir ces minerais, les peuples agricoles qui disposaient de surplus de vivres, de techniques et de loisirs suffisants devaient aller les chercher là où ils se trouvaient, d'abord sans doute par voie de rapine, ensuite par voie d'échange normalisé (27). L'échange sur grandes distances, l'échange international entre régions séparées par des centaines de kilomètres, ne pouvait plus être une activité d'appoint, à côté de l'artisanat ou de l'agriculture. Une nouvelle division du travail s'était produite, la pratique de l'échange s'était séparée des autres activités économiques; le commerce était né.

Chez les peuples primitifs, la révolution métallurgique fait coïncider l'apparition de l'artisanat professionnel avec la généralisation des échanges. Les premiers artisans complètement détachés des travaux agricoles sont des *forgerons itinérants* (on les retrouve aujourd'hui encore chez les Bantous en

Afrique équatoriale et chez les Foulbé en Afrique occidentale). Chez ces peuples, la révolution métallurgique, en rendant le commerce autonome, le sépare définitivement de l'artisanat, de même qu'elle sépare celui-ci de l'agriculture.

Il est intéressant de noter que les deux formes d'échange, l'échange généralisé non encore spécialisé et le commerce spécialisé proprement dit, coïncident en général dans des régions agricoles. Ainsi, chez les Indiens de la tribu des *Chorti*, au Guatemala, les paysans et les artisans se rendent eux-mêmes au marché local une fois par semaine, et au marché cantonal une fois par mois ou tous les deux mois, pour vendre leurs petits surplus. Mais le commerçant qui importe les produits ne provenant pas de la région elle-même est un commerçant professionnel. La même distinction est notée chez les Nupe, en Nigérie (28).

Dès l'âge du cuivre, le commerce se développe notamment dans la première civilisation prédynastique égyptienne; dans la première civilisation dite prédiluvienne en Mésopotamie; dans la civilisation la plus ancienne découverte sur le site de Troie, en Asie Mineure; dans la civilisation créto-mycénienne en Grèce; dans la civilisation des Aztèques au Mexique, avant la conquête espagnole; dans l'ancienne civilisation chinoise, indienne et japonaise, etc.

Dans un livre de la littérature classique chinoise, *l'Appendice au Canon des changements de Con Fu-tse*, il est rapporté que les marchés (c'est-à-dire le commerce) furent inventés à la même époque que la charrue, c'est-à-dire au même moment où se produisent les changements importants dans l'agriculture qui résultent de la révolution métallurgique (29).

Avec l'âge de bronze, le développement des relations commerciales devient la condition préalable pour l'utilisation productive des connaissances techniques. En étudiant soigneusement les gisements de cuivre et

d'étain disponibles à l'époque, Gordon Childe a démontré qu'au fur et à mesure que les peuples méditerranéens passaient à la fabrication d'objets de bronze, ils devaient nécessairement engager des relations commerciales internationales avec de nombreux pays. Des Indes à la Scandinavie, il n'y a en effet que quatre régions où ces deux métaux pouvaient être trouvés simultanément, à savoir au Caucase, en Bohême, en Espagne et aux Cornouailles (30). Or l'âge de bronze n'est né dans aucune de ces quatre régions.

Les peuples qui ont présidé à son essor ont dû, pour obtenir ces métaux précieux, organiser de vastes expéditions commerciales — à moins que ce ne fussent des expéditions périodiques de brigandage comme celles qui soumièrent à l'Égypte dès la 2^e dynastie les mines de la péninsule de Sinaï (31) (*) Le chariot à roues et le navire à voiles sont inventés dès l'âge de bronze et accompagnent les progrès de la civilisation dans tout le monde antique. Des caravanes régulières relient l'Égypte à la Mésopotamie à travers la péninsule de Sinaï, la Palestine et la Syrie, relient la Mésopotamie aux Indes à travers l'Iran, le nord de l'Afghanistan et la vallée de l'Indus. Dès l'âge de bronze, dans l'Europe encore barbare, de vastes relations commerciales se nouent entre la mer Baltique et la Méditerranée, la vallée du Danube, la plaine pannonique et les îles britanniques.

Lorsque ce commerce international se stabilise et devient pacifique, il n'en reste pas moins affaire d'État, et est au début réalisé par l'intermédiaire de commerçants fonctionnaires. Un port-entrepôt neutre assure la rencontre des deux nations (39).

© (*) La Chine, où le cuivre et l'étain abondent, a pu entrer très tôt dans l'âge de bronze. Le commerce intérieur y a pris par conséquent un *développement antérieur et supérieur* au commerce extérieur. Le rôle décisif de la révolution métallurgique dans le développement du commerce se confirme donc également dans ce cas exceptionnel. En Amérique, le cuivre et l'étain apparaissent sur les hauts plateaux du Pérou et sont à la base de la civilisation des Incas.

Production pour les besoins et production de marchandises.

La production des sociétés primitives est essentiellement une production pour les besoins. Les producteurs produisent pour satisfaire les besoins de leur communauté large (tribu ou clan) ou étroite (famille). Il en est ainsi des peuples qui ramassent encore leur nourriture aussi bien que de ceux qui la produisent déjà au sens propre du mot. Les premiers empires érigés sur la base de l'agriculture par irrigation ne présentent pas des traits économiques fondamentalement différents de ceux-ci. Les rois ou prêtres qui centralisent les surplus, les utilisent pour satisfaire leurs propres besoins ou les besoins de toute la communauté. Il est significatif que le roi de Babylone s'appela dans ses inscriptions officielles « Paysan de Babylone », « Pasteur d'hommes », « Irrigateur des champs ». En Égypte, pharaon et administration gouvernementale furent désignés par le terme *Pr'o* = la grande maison. En Chine, un des empereurs légendaires qui auraient fondé la nation est appelé Héou-tsi, prince millet (33). L'ensemble de l'économie apparaît en effet comme celle d'un grand domaine produisant des valeurs d'usage pour satisfaire ses besoins (34). ;

Avec l'artisanat autonome une production d'un genre nouveau fait son apparition. Les producteurs, paysans-artisans qui vivent au sein de la communauté villageoise n'apportent sur le marché que le *surplus* de leur production, c'est-à-dire ce qui subsiste une fois couverts les besoins de leurs familles et de la communauté. L'artisan spécialiste détaché d'une communauté, le forgeron ou potier itinérant, ne produit plus des valeurs d'usage pour couvrir ses propres besoins. *L'ensemble de sa production est destiné à l'échange.* C'est en échange des produits de son travail qu'il acquerra les moyens de subsistance, vêtements, etc., pour couvrir ses propres besoins et ceux de sa famille.

L'artisan autonome détaché de la communauté villageoise ne produit plus que *des*

valeurs d'échange, des marchandises destinées au marché.

Celui qui produit essentiellement des valeurs d'usage, destinées à satisfaire ses propres besoins ou ceux de sa communauté, subsiste grâce aux produits de son propre travail. Production et produits, travail et produits de travail, s'identifient pour lui dans la pratique comme dans sa conscience. Dans la production des marchandises, cette unité est rompue.

Le producteur de marchandises ne vit plus directement des produits de son propre travail ; au contraire, il ne peut subsister qu'à la condition de se *défaire* de ces produits. *Il vit*, comme le dit Glotz, des artisans grecs de l'époque homérique, exclusivement de son travail. C'est d'autant plus vrai que ces premiers artisans se rendent au domicile de leurs clients et reçoivent d'eux la matière première pour leur production (35). Il en est de même dans la plupart des sociétés lors d'un premier développement de production de marchandises: notamment en Égypte, en Chine, au Japon, aux Indes et au début du Moyen Age européen (36).

La production de marchandises n'apparaît pas d'un seul coup ni pour l'ensemble de la société. Quand l'artisanat devient professionnel et que quelques artisans deviennent des producteurs de marchandises détachés de la communauté villageoise, les paysans et le reste des artisans peuvent, pendant des siècles, continuer à vivre comme des producteurs de valeurs d'usage. Ils n'échangeront que de petits surplus de leur production pour acquérir les quelques marchandises dont ils ont besoin. Ces marchandises se réduisent essentiellement au *sel et au fer* (métaux). Il en fut ainsi en Chine, dans l'Europe du Moyen Age, dans la Russie du Moyen Age¹, au Japon du Moyen Age,

¹ * (*) Le nom antique du marchand dans le commerce intérieur, *prasol*, y indique le commerce du sel, bien que plus tard ce nom ait pu devenir le terme général pour désigner tout commerçant au détail.—4 chroniqueur Al-Bakri signale que dans l'ancien royaume africain de Ghana, les principaux objets du commerce étaient le sel et l'or.

dans la communauté du village hindou, en Afrique, dans l'Amérique précolombienne, etc. (37)

L'échange généralisé et spécialisé, le commerce, se limite d'abord aux métaux et aux ornements (produits de luxe) plus ou moins réservés à l'État (roi, prince, temple). Mais la production de marchandises atteindra un niveau supérieur au moment où elle fournit également des produits artisanaux et agricoles au commerce. L'invention de la roue pour chariots permet d'utiliser le principe de rotation dans la technique de la poterie. Le tour du potier est le premier instrument de travail qui permet la « fabrication en série » de marchandises exclusivement destinées au commerce.

L'ethnographie indique le plus souvent que si les femmes sont les premières à faire de la céramique aussi longtemps qu'il s'agit d'une technique domestique ou villageoise, les hommes sont les premiers à utiliser les tours de potier et deviennent des spécialistes travaillant pour le marché. Quant aux produits agricoles transformés en marchandises, ils font leur apparition lorsque se constituent des communautés humaines complètement détachées de la production de moyens de subsistance, communautés d'artisans, de commerçants et d'administrateurs, c'est-à-dire des *communautés urbaines* Selon Polanyi, ce serait en Lydie, puis à Athènes, que les premiers marchés locaux de vivres se seraient constitués. Nous avons cependant l'impression qu'en Chine, de tels marchés ont existés également au V^{ème} siècle avant J.-C. sinon encore plus tôt (39).

Société coopérativement organisée et société reposant sur l'économie du temps de travail.

Dans la société primitive qui ne produit que peu ou pas de surplus, l'organisation coopérative du travail est fondée sur la coutume et sur les rites, qui servent à régulariser les activités économiques essentielles. Dans des régions défavorisées, où l'approvisionnement en nourriture est difficile, la coopération du travail peut

impliquer une activité économique incessante, poussée jusqu'aux limites de la force physique humaine. Dans des régions plus favorisées par la nature, comme les îles du Pacifique, la production du produit nécessaire peut absorber une partie relativement petite du temps disponible, le reste du temps étant alors consacré aux loisirs.

Normalement, aucune société communautaire ne supprimera volontairement une partie importante de ses loisirs pour travailler, produire davantage, si elle n'y est pas obligée par des nécessités économiques et sociales². La nécessité économique, c'est le besoin d'obtenir un plus grand surplus de produits afin d'acquérir, par voie d'échange, des biens nécessaires à la bonne marche de la société et que la communauté elle-même ne produit pas (certains genres de nourritures, sel, matières premières pour fabriquer des instruments de travail, ornements à fonction rituelle, etc.). La nécessité sociale est celle qui oblige d'abandonner régulièrement un surplus à un pouvoir centralisateur, soit dans l'intérêt de la communauté (pour exécuter des travaux d'irrigation, etc.) soit par suite d'une conquête qui impose par la force un tel tribut.

Les deux nécessités peuvent d'ailleurs se combiner. Parlant des tribus Majo et Baure, qui vivent en Bolivie orientale, Alfred Métraux écrit : « Ils avaient un tel besoin du métal qui facilitait la lutte quotidienne pour la vie, que dans l'absence d'autres marchandises acceptables pour les Blancs, ils s'adonnaient rapidement au commerce d'esclaves (41). ».

En d'autres termes : l'accroissement du surproduit au-delà d'une limite étroite (réserve de vivres) n'est pas le résultat d'un développement autonome de l'économie. Il est le résultat de l'intervention de *pressions externes*, économiques (échange) ou sociales

(appropriation du surplus par un pouvoir central ou une classe dominante*)³.

Aussi longtemps que la société primitive, coopérativement organisée, ne connaît pas encore d'autre division de travail que celle qui sépare les sexes, le rythme de travail sera établi par la coutume et les rites. Dès qu'une division du travail plus conséquente s'établit, l'apport communautaire de chaque producteur doit être mesurable par un critère commun. Sinon, la coopération du travail tendrait à se désagréger par l'établissement de groupes favorisés et défavorisés. Cette mesure commune d'organisation ne peut être que *l'économie du temps de travail*.

Le village peut être considéré comme une grande famille. La totalité de la production annuelle doit correspondre plus ou moins aux besoins en moyens de subsistance, en vêtements, logements et instruments de travail. Pour qu'il n'y ait pas de déséquilibre entre ces productions différentes, pour que les paysans ne consacrent pas une partie exagérée de leur temps à la production de pots ou de produits en cuir et laissent en friche une partie des champs, il faut que la communauté établisse un bilan du temps de travail disponible, et répartisse celui-ci d'abord entre les secteurs essentiels, indispensables à la bonne marche de la communauté, tout en laissant chacun libre d'utiliser le reste de son temps comme bon lui semble.

L'ethnographie et l'histoire économique démontrent qu'en effet la communauté villageoise qui connaît un début de division du travail, organise la vie sociale sur la base d'une économie du temps de travail. Les peuples primitifs considèrent que seul le travail est quelque chose de rare, (« scarce »),

² * « Malgré la fréquence des famines, aucun Mkamba (tribu nègre) ne pense jamais à semer davantage qu'il ne faut pour survivre à la prochaine saison de pluies (40). »

³ * Ceci n'est pas en contradiction avec la thèse que nous défendons plus haut, selon laquelle le développement d'une classe dominante présuppose l'existence d'un surproduit social. Alors qu'un premier développement du surproduit précède effectivement toute constitution d'une classe dominante, celle-ci assure par la suite une expansion majeure de ce surproduit, et un nouveau développement des forces productives.

dit Ruth Bunzel (42). D'après Bøeke, l'économie de la *desa* (communauté villageoise) indonésienne est fondée sur le calcul d'heures de travail dépensées (43).

Dans l'économie du village japonais, « le principe de l'échange, ce sont les journées de travail d'hommes. Si la famille « a » est composée de deux hommes qui travaillent pendant deux jours sur les champs de la famille « b », cette famille « b » devra fournir un équivalent (en travail) sur les champs de « a », ce qui pourrait constituer en 3 hommes travaillant durant une journée et un homme fournissant une journée supplémentaire, ou en toute autre combinaison qui égale (le travail) de deux hommes travaillant pendant deux jours... Lorsque 4 ou 5 familles collaborent dans un groupe *kattari* (travail coopérateur pour transplanter du riz), le calcul s'effectue sur la même base. Ceci exige un livre de compte pour comparer les jours et les hommes au travail (le nombre de journées de travail fournies) (44) ».

Chez la tribu nègre des Hech, les paysans qui commandent une lance au forgeron (qui est lui-même paysan-forgeron) travaillent sur la terre du forgeron pendant le temps que celui-ci travaille à la lance (45). Dans l'antique Inde de l'époque des rois Maurya, travail et produits du travail dictent les règles d'organisation de la vie économique (46).

Lorsque s'établissent les premières formes de subordination sociale, d'appropriation du surproduit par une partie privilégiée de la société, la comptabilité de l'exploitation est également fondée sur une économie du temps de travail.

Chez les Incas, « le tribut devait consister exclusivement en travail, c'est-à-dire temps et qualification en tant que travailleur, artisan ou soldat. Tous les hommes étaient considérés comme égaux à ce sujet : celui qui avait des enfants pour l'aider à fournir le tribut imposé était considéré comme riche, tandis que celui qui n'avait pas d'enfants était considéré comme pauvre. Chaque artisan qui travaillait

au service de l'Inca ou de son *curaca* (supérieur) devait recevoir toutes les matières premières et ne pouvait être employé ainsi que pendant 2 ou 3 mois par an (47) ».

Il en fut de même en Europe au haut Moyen Age, lorsqu'une grande partie des paysans vécurent sous le régime, du servage. Les villages étaient régis par une stricte économie du temps de travail, trois jours de travail en moyenne par semaine sur les terres du seigneur, trois jours sur les terres propres du serf⁴. De même, les femmes des serfs avaient à travailler un nombre de jours fixe dans les ateliers du domaine pour y filer, tisser, coudre, etc. Chaque artisan avait un champ à lui, en échange duquel il devait fournir des services spécifiques au domaine et aux autres tenanciers.

L'organisation sociale fondée sur l'économie du temps de travail a laissé de nombreuses traces jusque dans le langage. En Europe centrale, au Moyen Age, la mesure de surface la plus commune est le *Tagwerk* (journal), surface qu'un homme peut labourer en une journée. En anglais médiéval le mot « âcre » a le même sens. Dans les montagnes kabyles, on évalue les propriétés en *zouija*, journées de labour effectuées par la charrue à deux bœufs. En France, la « carrucata » désigne la quantité de terre, qu'un homme peut normalement labourer avec une charrue en une journée. La « pose », unité de superficie suisse, est analogue au journal (49).

À quel point l'économie du temps de travail réglait l'ensemble de l'activité économique, voilà ce qui ressort nettement de la description que donne Dollinger de la disparition des serfs journaliers : « Bien entendu, ces exemptions de service (des journaliers) ne laissaient pas le serf inactif : elles impliquent qu'il recevait de son maître une tenure qu'il exploitait pour son propre

⁴ * Nous lisons par exemple dans la vieille législation bavaroise que les « serfs de l'Eglise » doivent exécuter trois jours par semaine des travaux sur le domaine (du seigneur) et « qu'ils en fassent trois pour eux-mêmes » : *Opera vero 3 dies in ebdomada in dominico operet, 3 vero sibi faciat* » (48).

compte ses jours de liberté. Sans doute cette tenure était-elle généralement en proportion du temps dont il disposait. Celui qui n'avait qu'un jour de liberté par semaine obtenait probablement un lopin peu étendu ; celui qui en avait deux ou trois pouvait recevoir éventuellement une manse entière (50). »

Analysant l'ensemble des redevances paysannes au Moyen Age, Marc Bloch arrive à la même conclusion :

« Au seigneur, les paysans, ou du moins certains d'entre eux, devaient remettre, chaque année, un nombre fixe de produits fabriqués : objets de bois, étoffes, vêtements même sur certaines manses où se perpétuaient, de père en fils, les recettes d'un métier qualifié, outils en métal. Parfois la matière première était, comme le travail, à la charge du tenancier : c'était probablement pour le bois, le cas ordinaire. Mais lorsqu'il s'agissait d'étoffes, les matériaux étaient souvent fournis par le seigneur : le paysan ou sa femme *ne donnait que son temps* sa peine et son adresse (nous soulignons) (51). »

Dans de nombreux cas d'ailleurs, la désignation des redevances des paysans se faisait de façon interchangeable ; en temps de travail ou en quantité de produits. Ainsi les obligations des femmes-serves envers la seigneurie de Saint-Gall sont quelquefois — comme dans l'antique *Lex Alemannorum* — indiquées par nombres de journées de corvée, quelquefois par la quantité de produits à fournir pendant ces journées (52). Les Aztèques imposèrent aux autres peuples du Mexique un tribut calculé indifféremment soit en journées de travail, soit en quantités de produits artisanaux, soit en surface de terre à cultiver (53). Au Japon, il existe au VIII^{ème} siècle de notre ère deux genres de corvées non agricoles, le *cho* et le *yo*. Le statut de Taiho fixa le montant de ces deux corvées à la fois en longueur du temps de travail (10 jours), en quantité de toile (26 *Shaku*, ce qui égale plus ou moins 10 m) et en quantité de blé (1 To égale plus ou moins deux boisseaux) (54). De cette façon, chez les producteurs d'une telle

société, la longueur du temps de travail nécessaire pour produire une marchandise déterminée est fort transparente. De même en Europe occidentale, lorsque, à partir du XII^{ème} siècle, le faire-valoir direct est de plus en plus remplacé, sur le continent, par le bail à terme, c'est la moitié de la récolte qu'il faut laisser au seigneur à la place des classiques trois jours de corvée par semaine. En Chine, les chroniques de la dynastie T'ang calculent exactement combien de travail il faut dépenser pour la culture du millet (283 jours par an) et du blé (177 jours), alors que l'impôt foncier est payable en nature (55). Dans la commune médiévale, note Espinas, *il existe un rapport rigoureux entre la journée de travail et la quantité (numérique) de la besogne* (56).

Nous retrouvons cette même comptabilité économique basée sur la durée du travail en Amérique espagnole, au moment où la corvée des Indiens est transformée en rente en nature, dans le système du *repartimiento-encomienda* (57), ainsi qu'en Indonésie au moment de l'introduction du *culturstelsel*. La population ne devait plus payer « la rente foncière », mais planter 1/5 de son sol en produit à revendre au gouvernement : indigo, sucre, café, tabac, etc. « Si l'on ne possédait pas de terres, il fallait travailler 66 jours par an sur les plantations gouvernementales (58). » Quant au Vietnam, on y signale pendant la morte-saison, la pratique des prêts payables en journées de travail : 1,5 piastre contre 10 jours de travail à fournir au moment des grands travaux, etc.

Valeur d'échange des marchandises.

Or, l'échange généralisé, le commerce, n'apparaît qu'à un stade de développement social caractérisé par cette économie du temps de travail. Les peuples qui ont échappé à la nécessité de tenir compte de cette économie se contentent précisément d'un faible surproduit et d'échanges purement rudimentaires ou rituels⁵. Il s'ensuit que ces

⁵ * C'est ce qui explique que de nombreux peuples primitifs, dont le développement s'est arrêté avant l'éclosion d'une petite production marchande,

échanges sont guidés par le même étalon objectif qui est à la base de toute l'organisation sociale, c'est-à-dire que la *valeur d'échange des marchandises est mesurée par le temps de travail nécessaire pour les produire.*

Nous saisissons le passage d'une organisation sociale régie consciemment par l'économie du temps de travail, vers des échanges guidés mi-consciemment, mi-objectivement par le même principe, dans l'exemple des rapports commerciaux établis dans les montagnes Nilgiri, près de l'extrémité sud-ouest de la péninsule indienne entre quatre tribus: les Toda, Karumba, Badaga et Kota.

Les Toda sont des bergers ; les Karumba vivent encore dans la jungle ; les Badaga sont des agriculteurs ; et les Kota sont avant tout des artisans qui connaissent déjà la métallurgie et fabriquent des couteaux. Ils fournissent aux trois autres tribus des couteaux ainsi que des pots et des instruments de musique nécessaires aux cérémonies religieuses. En échange, ils reçoivent des Toda des buffles et d'autre bétail ; des Karumba du miel, des fruits sauvages et une protection (magique) ; des Badaga du blé. Mais les Kota ne sont pas des artisans purs ; ils possèdent eux-mêmes des champs qu'ils labourent. Les rites fixent la quantité traditionnelle de blé — résultat d'une longue expérience — qui doit s'échanger contre les ustensiles métalliques fournis par les forgerons Kota. Si des familles Badaga désirent obtenir davantage d'ustensiles métalliques, « elles sont obligées de travailler sur les champs des forgerons Kota durant tout

n'échangent leurs produits ni d'après des critères objectifs ni sur une base d'économie du temps de travail. Ce fait a conduit de nombreux ethnologues à des conclusions erronées en matière d'analyse économique. Margaret Mead rapporte cependant que les habitants de Manua (Samoa), qui pratiquent l'échange cérémoniel de nattes finement tressées, avaient au début fixé une valeur d'échange à ces nattes qui correspondait au temps de travail dépensé pour leur production. Plus tard, cette valeur a été fortement accrue. Chez ce peuple de Samoa, comme chez de nombreux habitants des îles du Pacifique, il s'agit d'émigrants venus de pays peu hospitaliers vers des pays d'abondance, où l'échange ne joue plus un rôle économiquement important (59).

le temps nécessaire pour forger ces ustensiles supplémentaires (60) ».

De même, chez les Dahomey, « le forgeron achète individuellement de la ferraille et la conserve jusqu'à ce qu'il puisse profiter du travail de ses compagnons, *pour lesquels il travaille entre-temps.* Lorsque ce moment arrive, tous les membres de la forge (de la corporation des forgerons) convertissent la ferraille qu'il avait achetée en houes, haches, couteaux et autres marchandises vendables. Le propriétaire de la ferraille a la liberté de vendre ces outils et de conserver le produit de ces ventes. Il emploiera cet argent pour ses frais de subsistance et pour acheter de la ferraille, travaillant entre-temps pour ses associés, jusqu'à ce qu'arrive de nouveau son tour pour utiliser la force de travail combinée de la forge (61) ».

L'échange simple, occasionnel, rituel, et sans importance économique, peut fort bien se passer de strictes relations d'équivalence. Il n'en est pas de même de l'échange généralisé. L'absence d'un critère objectif d'équivalence empêcherait toute régularisation des relations d'échange. Elle aboutirait à la désorganisation et à la dissolution de toute société comportant un nombre élevé de producteurs de marchandises. Les producteurs abandonneraient les branches ou en échange des produits de leur travail, ils recevraient moins que dans d'autres branches. De strictes relations d'équivalence entre les produits et marchandises qu'on échange y sont donc indispensables.

Mais une relation d'équivalence entre deux produits, deux marchandises, exige un étalon commun, une qualité commensurable commune. La *valeur d'usage* d'une marchandise dépend de l'ensemble de ses qualités physiques, qui en déterminent l'utilité. L'existence de cette valeur d'usage est une condition indispensable à l'apparition d'une valeur d'échange ; personne en effet n'accepterait en échange de son propre produit une marchandise n'ayant d'utilité, de valeur d'usage, pour personne. Mais la valeur d'usage

de deux marchandises exprimée dans leurs qualités physiques est incommensurable ; on ne peut mesurer avec un étalon commun le poids du blé, la longueur de la toile, le volume des pots, la couleur des fleurs. Pour permettre un échange réciproque entre ces produits, il faut chercher une qualité qu'ils ont tous en commun, qui peut en même temps être mesurée et être quantitativement exprimée, et qui doit être une qualité sociale, acceptable pour tous les membres de la société.

Or, l'ensemble des qualités physiques des marchandises qui commandent leur valeur d'usage, est déterminé par le travail spécifique qui les a produites : le travail du tisserand détermine les dimensions, la finesse, le poids de la toile ; le travail du potier, la résistance, la forme, les couleurs du pot. Mais si les marchandises sont le produit d'un travail spécifique déterminé, ces marchandises sont en outre le produit *du travail humain social*, c'est-à-dire d'une partie du temps global disponible à une société déterminée, et sur l'économie duquel la société est basée, comme nous venons de l'indiquer. C'est ce fait qui rend les marchandises commensurables ; c'est ce travail humain général—appelé abstrait parce qu'on fait abstraction de son caractère spécifique, de même que pour additionner 3 pommes, 4 poires et 5 bananes, on doit faire abstraction de leurs qualités spécifiques pour ne plus retenir que 12 *fruits*—ce qui est la base de la valeur d'échange⁶.

⁶ * Dès l'aube de la petite production marchande, vers 3 000 ans avant J.-C., tout travail est considéré comme équivalent, indépendamment de la spécialité particulière. Sur des tablettes en langue Sémitique trouvées à Suze, les salaires dans la maison d'un prince sont fixes uniformément à 60 *qua* d'orge pour le cuisinier, le barbier, le graveur de pierres, le charpentier, le forgeron, le savetier, le tailleur, le cultivateur, le pâtre et l'ânier (62). Cependant, à une telle phase initiale de la production de valeurs d'échange, les hommes n'ont pu prendre conscience de la notion de « travail abstrait » ; l'équivalence de divers travaux qualifiés est conçue comme telle. La notion de « travail abstrait » n'a pu naître qu'avec la mobilité de la main d'œuvre à l'époque capitaliste. Elle implique non seulement qu'une heure de travail d'un ouvrier textile produit autant de valeur qu'une heure de travail d'un briquetier, mais encore que ces fonctions sont devenues interchangeable dans la grande industrie. Voir aussi chapitre V§ « Main-d'œuvre humaine et machinisme ».

C'est la mesure de ce travail—la durée du temps de travail nécessaire pour produire la marchandise—qui donne la mesure de la valeur d'échange.

Petite production marchande.

Lorsque l'artisanat autonome, le commerce et la division de la société en classes ne sont que faiblement développés, la production de marchandises occupe une place relativement restreinte dans la société. C'est seulement quand le commerce et la vie urbaine ont atteint un certain degré de développement, quand ils ont créé un marché suffisamment large, que la production de marchandises se développe et se généralise à son tour dans les villes (63). Nous entrons alors dans une époque historique, caractérisée par le fait qu'en même temps la production de marchandises se généralise à la ville et la production pour le besoin se décompose lentement à la campagne. Cette production de marchandises effectuée par des artisans, propriétaires de leurs propres moyens de production (instruments de travail), est appelée production de marchandises simples ou petite production marchande. Elle est devenue prépondérante à des époques de civilisation urbaine, notamment dans l'Antiquité à partir du VI^{ème} siècle avant J.-C. en Grèce, vers le VIII^{ème} siècle après J.-C. dans l'Empire de l'Islam, et à partir du XI^e siècle de notre ère dans l'Europe occidentale où elle atteindra son développement le plus caractéristique dans les Pays-Bas du sud et en Italie aux XIII^{ème}-XV^{ème} siècles.

Dans la petite production marchande, le travail ne procure plus directement la satisfaction des besoins du producteur ; travail et produit du travail ne s'identifient plus pour lui. Mais ce producteur reste maître du produit de son travail ; il ne s'en sépare que pour acquérir lui-même les vivres qui assureront sa subsistance. La division du travail sépare déjà le producteur de son produit : elle n'opprime pas encore celui-là par celui-ci. La société voit se développer lentement en son sein la production des

marchandises ; elle voit se rétrécir lentement la production de valeurs d'usage pures et simples.

Plus la production de marchandises s'étend, et plus la comptabilité exacte en heures de travail devient impérieuse. Dans la société primitive où n'existe qu'une rudimentaire division de travail, seule l'observation stricte de la comptabilité de travail pour les travaux essentiels est d'importance vitale pour la survie de la communauté. Mais, pour le reste, nous l'avons vu, il importe relativement peu que deux ou trois heures de travail soient consacrées à produire un objet déterminé. C'est ce qui explique la liberté fort large dont disposent les membres de tels peuples, dans le cadre de règles strictes qui régissent les activités productrices de nourriture. Herskovits a dressé un tableau saisissant de ce mélange de comptabilité stricte et de liberté large dans le cycle de production et de consommation chez les Talensi, peuple qui vit de cueillette et d'agriculture au Ghana (Afrique occidentale) (64).

Mais dès que la production de marchandises s'étend au sein d'une communauté primitive, la comptabilité du temps de travail se fait de façon plus rigoureuse. Sur le marché où se rencontrent les produits du travail de différents villages, sinon de différentes régions, les valeurs d'échange s'établissent dorénavant d'après des *moyennes sociales*. Ce n'est pas le nombre d'heures de travail effectivement dépensées pour la fabrication d'un objet qui en détermine la valeur, mais le nombre d'heures de travail nécessaires pour le fabriquer dans les conditions moyennes de productivité de cette société à cette époque. Les marchandises deviendraient en effet incommensurables si leur valeur était déterminée par le temps de travail *occasionnel* que chaque producteur individuel a consacré à leur production. « Il faut qu'il (l'artisan médiéval) produise, d'après des conditions déterminées, des étoffes « non pas personnelles, mais officielles, urbaines » ; son travail, pourrait-on dire est expressément objectif et non pas subjectif (65). »

Dès que la valeur des marchandises s'établit par la quantité de travail *socialement nécessaire* pour les produire—c'est-à-dire dès que cette moyenne s'établit par l'expérience d'actes d'échanges répétés, par l'apparition simultanée de produits de plusieurs producteurs différents en concurrence les uns avec les autres—, les producteurs maladroits, lents, travaillant avec des méthodes archaïques, sont pénalisés. Ils ne reçoivent en échange du temps de travail individuellement fourni à la société qu'un équivalent produit en un laps de temps inférieur. Une discipline plus grande et une comptabilité plus stricte du travail accompagnent ainsi le développement de la production des marchandises⁷.

Avec le développement de la petite production marchande, le travail humain commence de même à se différencier selon sa qualité ; Le travail *composé, qualifié*, se détache du travail simple. Comme l'artisanat, en se spécialisant de plus en plus, nécessite une période d'apprentissage plus ou moins prolongée dont les frais ne sont plus supportés, comme dans les sociétés primitives, par la communauté tout entière, mais par la famille de l'apprenti ou par celui-ci individuellement, personne ne se consacrerait à l'apprentissage prolongé d'un métier, si en échange d'une heure de travail qualifié, il devait toucher le même équivalent qu'en échange d'une heure de travail non qualifié. Le travail humain qualifié est considéré comme du travail composé dans lequel n'entre pas seulement la dépense de

⁷ Ceci apparaît clairement dans la petite production marchande des Indiens guatémaltèque de Panajachel décrite par le professeur Sol Tax. Hommes, femmes et même enfants en bas âge sont constamment sur le quai pour gagner quelques centimes par le commerce. Il n'est pas étonnant que les échanges et les équivalences soient strictement calculés dans cette société où, selon le professeur Tax, une femme, qui ne savait ni lire ni écrire, pouvait préciser jusqu'au centime près le prix de revient exact d'un tapis auquel elle travailla toute une journée. Or, si dans de telles conditions, la terre est parfois louée en échange de travail non payé, parfois en échange d'une fraction de la récolte et parfois contre un loyer en argent, on doit supposer que dans chaque cas des équivalences strictes ont été calculées, qui ne pouvaient être basées que sur la valeur - travail (66).

travail de l'artisan, au moment où il produit en sa qualité de maître, mais encore une parcelle de sa dépense de travail non rémunérée à l'époque de son apprentissage (amortissement social des frais généraux de l'apprentissage).

La *loi de la valeur* qui règle l'échange des marchandises d'après la quantité de travail humain abstrait, simple, socialement nécessaire, qu'elles contiennent, commence finalement à remplir une fonction supplémentaire. La société primitive et la communauté villageoise, avec leur division du travail rudimentaire, étaient organisées sur la base d'une coopération du travail *consciente*, dans laquelle la coutume, les rites, les conseils des anciens ou des administrateurs élus déterminaient le rythme de la production ; là-dessus venaient se greffer au besoin la corvée ou les tributs à abandonner aux classes possédantes.

Mais lorsque la petite production marchande se développe, nous sommes en présence de producteurs libérés de toute subordination à une organisation sociale collective. Chaque producteur, dans les limites de sa force physique et de sa capacité productrice (instruments de travail, etc.), peut produire autant qu'il veut. Ces producteurs ne produisent plus des valeurs d'usage pour la consommation d'une communauté fermée ; ils produisent maintenant des marchandises pour un marché plus ou moins large, plus ou moins anonyme. La loi de la valeur, qui coordonne les échanges sur une base objective et n'assure que des équivalents à chaque marchandise échangée, *réorganise* ainsi, à travers les échanges réussis et manqués, la répartition entre les différentes branches de production de l'ensemble des heures de travail disponibles à la société. Le travail humain, dans les sociétés primitives, était un travail *directement social*. Dans la petite société marchande, le travail individuel n'acquiert son caractère de travail social qu'*indirectement*, à travers le mécanisme de l'échange, par le jeu de la loi de la valeur⁸.

⁸ Voir au chapitre XVIII la réfutation des critiques courantes de la théorie de la valeur-travail.

Si un artisan produit davantage de toiles que le marché de sa société ne peut en absorber, une partie de sa production restera non vendue, non échangée, ce qui lui prouvera qu'il a consacré une partie excessive du temps de travail socialement disponible à la production de ces toiles ou, en d'autres termes, qu'il a gaspillé du temps de travail social. Ce gaspillage, dans une société consciemment coordonnée, aurait été établi à *priori* par la coutume ou les commentaires des autres membres de la communauté. Sur le marché, la loi de la valeur le révèle seulement a posteriori, pour le malheur du producteur qui ne recevra pas d'équivalent pour une partie de son effort, de ses produits.

Ces règles restent cependant toutes fort transparentes au début de l'époque de production de marchandises, à l'époque de la petite production marchande. La preuve en est qu'aussi bien dans les corporations de l'Antiquité que dans celles de la Chine, de Byzance, du Moyen Age européen et arabe, etc, des règles fixes, connues de tous, établissaient à la fois le temps de travail à consacrer à la fabrication de chaque objet, la durée de l'apprentissage, ses frais, et l'équivalent normal à demander pour chaque marchandise (67)⁹. Cette transparence n'exprime rien d'autre que le fait suivant : avec la petite production marchande, nous n'atteignons qu'une étape transitoire entre une société régie consciemment par la coopération du travail et une société dans laquelle la dissolution complète des liens communautaires ne laisse plus de place qu'à des lois « objectives », c'est-à-dire aveugles, « naturelles », indépendantes de la volonté des hommes, pour régir et gouverner les activités économiques.

CHAPITRE III : ARGENT, CAPITAL, PLUS-VALUE.

⁹ Nadel indique qu'au royaume de Nupe, la valeur des marchandises est *grosso modo* proportionnelle au temps de travail consacré à leur production (68).

Nécessité d'un équivalent général.

L'échange simple ou développé s'effectue sous la forme du troc, de la rencontre directe entre les produits qui s'échangent. Pour des peuples primitifs, habitués à échanger les mêmes produits d'après des normes traditionnelles voire rituelles, le troc ne créa aucun « problème » économique (1).

Il en va autrement de l'échange généralisé et du commerce. Ce n'est plus un seul produit, surplus de la tribu, qui est échangé contre d'autres produits ; c'est une multitude de produits les plus divers qui sont maintenant échangés contre une multitude d'autres produits. Les rapports d'équivalence ne concernent plus deux produits, ou deux catégories de produits, mais une variété infinie de biens différents. Ce n'est plus seulement le temps de travail du potier qui est comparé à celui de l'agriculteur ; ce sont dix, vingt, trente métiers différents, qui doivent comparer périodiquement leurs efforts productifs respectifs. Pour que ces échanges puissent s'effectuer sans interruption, il faut que les propriétaires des marchandises puissent se défaire de leurs biens, avant de rencontrer accidentellement des acheteurs qui possèdent les produits qu'ils désirent eux-mêmes obtenir en échange de ces biens. Pour que les échanges puissent s'effectuer sur la base d'équivalences, il faut une marchandise dans laquelle toutes les autres puissent exprimer leur valeur d'échange respective. C'est la marchandise-équivalent général qui remplit ces fonctions.

L'apparition d'un équivalent-général, de l'argent sous toutes ses formes, accompagne la généralisation de l'échange et les débuts du commerce. La nécessité d'un tel équivalent est apparente. Sir Samuel Baker raconte comment il entendit les usagers crier sur le marché de Nyoro, en Ouganda :

« Du lait à vendre pour du sel ! Du sel à échanger contre des têtes de lances ! Du café bon marché pour des perles rouges ! (2) »

Si les propriétaires du sel désirent non pas du lait mais des perles rouges ; si les

propriétaires des perles rouges ne veulent ni du sel ni du café mais du lait, tous ces échanges ne pourraient pas s'effectuer, car nous ne trouvons pas face à face deux propriétaires de marchandises prêts à échanger leurs biens l'un contre l'autre. Ce qui caractérise l'équivalent général, c'est qu'il est une marchandise contre laquelle tout autre marchandise peut être acquise. Supposons maintenant que le sel soit devenu équivalent général. Du coup, les trois opérations peuvent s'effectuer sans difficulté. Le commerçant échangera effectivement ses perles rouges contre du sel, non pas parce qu'il désire réaliser la valeur d'usage du sel, mais parce qu'en échange du sel, équivalent général, il peut obtenir le lait qu'il convoite.

L'équivalent général est donc lui-même une marchandise ; sa valeur d'échange propre est déterminée, comme celle de toute autre marchandise, par la quantité de travail socialement nécessaire pour la produire. C'est par rapport à cette valeur d'échange réelle que toutes les autres marchandises exprimeront dorénavant leur propre valeur d'échange. En tant que marchandise, l'équivalent général conserve également une valeur d'usage qui reste déterminée par ses qualités naturelles : au bout de sa circulation, le sel finit par être utilisé pour la salaison de la viande. Mais à côté de sa valeur propre, naturelle, physique, la marchandise-équivalent général acquiert une valeur d'usage supplémentaire : celle de faciliter l'échange mutuel d'autres marchandises, d'être un moyen de circulation et un étalon de la valeur.

Ainsi, dans l'Égypte du temps des Ramassides, c'est le bétail qui sert d'équivalent général et

1 natte	
5 mesures de miel et	égalent la valeur d'un taureau (3).
11 mesures d'huile	

Au début du 2^e millénaire avant J.-C. sous le règne du roi Bilalama, le métal argent était

devenu l'équivalent général à Eschouna, en Mésopotamie. Sur les tablettes de taxation, découvertes en 1947 à Tell Harmal, nous trouvons inscrites les équivalences suivantes (mesures converties en celles du système métrique).

12 L d'huile de sésame	
300 L de blé	égalent la valeur d'un sicle d'argent
600 L de sel 5 kg de laine	
1 kg de cuivre	

Dans le code hittite, de 500 ans plus jeune que le code du roi Bilalama, nous trouvons une longue liste d'équivalences, de laquelle nous extrayons les exemples suivants :

1 mouton	
1 « zimittani » de beurre	
1 peau d'un grand bœuf	égalent la valeur d'un sicle d'argent.
4 mines de cuivre	
20 peaux d'agneau	
2 « pa » de vin	
1/2 « zimittani » de bonne huile	

3 chèvres	valent 2 sicles d'argent
1 vêtement fendu	vaut 3 sicles d'argent.
1 grande toile	vaut 3 sicles d'argent
1 cheval d'attelage	vaut 20 sicles d'argent (5)

Il s'agit ici d'une véritable *liste de prix*. Le prix n'est donc rien d'autre que la valeur d'échange d'une marchandise exprimée dans une quantité déterminée de la marchandise-

équivalent. L'équivalent général est devenu monnaie ; le prix est l'expression monétaire de la valeur d'échange.

Évolution de l'équivalent général.

Ce sont souvent les marchandises les plus communément échangées dans une région qui, à l'aube de la petite production marchande, deviennent les premiers équivalents généraux. On groupe ces marchandises en deux catégories : les produits qui présentent la plus grande importance pour le peuple en question (vivres, instruments de travail, sel) ; les ornements, qui sont parmi les premiers objets de tout échange humain.

Les peuples qui s'adonnent à l'agriculture et à l'élevage choisissent communément comme équivalent général le bétail, le blé ou le riz. Ainsi, Grecs et Romains prennent le bœuf comme premier équivalent général jusqu'aux VI^{ème} et V^{ème} siècles avant J.-C. Les Hindous voient le nom de leur monnaie nationale, la *roupee*, dériver du mot « rupa » qui signifie troupeau. Les Iraniens de l'*Avesta*, les Germains de la *Lex Saxonum* ont également choisi le bœuf comme équivalent général, ce qui indique la prédominance de l'élevage à l'époque où cet équivalent se constitue. Dans l'Afrique du Nord, de l'Est et du Sud, le bétail, à savoir les chameaux, les moutons, les chèvres ou les vaches, représente également l'équivalent général chez des peuples essentiellement éleveurs. Le cheval joue le même rôle chez les Kirghises, le buffle en Annam et le mouton au Thibet.

Lorsque la culture du sol l'emporte sur l'élevage au moment de l'apparition de l'équivalent général, ce sont divers produits du sol qui rempliront cette fonction. Dans l'ancien Japon, le riz fut pendant des siècles le seul équivalent général. En Chine, ce fut d'abord le blé et le millet, ensuite également le riz. En Mésopotamie, ce fut le blé.

En Égypte, le blé préparé en nourriture, c'est-à-dire des pains cuits sous une forme déterminée, refoule très tôt le bœuf.

Aux Indes également, le blé supplante le bœuf dès le V^{ème} siècle avant J.-C. en tant qu'équivalent général, et dans les villages il

conserve ce rôle jusqu'au XIX^{ème} siècle. Au Soudan, les dattes furent utilisées longtemps comme équivalent général. En Amérique Centrale ce fut le maïs. Au Newfoundland et en Islande jusqu'au XV^{ème} siècle, ce furent les poissons séchés ; aux îles Nicobar, les noix de coco ; chez les tribus primitives des Philippines le riz, et sur les îles Hawaii avant la pénétration occidentale, le poisson salé.

Les instruments de travail les plus importants sont aussi utilisés comme équivalents général : haches en bronze ou en cuivre, trépieds de bronze en Crète ; vases de bronze au Laos ; pelles en fer, houes en fer en Afrique centrale et orientale ; hameçons dans les îles Salomon et Marshall du Pacifique, etc. En Chine, deux des monnaies les plus anciennes, « pu » et « tsian », signifient originellement « outil agricole » et dérivent d'instruments de travail en bronze (6). Au Japon, aux VII^{ème} et VIII^{ème} siècles de notre ère, les pelles ou houes en fer constituent l'essentiel de la richesse mobilière (7).

Les matières premières dans lesquelles ces instruments de travail sont fabriqués peuvent souvent, à leur tour, jouer le rôle d'équivalent général. On connaît la pierre comme équivalent général dans l'île de Yap (océan Pacifique). Dans la Grèce homérique, alors que les vases de bronze commencent à être utilisés comme équivalent général chez les Achéens continentaux, les habitants de l'île de Lemnos considèrent déjà le bronze en tant que métal comme équivalent général. Les lingots et petits bâtonnets de fer jouent le même rôle chez des peuplades plus avancées d'Afrique.

Avec le développement des échanges, les produits d'utilité primordiale (principales ressources d'alimentation ou principal instrument de travail) peuvent être remplacés comme équivalent général par la marchandise locale, c'est-à-dire le principal produit acheté ou vendu aux marchands étrangers. Ainsi nous rencontrons comme équivalents-généraux, les paquets de thé pressé chez les Tartares et les Mongols du XIX^{ème} siècle ; les noix de cacao au Mexique du temps des

Aztèques ; le sel en Abyssinie, en Afrique occidentale, équatoriale et orientale, en Birmanie, au Thibet médiéval et chez certaines tribus indiennes de l'Amérique du Nord ; les pelleteries au Canada jusqu'au XVIII^e siècle ; les peaux d'écureuils blancs en Russie ; les tissus de chanvre au Japon médiéval ; les aunes de drap dans certaines communes d'Europe occidentales, au Moyen Age, etc. En Chine, le pied de toile (tch'e) vaut un boisseau (che) de céréales et est employé comme équivalent général, ensemble avec le blé, le millet et la monnaie de cuivre sous les T'ang (8).

Les ornements dont la première utilisation a bien pu être d'ordre magique¹⁰ ont été souvent employés comme équivalent général à l'aube de la petite production marchande. Ainsi, à côté d'objets utilitaires en bronze, on voit apparaître dans la civilisation créto-mycénienne de petits trépieds en bronze en tant qu'équivalents généraux. On voit de même apparaître les anneaux de bronze en Egypte. Le jade jouait un rôle analogue chez les Indiens précolombiens d'Amérique centrale. Les turquoises remplissent la même fonction chez les Indiens Pueblos. Les perles en verre ou en émail ont été utilisées dans le même but en Egypte et atteignent par là l'Europe méditerranéenne. En Afrique, elles se sont répandues comme une véritable monnaie.

L'ornement qui a connu la plus large circulation en tant qu'équivalent général, ce sont les coquillages cauris. De la Chine et des Indes, ces coquillages se répandirent dans les îles du Pacifique, en Afrique, en Europe et jusque dans le Nouveau Monde.

« Les cauris dépassent toutes les autres monnaies de coquillages en solidité et en uniformité. Ils sont relativement uniformes aussi bien quant à leurs dimensions que quant au poids, et peuvent ainsi être comparés à des

¹⁰ l'échange d'ornements, d'objets de valeur dans une société primitive, en tant que phénomène magique, a d'ailleurs une origine économique. Dans *son Essai sur le don*, Marcel Mauss explique que ces objets « sont considérés comme des répliques d'instruments inépuisables *créateurs de nourriture*, que les esprits donnèrent aux ancêtres (9) »

graines comme... des haricots, du riz, le blé ou l'orge, qui constituent les premières unités de poids utilisées pour peser l'or et l'argent (10).
»

Les métaux précieux en tant qu'équivalent général représentent ainsi la rencontre de l'équivalent général-objet de première nécessité et de l'équivalent-général-ornement. Le cuivre, le bronze, l'argent et l'or ont toujours servi d'abord comme matières premières pour la fabrication d'ornements. Ce n'est qu'avec les progrès de la métallurgie que ces métaux sont utilisés également pour la fabrication d'objets de première nécessité. Dès qu'il en est ainsi, ces métaux jouent un rôle vital dans l'économie. En même temps, ils conservent une signification religieuse, rituelle, voire magique, héritée de l'époque où leur usage était réservé à la fabrication d'ornements. Ces facteurs ont facilité l'adoption des métaux précieux en tant qu'équivalent général de toutes les marchandises.

La monnaie.

Le développement du commerce international coïncide en général avec la révolution métallurgique. Les métaux sont les principaux objets de ce commerce. La nécessité d'un équivalent général se fait plus fortement sentir à ce moment. Il n'est pas étonnant que ce soient précisément ces mêmes métaux qui aient été choisis le plus souvent pour remplir cette fonction. Au début, ce sont encore des objets fabriqués en métal qui sont utilisés comme équivalent général. Mais si les échanges se multiplient, cela provoque des complications et des frais supplémentaires.

En Afrique orientale, les houes en fer servent d'équivalent général. Les tributs qui vivent dans des régions riches en minerai de fer fabriquent ces houes, les échangent contre les produits d'autres régions et dans celles-ci, les forgerons locaux refondent souvent ces houes pour fabriquer des armes ou des ornements (11). On en arrive ainsi à prendre comme équivalent général *le métal pur non fabriqué*, mesuré par son poids. De là, le rôle de peseurs

d'or, synonyme de changeurs, banquiers, usuriers, au début de toute économie monétaire.

Mais il est fastidieux de peser le métal, coulé ou non sous forme de lingots, lors de chaque échange. À partir d'un certain niveau de développement commercial, l'État prend l'habitude de doter les lingots de métal précieux d'une estampille qui en certifie le poids. De tels lingots pesés d'office apparaissent dès le 3^{ème} millénaire avant notre ère en Mésopotamie et en Égypte, ainsi qu'au 2^{ème} millénaire en Europe, en Crète et dans le Péloponnèse, aux sièges de la civilisation créto-mycénienne. Beaucoup plus tard, vers 700 ans avant J.-C., apparaît l'idée d'adapter la forme du lingot aux exigences d'un transport sur grandes distances. Le roi de Lydie, qui voulait attirer le commerce des cités grecques vers les grands entrepôts de sa capitale, Sardes, se mit à frapper de petites pièces de monnaie en or, pesant quelques grammes seulement. Une de ces pièces permettait dorénavant d'échanger contre de l'argent des marchandises d'une valeur relativement importante. L'extension du commerce est ainsi favorisée ; le paysan et le petit artisan pouvaient dorénavant vendre leurs surplus pour de l'argent au lieu d'effectuer du troc (12). Ce système de frappe de la monnaie s'étendait à l'empire perse, aux cités grecques, et par le rayonnement de ces différentes civilisations, dans l'ensemble du monde touché par leur commerce. Aux Indes et en Chine, il semble bien s'être développé indépendamment de l'Asie mineure. En Chine, des pièces métalliques circulent vers l'an 1000 avant J.-C. et reçoivent un poids réglementaire dès 65 ans avant J.-C. (13).

Si les métaux précieux se sont universellement imposés comme équivalents généraux, c'est qu'ils possédaient une série de qualités intrinsèques que marchands et administrateurs ont empiriquement découvertes et qui les rendent particulièrement aptes à jouer ce rôle :

1. Ils sont facilement *transportables* : leur poids spécifique élevé permet de concentrer dans un volume restreint une quantité de métal qui représente une valeur d'échange relativement grande. Cette valeur reste stable : relativement peu de transformations techniques se sont produites dans leur mode de production pendant plusieurs millénaires ;
2. Ils sont *durables*, grâce à leur résistance à l'usure, à l'oxydation, etc.;
3. Ils sont facilement *divisibles*, et les fragments peuvent être facilement refondus en unités plus grandes ;
4. Ils sont facilement *reconnaissables* grâce à des qualités physiques spécifiques, et toute contrefaçon peut être détectée de façon relativement simple (au poids).

Cependant, si ces qualités intrinsèques des métaux précieux les prédisposent en quelque sorte au rôle d'équivalent général dès que le commerce a atteint une certaine extension, leur utilisation effective comme telle reste subordonnée à leur production en quantité suffisante sur un territoire déterminé. Habituellement, l'or est produit avant l'argent et, au début, même à moins de frais. Il en fut ainsi dans l'Égypte des Pharaons, dans l'Inde antique, dans l'Amérique précolombienne, etc. (14). Lorsque les métaux précieux restent rares, d'autres métaux sont habituellement utilisés comme équivalent général. Dans la Grèce antique, avant la découverte des mines d'or de Laurium et de Strymon, qui ont fait successivement la richesse d'Athènes et celle des rois de Macédoine, le numéraire en or était fort rare ; l'argent, le cuivre et quelquefois même le fer étaient le plus couramment monnayés. En Laconie, riche en fer, la monnaie de fer prédominait jusqu'au III^{ème} siècle avant J.-C. En Chine, où l'argent et l'or sont fort rares, le cuivre reste jusqu'au XV^{ème} siècle de notre ère la base métallique principale de la monnaie, souvent même remplacée par le fer. La même rareté d'or et d'argent au Japon y a déterminé l'utilisation du cuivre comme étalon général de la valeur, du

VII^{ème} au XVII^{ème} siècle de notre ère. À ce moment, la découverte de grandes mines d'or et d'argent permet de frapper abondamment des pièces en métal précieux (15). Il est intéressant de noter que même les pays qui renferment de grandes richesses en métaux précieux n'en entament généralement l'exploitation que lorsque le développement du commerce exige vraiment une abondance de numéraire en ces métaux. Ceci s'explique facilement par le fait que c'est à ce moment-là seulement qu'on se met à rechercher de façon active de telles mines¹¹.

Aussi longtemps que l'équivalent général est constitué par des marchandises qui conservent une valeur d'usage propre — objets de première utilité, ornements, matières premières métalliques — leur nouvelle valeur d'usage, qui consiste à fournir un équivalent général à toutes les autres marchandises, n'est qu'une valeur d'usage subsidiaire, qui peut disparaître dès que l'acquéreur de cette marchandise particulière désire en réaliser la valeur d'usage naturelle. Il en va autrement des métaux précieux coulés en lingots, estampillés, puis des pièces métalliques frappées par une autorité publique.

À partir de leur apparition, la valeur d'usage commune et exclusive de cette marchandise nouvelle dans sa fonction d'équivalent général des autres marchandises. Pour que les lingots estampillés ou les pièces frappées puissent de nouveau servir à la fabrication de bijoux, comme matière première métallique, il faut qu'on les refonde d'abord, qu'on les détruise en tant que lingots ou pièces. Nous avons donc obtenu, au bout de l'évolution de l'équivalent général, une marchandise qui n'a plus d'autre valeur d'usage propre que celle de servir d'équivalent général. Une telle marchandise est appelée « *monnaie, argent.* »

Évolution de la richesse sociale et rôles différents de l'argent.

Une société qui produit essentiellement des valeurs d'usage possède comme indice de richesse sociale l'accumulation de ces mêmes

¹¹ Voir à ce sujet chapitre IV pour l'Europe occidentale.

valeurs d'usage. Chez les peuples primitifs, ou dans la communauté primitive du village, l'accumulation de nourriture reste l'expression la plus appréciée de richesse et le critère de prestige social. Chez les peuples pasteurs, la richesse sociale se calcule en bêtes à cornes ou en chevaux ; chez les peuples agriculteurs, en quantité de blé, de riz, de maïs, etc. Au début du XVII^{ème} siècle au Japon, la richesse de tout le pays et de chaque seigneur est encore calculée en poids de riz (*koku* de riz). L'accumulation de valeurs d'usage permet une concentration de richesse qu'il ne faudrait pas sous-estimer. Une seule famille, celle des *shogun* Tokugawa, dispose à cette époque de 8 millions de *koku* de riz, sur un total de 28 millions de *koku*, production annuelle de tout le Japon, c'est-à-dire d'un pourcentage élevé de tout le revenu national (16).

Avec l'extension du commerce, la généralisation des échanges, l'emploi de plus en plus courant de l'argent, celui-ci devient progressivement le principal ou même le seul indice de la richesse des individus, des familles et des nations. Sa fonction n'est plus seulement celle de servir d'équivalent général dans les opérations d'échange. L'argent remplira simultanément les fonctions suivantes :

1. Il est *équivalent général*, c'est-à-dire qu'il permet d'acquérir toutes les marchandises disponibles sur le marché ;

2. Il est *moyen d'échange*, c'est-à-dire qu'il permet la circulation de marchandises même entre des propriétaires de marchandises qui ne désirent point réaliser la valeur d'usage de leurs marchandises respectives ;

3. Il est *mesure de valeur et étalon des prix*. La valeur de chaque marchandise est exprimée dans une quantité, un poids déterminé du métal précieux, c'est-à-dire exprimée en argent. Le prix n'est rien d'autre que cette expression monétaire de la valeur. Comme tel, *l'argent idéal* peut exprimer le prix de n'importe quelle marchandise. Pour ce

faire, il n'est guère besoin de *posséder* une somme ; il suffit de la nommer ;

4. Il est *moyen de paiement universel* : les dettes et amendes envers l'État, le clergé et les individus, la contre-valeur de toutes les marchandises, services ou prestations, se laissent régler au moyen d'argent, contrairement à la société primitive où il existe des produits particuliers pour remplir ces différentes fonctions¹². Ici l'argent « idéal » n'est plus utile ; il faut des pièces sonnantes et trébuchantes ;

5. *Il est stock de valeur et moyen de constituer un trésor*. Toute société doit posséder des réserves pour subvenir à ses besoins en cas de catastrophes naturelles (épidémies, inondations, mauvaises révoltes, tremblement de terre, incendie, etc.) ou sociales (guerres, guerres civiles, etc.). C'est la fonction primordiale *du surproduit social* que de constituer ce fonds de réserve. Dans une société qui produit essentiellement des valeurs d'usage, ces réserves sont constituées en produits stockés.

Dans une société qui commence à produire sur grande échelle des marchandises, ce sont les métaux précieux ou le numéraire en métal qui sont stockés comme trésor. En cas de besoin, ce trésor, véritable stock de valeur et de contre-valeur, permet d'amener toutes les marchandises qui font défaut, même s'il faut s'adresser à des pays lointains. Les métaux précieux sont en effet universellement reconnus comme équivalents généraux. L'expérience enseigne aux peuples qu'une réserve métallique est beaucoup plus stable et moins périssable qu'une réserve de blé ou de bétail (18).

¹² À l'aube de la petite production marchande, ces différents rôles de l'argent peuvent être remplis par différents produits. Ainsi, à Babylone à l'époque d'Hammourabi, l'orge était le moyen de paiement universel le métal-argent mesure de la valeur, étalon des prix et sans doute aussi trésor, alors que comme équivalent général on employait l'orge, la laine, l'huile, l'argent, le blé, etc. (17).

Circulation des marchandises et circulation de l'argent.

Dans la société produisant des marchandises simples, l'argent ne sert d'équivalent général qu'en un nombre relativement restreint d'opérations commerciales. Sa fonction est surtout celle de servir de trésor. Il est conservé jalousement par ceux qui le possèdent et qui l'utilisent tout au plus pour augmenter ou améliorer leur consommation personnelle. « Jusqu'à la fin des guerres médiques, dit Glotz. La société grecque en est restée au régime de la thésaurisation. L'argent s'amasse et ne travaille pas (19). » Il en est de même de l'Europe occidentale du haut Moyen Age (20). En fait, dans le mode de production essentiellement fondé sur l'organisation coopérative du travail au sein de la famille patriarcale et de la communauté villageoise, ainsi que sur le travail individuel de l'artisan urbain, l'argent, même quand il circule, n'est employé que pour l'acquisition de valeurs d'usage. Il reste un élément subordonné, un instrument de la circulation des marchandises... Celle-ci s'effectue d'après le schéma :

M₁	— A —	M₂
Marchandise	Argent	Marchandise

Sur le marché municipal des Indiens Chorti, au Guatemala, apparaît un ébéniste, propriétaire de chaises en bois. Il ne veut (ou ne peut) pas réaliser la valeur d'usage de sa marchandise ; il désire au contraire s'en défaire, c'est-à-dire en réaliser la valeur d'échange. Pour que cette opération puisse s'effectuer, il faut qu'il rencontre le propriétaire d'une somme d'argent A qui réaliserait la valeur d'échange des chaises. Il faut encore que ce propriétaire soit prêt à se défaire de cette somme d'argent parce qu'il désire réaliser la valeur d'usage des chaises en bois. Ainsi, la vente des chaises **M₁ - A** s'effectue à la satisfaction des deux partenaires.

Mais le propriétaire des chaises en bois a voulu vendre cette marchandise pour en acquérir une autre, par exemple des nattes

tressées du district d'Amatille, dont il a besoin pour son ménage. Avec l'argent qu'il a obtenu par la vente de ses chaises, il cherche un producteur-propriétaire de nattes tressées, afin de les lui acheter. Si un tel producteur-propriétaire arrive sur le marché municipal, l'opération d'achat **A - M₂** devra normalement pouvoir s'effectuer. À la fin de ces deux opérations successives de vente et d'achat, l'ébéniste possède, à la place d'une marchandise dont il ne désirait pas réaliser la valeur d'usage, une nouvelle marchandise qui lui est utile. Deux marchandises, les chaises en bois et les nattes tressées, ont disparu du marché parce que leur valeur d'usage a été successivement réalisée par deux acheteurs. Par contre, la somme d'argent **A** a passé dans les mains de trois personnes : de l'acheteur des chaises à l'ébéniste ; et de l'ébéniste au producteur des nattes tressées. À l'aube de l'époque de la petite production marchande, le dernier propriétaire de cette somme d'argent —le producteur des nattes tressées—à son tour ne pourra employer cet argent qu'à deux fins : soit le thésauriser comme réserve, trésor, économie pour des jours d'infortune; soit l'utiliser pour acquérir une autre marchandise.

Mais lorsqu'une société au stade de la petite production marchande entre en contact avec une civilisation commerciale plus avancée, des propriétaires d'argent qui désirent faire « circuler », « travailler », « rapporter » cet avoir apparaissent à côté des propriétaires de marchandises qui désirent simultanément se défaire de celles-ci pour subvenir à leurs besoins. Ainsi, les commerçants professionnels parmi les Chorti visitent un certain nombre de districts, souvent trois ou quatre d'entre eux, avec une somme d'argent suffisamment grande pour acheter tout le surplus des artisans qu'ils y rencontrent, surplus qu'ils transportent vers les marchés des chefs-lieux de préfecture. Ils n'achètent donc pas des marchandises pour en réaliser la valeur d'usage, ainsi que le font les petits producteurs de chaises et de nattes tressées. Non, ils achètent des marchandises pour les

revendre avec profit aux habitants des villes dont ils visiteront le marché.

La circulation des marchandises, c'est-à-dire les opérations réalisées successivement par les propriétaires de marchandises dans une société basée sur la petite production marchande, consiste à *vendre pour acheter* vendre ses propres produits pour acheter des produits dont on réalise la valeur d'usage.

La circulation de l'argent, c'est-à-dire les opérations réalisées successivement par les propriétaires d'un capital en argent dans une société qui connaît déjà le commerce professionnel à côté de la petite production marchande, consiste en revanche à *acheter pour vendre*, acheter des produits d'autrui pour les revendre avec profit, c'est-à-dire pour accroître d'une plus-value le capital-argent qu'on possède. *Le capital c'est par définition toute valeur qui s'accroît d'une plus-value.*

Si nous nous posons de nouveau la question que nous nous sommes posée au sujet du producteur des nattes tressées—que fera-t-il de l'argent qu'il vient de recevoir de l'ébéniste?—il n'y a plus deux, mais trois réponses à donner, quand il s'agit de l'argent accru d'une plus-value, obtenue par le commerçant professionnel Chorti au bout de ses activités et de ses pérégrinations. Il peut comme auparavant l'utiliser simplement pour acquérir de quoi se nourrir, se vêtir, se loger, lui et sa famille, ou pour constituer un trésor. Dans ces deux hypothèses, nous ne sortons guère de la petite production marchande.

Mais il peut aussi agir autrement : il peut utiliser son argent, accru d'une plus-value, en tout ou en partie, pour repartir vers d'autres districts, acheter d'autres produits artisanaux, les revendre encore une fois plus cher sur d'autres marchés, et se retrouver en fin de compte de nouveau avec plus d'argent. Dans ce cas, nous sortons de la petite production marchande proprement dite et nous entrons dans la circulation d'argent, *dans l'accumulation de capital-argent* qui s'effectue suivant la formule

A	M	A'
argent	marchandise	argent + plus-value

La différence entre la circulation des marchandises $M_1—A—M_2$ et la circulation de l'argent $A—M—A'$ réside donc en ceci : dans la circulation des marchandises, l'équivalence des marchandises M_1 et M_2 qui se trouvent aux deux pôles de la circulation est la condition nécessaire pour que les deux opérations puissent s'effectuer.

Aucun producteur de marchandises simple ne peut acquérir des marchandises d'une valeur supérieure à celle des marchandises qu'il a lui-même produites et vendues. Dans la circulation de l'argent au contraire, Capital argent l'apparition d'une plus-value ($A'-A$) est la condition nécessaire pour que la circulation puisse s'effectuer : aucun propriétaire de capital-argent ne fera « circuler », « travailler », « rapporter » son argent pour en voir retourner dans sa poche exactement le même montant qui en était sorti !

(.....) (fin du chapitre 3..... à suivre...)

LE DÉVELOPPEMENT DU CAPITAL

Formes du Surproduit agricole.

Le surproduit agricole est la base de tout surproduit et, de là, de toute civilisation. Si la société devait consacrer tout son temps de travail à produire des moyens de subsistance, aucune autre activité professionnelle, qu'elle soit artisanale, industrielle, scientifique ou artistique, ne serait possible.

Le surproduit agricole peut apparaître dans la société sous trois formes différentes. Le philosophe chinois Mencius, au IV^e siècle avant notre ère, distingua déjà ces trois formes essentielles du surproduit agricole : surproduit sous forme de travail (corvées), sous forme de produits (valeurs d'usage), ou sous forme d'argent (1) (*).

Le surproduit agricole, fourni sous forme de travail non payé ou de *corvée*, apparaît dès l'aube de toute société de classe. Au début du Moyen Age en Europe occidentale, la terre du village est partagée en trois parties: les terres que les paysans cultivaient pour leurs propres besoins; les terres que le seigneur exploitait directement à l'aide du travail non payé des paysans astreints à la corvée; les terres communales, bois, prairies, terrains vagues, etc., qui restaient plus ou moins librement à la disposition des paysans et du seigneur (2). Le paysan devait partager sa semaine de travail entre le travail sur ses propres champs et le travail sur les champs du seigneur. Le premier, *travail nécessaire* du point de vue social, fournit le produit nécessaire à la subsistance des producteurs. Le second, *surtravail* du point de vue social, fournit le surproduit, nécessaire à la

subsistance des classes possédantes qui ne participent pas à la production.

Un système analogue a fonctionné dans d'innombrables pays à différentes époques de l'histoire. Dans le système féodal qui existait aux îles Hawaii avant l'arrivée des Blancs, le paysan devait travailler une journée sur cinq sur les terres exploitées par le propriétaire foncier (3). Au Mexique, avant la réforme agraire, existait « la coutume (!) suivant laquelle, pour de petits lopins de terre nécessaires à leur subsistance, les ouvriers agricoles payaient un fermage aux propriétaires des *domaines sous forme de deux ou trois jours de travail non rétribué* par semaine (4) ».

Parallèlement au surproduit fourni en travail non payé peut apparaître le surproduit payé en nature. Les serfs du haut Moyen Age en Europe occidentale devaient fournir aux seigneurs, outre la corvée, une rente en nature (en produits agricoles ou artisanaux). De même, aux îles Hawaii, la rente en nature devait être fournie en sus de la corvée (5).

Au Japon, la rente en nature (*so*) existe parallèlement à la corvée (*etachi*) (6). En Chine, la rente en nature apparaît à côté de la corvée et refoule celle-ci petit à petit, sauf en ce qui concerne les grands travaux d'utilité publique. En fait, le paiement de la rente en nature, c'est-à-dire du surproduit agricole sous forme de valeurs d'usage (blé, riz, vin, étoffes fabriquées à la maison du paysan, etc.) est devenu assez tôt dans l'histoire la forme prédominante du surproduit, et s'est maintenu durant des millénaires avec peu de modifications. Dans l'histoire d'Égypte, le surproduit agricole a conservé cette forme de fourniture de biens en nature du temps des Pharaons jusqu'à l'empire de Rome et de Byzance. Chaque année, pendant sept siècles, en paiement de la rente, 20 millions de *modii* de blé furent transportés en Italie, puis 24 millions de *modii* à Byzance, soit environ 12,5 % de toute la production égyptienne (7).

Aussi longtemps que le surproduit agricole conserve cette forme de rente en nature, le

° (*) Il est intéressant de constater que le même Mencius considère la corvée comme la forme la plus avantageuse du surproduit pour un État qui cherche à défendre la paysannerie contre les exactions des propriétaires fonciers, parce qu'elle donne aux paysans le maximum de garanties de stabilité.

commerce, l'argent, le capital subsistent *seulement dans les pores d'une économie naturelle*. La grande masse des producteurs, les paysans, n'apparaissent presque jamais sur le marché; ils ne consomment que ce qu'ils produisent eux-mêmes, déduction faite du surproduit. L'accroissement progressif de la production agricole est accaparé par les seigneurs qui, eux, le vendent sur le marché. Mais pour la même raison, la grande masse de la population est incapable d'acheter des produits d'artisans fabriqués dans les villes. Ces produits restent donc surtout des produits de luxe. L'étroitesse du marché limite à l'extrême le développement de la production artisanale. C'est ainsi qu'ont vécu en fait la Grèce antique, l'Empire romain, l'Empire de Byzance et de l'Islam, l'Europe au début du Moyen Age, de même que les Indes, la Chine et le Japon jusqu'à des siècles proches du nôtre. La splendeur souvent extraordinaire que la petite production marchande et le commerce international purent atteindre au sein de ces sociétés ne doit pas voiler leur caractère foncièrement agricole (8). Aussi longtemps que le surproduit agricole conserve sa forme naturelle, le commerce, l'argent et le capital ne pouvaient se développer que de façon superficielle au sein d'une telle société.

La transformation du surproduit agricole qui, de rente en nature, devient rente en argent, bouleverse de fond en comble la situation sociale. Pour pouvoir payer sa rente, le paysan est dorénavant obligé de vendre lui-même ses produits sur le marché. Il sort d'un état d'économie naturelle et fermée et entre dans une économie essentiellement monétaire. L'argent, qui permet l'acquisition d'une variété infinie de marchandises, permet le développement d'une infinité de besoins (9). La vie économique, sort de sa torpeur séculaire et de son équilibre relatif, 3 pour devenir dynamique, déséquilibrée, spasmodique. Production et consommation se développent parallèlement à l'essor

incomparable du commerce. L'argent pénètre partout, dissout tous les liens traditionnels, transforme tous les rapports établis. Tout acquiert un prix. L'homme n'est plus évalué que d'après ses revenus. La vénalité universelle accompagne le triomphe de l'économie monétaire, comme l'avait déjà constaté saint Thomas d'Aquin (10). En même temps, l'argent commence à voiler les relations économiques réelles, jadis transparentes, de serfs et de maîtres, de travail nécessaire et de surtravail. Propriétaires fonciers et fermiers, patrons et salariés, se rencontrent sur le marché comme propriétaires libres de marchandises, et la fiction de cet « échange libre » masque la permanence de l'ancien rapport d'exploitation sous sa forme monétaire nouvelle (*).

La transformation du surproduit agricole de rente en nature en rente en argent n'est pas le résultat inévitable de l'expansion du commerce et de l'économie monétaire ; elle résulte de *rapports de forces donnés entre les classes*.

« La montée de l'économie monétaire n'a pas toujours été la grande force émancipatrice, comme les historiens du XIX^e siècle l'avaient considérée. Dans l'absence d'un grand réservoir de travailleurs libres sans terre, et en dehors des garanties légales et politiques de l'État libéral, l'expansion des marchés et l'accroissement de la production peuvent conduire plutôt au renforcement des corvées qu'à leur déclin (11). »

« Le développement des échanges dans l'économie *paysanne*, qu'ils aient servi directement le marché local ou qu'ils soient écoulés vers des marchés plus éloignés par l'intermédiaire de marchands, aboutit au développement de la rente en argent. Le développement des échanges dans

° (*) Si le serf était attaché à la glèbe, la glèbe était aussi attachée au serf. « La terre le tient et il tient la terre », disait Fustel de Coulanges. En « libérant » le serf, l'économie marchande permit aussi au propriétaire de le séparer de ses moyens de subsistance. Cet aspect dialectique de la liberté économique échappe le plus souvent aux critiques libéraux de l'économie médiévale.

l'économie *seigneuriale* aboutit à l'accroissement des corvées (12). »

L'exemple typique à ce propos, c'est l'évolution de l'économie villageoise en Europe orientale, y compris en Allemagne orientale, à partir des XV^e - XVI^e siècles ; la corvée s'y étend constamment, y compris le rattachement des paysans-serfs à la glèbe (*). Elle y suit le développement de la production de marchandises agricoles pour le marché international dans les domaines seigneuriaux.

De même, la brusque irruption du capital européen en Amérique Centrale et en Amérique du Sud au lendemain des conquêtes espagnoles, loin d'y exercer le moindre effet émancipateur, y généralise l'asservissement et l'extermination de la population indigène. Les Espagnols, incapables de subvenir à leurs propres besoins s'ils désirent vivre en gentilshommes (!), transforment les Indiens en serfs pour que ceux-ci travaillent pour eux (voir la fameuse *cedula* d'Isabelle la Catholique du 20 décembre 1503, qui proclame franchement qu'il faut *obliger* les Indiens à travailler pour les Chrétiens). Le moine Gregorio justifie l'asservissement en affirmant que puisque les Indiens sont des vassaux du Roi catholique et lui doivent donc un tribut, et puisqu'ils ne possèdent rien que leur personne, « il est juste qu'ils le servent de leur personne ». Dans sa troisième lettre à l'Empereur Charles Quint, Hernando Cortès, conquérant du Mexique, explique qu'il a été obligé d'asservir les Indiens, « puisque sans ces services, les conquérants et colons ne seraient pas capables de survivre ». Et pour que l'égalité (sic) soit rétablie dans cette course folle vers des terres à saisir et des Indiens à asservir, Ferdinand le Catholique établit des règles très strictes: qu'on donne cent Indiens aux fonctionnaires et juges directement soumis au roi, quatre-vingts Indiens au chevalier

qui s'établit avec son épouse; soixante Indiens à l'écuyer avec épouse; et trente Indiens au cultivateur avec épouse (14).

Pour que la rente en argent se substitue à la rente en nature, il faut que l'extension de l'économie monétaire soit accompagnée de conditions économiques, sociales et politiques (rôle du pouvoir central s'appuyant sur la bourgeoisie urbaine) telles que les propriétaires fonciers se voient obligés de laisser entre les mains de la paysannerie une fraction majeure de leur production croissante.

Accumulation de valeurs d'usage et accumulation de plus-value.

Aussi longtemps que le surproduit agricole conserve la forme de rente en nature, l'accumulation de richesses par les classes possédantes se réalise essentiellement sous la forme d'accumulation de valeurs d'usage. L'agriculture ne fournit comme valeur d'usage que des vivres, des vêtements, du bois et des pierres pour la construction des demeures. Aussi, les classes possédantes n'ont-elles guère intérêt à développer la production agricole de façon illimitée. Leur *propre capacité de consommation* représente le plafond du développement des forces productives :

« N'ayant aucun moyen, faute de débouchés, de produire pour la vente, il (le grand propriétaire médiéval) n'a donc pas à s'ingénier pour obtenir de ses hommes et de sa terre un surplus qui ne lui serait qu'un encombrement. Forcé de consommer lui-même ses revenus, il se borne à les mesurer à ses besoins (15). »

Aux îles Hawaii, où le surproduit se présente presque exclusivement sous la forme de produits alimentaires, « les exigences (des propriétaires fonciers) furent en outre limités par le caractère périssable de la plupart des produits — poissons, bananes, patates douces, *poi* — et par le fait que les seigneurs n'avaient pas de raison de saisir plus qu'ils en pouvaient utiliser eux-mêmes... Bien que les *alii*

¹² (*) Le duc Ferdinand I^{er} de Silésie proclame en 1528: « Nul paysan, jardinier ni fils ou fille de ceux-ci, ne peuvent quitter leur seigneur héréditaire sans son bon vouloir (13). »

(seigneurs féodaux) fussent justement fiers de leur énorme stature et grosseur—les femmes surtout se vantaient de leur volume monumental—, il y avait des limites à leurs capacités de consommation (16) »

Quand l'échange et le commerce commencent à se développer, les classes possédantes ont un intérêt nouveau à accroître la production. En échange de la partie du surproduit agricole qu'elles n'arrivent pas à consommer elles-mêmes, elles peuvent acquérir des produits de luxe, des bijoux, des ustensiles de ménage de grande valeur et beauté, qu'elle thésaurisent pour acquérir du prestige social et de la sécurité en cas de catastrophes. L'*Odyssée* énumère de tels trésors accumulés dans le magasin du héros, le *thalamos*: des jarres de vins vieux et des vases d'huile parfumée; des amas d'or, de bronze et de fer; des armes rares; de riches étoffes; des coupes finement ciselées, etc. (17).

Avec la généralisation de l'échange et du commerce, les classes possédantes obtiennent un nouveau stimulant pour le développement de la production. En échange de la partie du surproduit agricole qu'elles ne consomment pas elles-mêmes, elles peuvent maintenant acquérir des produits de consommation rares, venus de contrées lointaines. Leurs besoins se multiplient ; leurs goûts se font plus raffinés. Des trésors de valeur inestimable s'amassent.

On ne thésaurise plus ni blé, ni vin, ni huile ou métaux précieux à l'état brut. Les pierres précieuses et œuvres d'art des artisans (ou artistes) les plus renommés sont seuls dignes d'entrer dans les palais des Grands. Hitti décrit ainsi les richesses accumulées par le calife d'Égypte Al-Mustansir (1035-1094):

« Des pierres précieuses, des vases de cristal, des plaqués incrustées d'or, des encriers d'ivoire et d'ébonite, des coupes d'ambre, des fioles de muscat, des miroirs d'aciers, des parasols avec des manches en or et en argent, des tables d'échecs avec des

pierres en or et en argent, des poignards et des sabres couverts de bijoux, des toiles fines manufacturées à Dabiq et Damas, couvertes de broderies ».

Plus impressionnants encore ces trésors de la cour de Byzance au IX^e siècle: -

« Il (l'Empereur Théophile qui régnait de 829 à 842) aimait la pompe et la magnificence: pour rehausser l'éclat de ses réceptions palatines, il avait commandé à ses artisans des merveilles d'orfèvrerie et de mécanique: le Pentapyrgien, célèbre armoire d'or où l'on exposait les bijoux de la couronne; les orgues d'or qui jouaient aux jours des audiences solennelles; le platane d'or dressé auprès du trône impérial et sur lequel des oiseaux mécaniques voletaient et chantaient; les lions d'or couchés aux pieds du prince et qui à certains moments se dressaient, battaient de la queue et rugissaient; et les griffons d'or à l'aspect mystérieux, qui semblaient comme dans les palais des rois asiatiques veiller sur la sérénité de l'Empereur (18) ».

L'Empire de Chine ou celui des Moghuls aux Indes connut des fastes de la même espèce. Qu'on pense aux murs du *Taj Mahal* couverts de pierres précieuses!

Mais, en définitive, tous ces trésors représentent des valeurs d'usage accumulées, inconsommables, inutilisées pour le développement des forces productives. La concentration d'une partie considérable de la richesse sociale à la seule fin de luxe et de gaspillage paraît donc une cause importante de la stagnation et de la décadence de ces sociétés.

La transformation du surproduit agricole de rente en nature en rente en argent ne modifie pas nécessairement cette situation. Elle donne aux classes dominantes un accès plus facile au marché et la possession de richesses plus extravagantes encore. Mais l'argent reçu reste gaspillé en tant que *consommation improductive*. Dans ces conditions, le développement de l'économie monétaire et le stimulant puissant que celle-ci exerce sur les besoins des classes dominantes peuvent devenir les

causes d'exactions insupportables pour les classes laborieuses, un facteur d'appauvrissement et de ruine pour de grandes parties de la société. Ce fut le cas au Japon, à partir du développement de l'économie monétaire au XVIII^e siècle (19).

Mais l'argent que les anciennes classes possédantes gaspillent ainsi dans un luxe extravagant finit par sortir de leurs poches et par se concentrer dans celles des usuriers, commerçants et fabricants-manufacturiers. C'est cette concentration des richesses sous forme d'argent entre les mains d'une nouvelle classe possédante *bourgeoise* qui modifie entièrement l'évolution sociale. Entre les mains des anciennes classes possédantes, toute richesse accumulée, y compris l'argent, n'était que richesse en valeurs d'usage ou moyens d'acquérir des valeurs d'usage. Le but de l'accumulation était la consommation (et la thésaurisation en vue de la consommation future). Entre les mains des classes bourgeoises, *l'argent accumulé devient capital*.

L'argent est accumulé pour rapporter de la plus-value. La plus-value ainsi accumulée, après défalcation du minimum nécessaire à une subsistance « digne du rang », est à son tour capitalisée, transformée en capital, afin de rapporter une nouvelle plus-value. Une telle accumulation de valeurs qui rapportent de nouvelles valeurs est, à la longue, impossible par de simples transferts périodiques de richesses d'un pays à un autre, d'une classe à une autre. Ou bien l'accumulation du capital maintenu dans les bornes d'un tel transfert finit par s'arrêter, les sources devant nécessairement se tarir; ou bien elle trouve une issue nouvelle grâce à *l'introduction du capital dans la production elle-même*, aboutissement ultime de l'économie monétaire. Cette pénétration du capital dans la sphère de la production crée les conditions d'un essor illimité des forces productives. Ce ne sont plus les besoins restreints de consommation de la classe possédante qui peuvent dorénavant jouer le

rôle de frein des forces productives. Le besoin de valoriser le capital, besoin illimité de par sa nature, permet au contraire la suppression de tout frein à leur développement.

Le capital usurier.

La première forme sous laquelle le capital apparaît dans une économie encore foncièrement naturelle, agricole, productrice de valeurs d'usage, est celle du capital usurier. Le capital usurier, le trésor accumulé par une institution ou par un individu, supplée à la pénurie de réserves sociales. Hésiode raconte comment les antiques paysans de la Grèce archaïque, en cas de besoin, empruntèrent du blé chez des voisins plus favorisés, pour le leur rendre plus tard avec un supplément (20). Le capital usurier apparaissant ainsi sous forme de valeurs d'usage a été commun, à travers les siècles, aux civilisations essentiellement agricoles (Babylone, Égypte, Chine, Indes, Japon). En sumérien, le terme *mas* (intérêt) signifie littéralement « jeune bête » (Tierjunges) et atteste clairement l'origine du capital usurier dans des prêts en nature.

Ce que le capital usurier sous forme de prêts en nature est par rapport aux paysans, le capital usurier sous forme d'avances d'argent l'est par rapport aux seigneurs et aux rois (*). Durant la période de transition de l'économie naturelle à l'économie monétaire, la fonction essentielle des usuriers en France était de faire aux rois des avances en argent sur les impôts encore essentiellement payés en nature (22). Les guerres, la famine d'autres catastrophes naturelles et sociales, exigent des concentrations d'argent exceptionnelles. La transformation des trésors d'objets en métal précieux en capital usurier ou l'utilisation du capital marchand de marchands étrangers comme capital usurier,

* Cf. le développement de l'usure en Chine par les temples bouddhiques à partir du V^e siècle: usure en nature aux dépens des paysans, usure en argent aux dépens des seigneurs et riches fonctionnaires (21).

fournissent la source principale de telles concentrations.

Quand l'échange commence à se généraliser et crée déjà un large secteur monétaire dans l'économie, mais quand en même temps la majeure partie des producteurs et des classes possédantes touchent encore leurs revenus sous forme de valeurs d'usage, le capital usurier connaît son âge d'or. Prêter de l'argent à des taux usuraires devient la source principale du profit. L'antique épopée hindoue, la *Mahabarata*, place l'usure en tête de toutes les sources de richesse :

« Par l'usure, l'agriculture, le commerce et l'élevage, puisses-tu acquérir la puissance de la richesse, ô Roi des Rois (23). »

Tous les *vetos* religieux et politiques n'empêchent pas le capital usurier de miner les relations sociales d'une telle époque. L'endettement des grands; la ruine des petits; l'expropriation des paysans endettés — sinon leur vente comme esclaves; la concentration des terres: voilà les calamités traditionnelles que le capital usurier provoque dans cette phase du développement social. La plupart des troubles sociaux y sont d'ailleurs des révoltes contre ces effets dissolvants du capital usurier. Dans la Grèce du V^e et du IV^e siècle avant J.-C., le cri de guerre général était: « Redistribution des terres et abolition des dettes (24). » Rome au temps de la république ; la société chinoise à l'époque du déclin de chaque dynastie ; Byzance et les Indes à plusieurs époques de leur histoire offrent un spectacle qui n'est guère différent.

En vain, la législation de Solon à Athènes, celle des *decumviri* à Rome ou du ministre chinois Wang An-shi sous la dynastie Soung; en vain la Loi Agraire à Byzance, s'efforcent-elles d'arrêter cette emprise du capital usurier. Elles ne réussissent qu'à retarder l'échéance, sans pouvoir modifier le sens général de l'évolution. César entreprend sa guerre de rapine contre la Gaule pour se débarrasser d'un fardeau de dettes. Il a fallu que les citoyens romains

pillent tout le monde méditerranéen et accumulent d'énormes richesses, pour qu'ils puissent se libérer quelque peu de la pression du capital usurier au cours des premiers siècles de l'Empire. Lorsque cet empire se décompose, le capital usurier subsiste longtemps après la disparition du grand commerce (25) et les plaintes des auteurs sur les taux usuraires se succèdent de manière monotone de siècle en siècle (*).

Au cours du Moyen Age, la nécessité de défendre une économie foncièrement naturelle contre les effets dissolvants de l'économie monétaire et du capital usurier, amena l'Église catholique en Europe occidentale à condamner violemment le prêt d'argent contre intérêt. Le capital usurier apparut alors sous une forme particulière pour tourner cette interdiction : *l'achat de la rente foncière*. En échange d'une somme d'argent globale, un propriétaire foncier abandonna au prêteur les revenus annuels de sa terre, jusqu'à ce qu'il eût remboursé le capital avancé. La terre devint en fait propriété du prêteur ; le propriétaire la recouvre en s'acquittant de sa dette (28) (*).

Ce ne fut là qu'une forme spéciale du prêt sur gage qui reste, en Europe médiévale comme aux Indes, en Chine ou au Japon, l'opération préférée du capital usurier dans une économie naturelle en lente dissolution. L'achat de la rente foncière qui a joué un rôle important dans l'économie européenne médiévale, indique clairement

☒ Une des causes de l'extension du servage et de l'économie féodale fut l'impossibilité dans laquelle se trouvèrent les paysans libres de payer les impôts et amendes fixés en argent, alors que celui-ci était devenu fort rare et fort cher (par rapport aux produits agricoles). Au VI^e siècle un bœuf valait de 1 à 3 *solidi*, mais un *wergeld* pouvait s'élever jusqu'à 800 (26). Le même facteur a joué un rôle important dans le développement du féodalisme dans l'Islam, au Japon et à Byzance (27). Cf. ce qui a été dit précédemment sur la possibilité d'extension d'une économie monétaire.

☒ (**) La même forme d'usure se retrouve chez le peuple des Ifugaos aux Philippines. Ses origines remontent à l'*antichrèse* pratiquée dans la Grèce antique, On la trouve aussi en Chine à l'époque de l'essor des monastères bouddhiques (29).

quelle est la source de la plus-value obtenue par le capital usurier : *le transfert des revenus des seigneurs (ou des paysans) aux usuriers*. L'accumulation du capital usurier aux frais des propriétaires terriens est essentiellement un transfert du surproduit agricole dans les mains des usuriers.

Quand l'économie monétaire se généralise, le capital usurier proprement dit perd sa place prépondérante et recule vers les couches obscures de la société, où il survit pendant des siècles aux dépens des petites gens. Ce n'est pas que les Grands n'aient plus besoin d'argent: il leur en faut davantage qu'auparavant. Mais le commerce est devenu entre-temps le champ d'action et la source essentiels de profit du capital. Le crédit et le commerce se combinent : c'est l'époque des grands marchands-financiers italiens, flamands et allemands qui s'ouvre dès le XIII^e et le XIV^e siècle en Europe occidentale.

Le capital marchand.

L'apparition d'une classe autochtone de marchands au sein d'une économie foncièrement naturelle suppose une accumulation primitive de capital-argent. Celle-ci provient de deux sources principales: la piraterie et le brigandage d'une part; l'appropriation d'une partie du surproduit agricole ou même du produit nécessaire du paysan, d'autre part.

C'est par des razzias en terre étrangère, opérations de brigandage et de piraterie, que les premiers marchands navigateurs rassemblent leur petit capital initial. De tout temps, le commerce maritime s'est confondu dans ses origines avec la piraterie (30) (*). Le professeur Takekoshi

constate que le premier afflux de capital-argent au Japon (XIV^e et XV^e siècles) a été obtenu par les pirates opérant sur les côtes chinoises et coréennes :

« Alors que le gouvernement japonais fit de son mieux pour gagner de l'argent par le commerce extérieur, les pirates japonais employèrent le moyen plus direct du pillage, et comme leur butin consista en or et en argent, en numéraire de cuivre et autres trésors, on ne peut guère estimer la valeur des richesses qu'ils apportèrent à Kyushu, Shikoku et les régions maritimes des îles dans les provinces centrales du Japon. Par la suite, ces trésors pillés insufflèrent une vie nouvelle à tout le pays (33). »

L'accumulation du capital-argent des marchands italiens, qui dominèrent la vie économique européenne du XI^e au XV^e siècle, provient directement des Croisades (34), énorme opération de rapine s'il en fut.

« Nous savons par exemple comment les Gênois aidèrent les Croisés en 1101 à la conquête et au pillage du port palestinien de Césarée. Ils reçurent de riches prises pour leurs officiers, et récompensèrent les propriétaires des navires avec 15 % du butin. Ce qui resta de ce butin, ils le distribuèrent parmi 8.000 marins et soldats; chacun reçut 48 *solidi* et une livre de poivre. Chacun d'eux fut ainsi transformé en un petit capitaliste (35). »

Le chroniqueur médiéval Geoffroi de Villehardouin rapporte la réponse faite par les Doges de Venise à la demande d'aide des nobles occidentaux pour la 4^e croisade (1202):

« Nous livrerons des huissiers (bateaux dans lesquels entrent des chevaux) pour transporter 4 500 chevaux et 9 000 écuyers, et des bateaux pour transporter 4 500 chevaliers et 20 000 sergents à pied. Et pour tous ces chevaux et ces gens, nous nous engageons à fournir de la nourriture pendant 9 mois. Tout cela sera le minimum que nous ferons, et vous nous payerez 4 marks par cheval et 2 marks par homme. La somme de votre paiement sera donc de

✉ (*) N. S. B. Gras, professeur d'histoire économique à l'école de *Business Administration*, près de l'Université Harvard, se croit obligé de combattre violemment (31) cette vérité universellement admise qui lui paraît incompatible avec la dignité du capital. Tout aussi gratuite est l'affirmation de Schumpeter (32) que Marx et les marxistes sont incapables de résoudre le problème de l'accumulation primitive du capital, parce qu'ils ont une théorie de l'intérêt fondée sur l'exploitation. Voir également nos citations au chapitre précédent.

85 000 marks. Et nous ferons davantage: nous contribuerons 50 galères par amour de Dieu (!), s'il est convenu que tant que cet accord subsiste, nous aurons la moitié (et vous l'autre) de toutes les conquêtes que nous ferons par mer ou par terre. »

Plus tard, aux XIV^e et XV^e siècles, l'accumulation primitive du capital-argent des marchands portugais, espagnols, hollandais et anglais aura exactement la même source.

Dans une économie essentiellement fondée sur la petite production marchande, le commerce de détail et même le commerce de gros de produits de première nécessité sont au début strictement limités et réglementés (36). Se séparant à peine de l'artisanat, il ne peut guère permettre une importante accumulation de capital-marchand (37). Ce n'est que le commerce extérieur, international, qui permet une telle accumulation. Ce commerce concerne essentiellement des *produits de luxe* destinés aux classes possédantes. C'est grâce à lui que les marchands s'approprient une partie du surproduit agricole dont vivent ces classes possédantes terriennes. L'essor du commerce au Moyen Age en Europe occidentale, commerce d'épices et de produits d'Orient, autant que le commerce de la draperie flamande et italienne, est l'essor d'un commerce de luxe typique (38).

Il en est de même de toute société dans laquelle se développa le capital marchand. L'inspecteur aux douanes de la province chinoise de Foukien, Chan Ju-Kua, a laissé un tableau du commerce chinois aux XII^e et XIII^e siècles de notre ère. Il énumère 43 articles d'importation, du camphre, de l'encens, de la myrrhe, de l'ambre, de l'écaille de tortue, de la cire d'abeille, jusqu'aux perroquets, tous articles de luxe et épices (39). Le commerce dans l'antiquité japonaise fut exclusivement un commerce de luxe, rapporte Georges Bommarchand (40). Andréadès précise que les exportations byzantines étaient presque

exclusivement des exportations de produits de luxe (41). Le commerce de l'Empire de l'Islam à l'époque de son apogée se circonscrit de même en grande partie aux produits de luxe. Lopez énumère comme suit les marchandises sur lesquelles porte ce commerce:

« Des émeraudes d'Égypte, des turquoises de Nishapour, des rubis du Yémen, des perles du golfe Persique, du corail de l'Afrique du Nord-Ouest, du marbre de Syrie et d'Aserbeïdjan, du drap d'Égypte, du Yémen et de Perse, du coton de Marv, de Perse orientale et d'Espagne, de la soie du Turkestan et de la région au sud de la mer Caspienne, des tapis de Perse, du cuir d'Andalousie, de la poterie du Khorassan, des verreries de la côte syrienne, du fer de Farghana... de l'eau de violette d'Irak, de l'eau de rose d'Iran, de l'encens et de l'ambre gris arabes, des figues du Magreb et d'Espagne, des dattes d'Irak et d'Afrique, des melons de Turkestan, de l'huile d'olive de Tunis, du sucre de Perse, du Yémen et de Palestine, du safran du N - O. de la Perse, de l'esturgeon du lac de Van, de la « terre comestible » du Kouhistan, des vins excellents de l'Irak et d'Espagne (42). »

Avant l'arrivée des Hollandais en Indonésie, les marchands chinois apportent au grand centre commercial de Bantam de la porcelaine, de la soie, du damas, du velours, des fils de soie, des fils d'or, des toiles d'or, des lunettes, des éventails de valeur, des médicaments, du mercure, etc. pour acheter des épices, du muscat, de l'ivoire, des écailles et de l'indigo, de part et d'autres tous produits de luxe (43) (*).

⊠ (*) L'Amérique précolombienne était arrivée au seuil de l'apparition du capital marchand lors de l'invasion espagnole. Le commerce international embryonnaire qui s'était établi entre les Incas et les Aztèques concernait les métaux et les produits de luxe: " Les Incas vendent aux Aztèques des métaux et des alliages, du bronze, du *tumbaga* (alliage de cuivre et de zinc) et principalement des combinaisons d'argent, d'or et de cuivre. Ceux-ci leur donnent en échange des pierres précieuses, telles que des améthystes, des émeraudes et des obsidiennes, et plus encore le fruit du travail hautement spécialisé de leurs corporations les plus fameuses: des armes, des teintures, des étoffes de coton brodé, des bijoux... (44). "

Afin de réaliser effectivement la plus-value aux dépens des acheteurs nobles, les marchands de produits de luxe doivent s'assurer de véritables monopoles de vente et d'achat. « N'ambitionnant aucune hégémonie territoriale, ils (les Phéniciens et les Carthaginois) ne souhaitaient pas pénétrer à l'intérieur (de l'Afrique), étant assurés par une longue expérience d'en dominer efficacement les habitants par le moyen de monopoles commerciaux habilement combinés (45). » Tout le commerce médiéval de luxe est un commerce de monopole. La prospérité de Byzance reposait pendant six siècles sur son rôle d'entrepôt exclusif des soieries et épices d'Orient. La perte de ce monopole au profit de Venise sonna le glas de la puissance byzantine.

Lorsque les villes italiennes dominèrent le commerce méditerranéen, elles avaient à leur tour obtenu des monopoles du commerce avec l'Égypte, nouvel entrepôt des épices d'Orient, et avec les peuples riverains de la Mer Noire. Le commerce des fourrures, de la cire, des harengs et du blé dans la Baltique et dans la mer du Nord, se transforma à la même époque en commerce à large emploi de capital, grâce aux monopoles de fait établis par les commerçants allemands en Scandinavie et dans les régions récemment colonisées de l'Est. Mais ces monopoles furent brisés par la concurrence acharnée entre bourgeoisies marchandes de plusieurs cités et surtout par la concurrence hollandaise. Pareille concurrence permit aux vendeurs d'accroître leurs prix et obligea en même temps les marchands à diminuer leurs propres prix de vente, réduisant ainsi brutalement leur marge de profit (46).

Le capital accumulé par les grands marchands qui opèrent dans une société fondée sur la petite production marchande ne peut donc pas être continuellement réinvesti dans le commerce international lui-même. Dès que le capital marchand s'est suffisamment étendu, il doit s'efforcer de limiter toute nouvelle expansion, sous

peine de détruire lui-même les racines monopolistiques de ses profits. Les marchands d'une telle époque finissent par investir une partie considérable de leurs gains dans d'autres domaines: la propriété foncière, l'usure, le grand crédit international. Cicéron (47) conseille au marchand de gros d'investir ses profits dans des propriétés foncières. Le Talmud (commentaire juif de l'Ancien Testament) conseille au III^e siècle de notre ère d'investir 1/3 de la fortune en terres, 1/3 dans le commerce et l'artisanat, et de conserver 1/3 sous forme d'argent liquide (48).

Il n'en alla pas autrement dans l'ancienne Inde, en Chine, au Japon et à Byzance. Aux XI^e et XII^e siècles, les marchands juifs possédèrent près d'un tiers des terres du comté de Barcelone (49). Gras rapporte que le traité de prose norvégien *Le Miroir du roi*, rédigé vers 1260, conseille aux marchands itinérants d'investir les 2/3 de leurs profits élevés en terres (50). Dans la ville de Gêne au XIII^e siècle, « même les plus grands marchands... appuyèrent leurs investissements commerciaux par des investissements fonciers très considérables; et derrière le groupe intéressé dans le commerce, il y avait un autre groupe, beaucoup plus large, qui n'était presque pas infecté de l'esprit aventurier du capitaliste, et qui avait assis son système financier directement sur la terre (51) ».

Quant aux grands marchands italiens et allemands des XIII^e, XIV^e, XV^e et XVI^e siècles, les Bonsignori, Scotti, Peruzzi, Bardi, Medici, Fugger, Welzer et Hochstätter, le capital qu'ils acquièrent par le commerce est utilisé pour de grosses opérations de crédit, et une partie importante des gains est utilisée pour l'achat de propriétés foncières.

La révolution commerciale.

L'expansion du commerce à partir du XI^e siècle avait accéléré le développement d'une économie monétaire en Europe occidentale. Mais le numéraire restait fort rare. Après la fin du déclin économique qui

accompagne la guerre de Cent Ans, le manque de numéraire devient opprimant. Partout on rouvre les anciennes mines, abandonnées depuis l'époque romaine, ou on cherche à en découvrir de nouvelles (52). Les progrès des Turcs et les bouleversements qui se produisent le long des antiques voies commerciales en Asie centrale accentuent les efforts pour briser le monopole vénitien du commerce des épices. Finalement, un succès imprévu est obtenu. La découverte de l'Amérique, le pillage du Mexique et du Pérou, la circumnavigation de l'Afrique, l'établissement du contact maritime avec l'Inde, l'Indonésie, la Chine et le Japon, bouleversent complètement la vie économique en Europe occidentale. C'est la révolution commerciale, la création d'un marché mondial de marchandises, la plus importante transformation dans l'histoire de l'humanité depuis la révolution métallurgique.

Les métaux précieux, dont le prix de production avait été stable depuis un millénaire, se trouvèrent brusquement avilis par d'importantes révolutions techniques (séparation de l'argent du cuivre à l'aide du plomb; emploi de machines de drainage; creusement de galeries d'écoulement perfectionnées; utilisation du bocard, etc.) (53). Il s'ensuivit une importante révolution des prix, une même quantité d'argent n'étant plus l'équivalent que d'une quantité inférieure de marchandises. Des pays où ces méthodes d'exploitation furent d'abord appliquées (54) —Bohême, Saxe et Tyrol au XV^e siècle—, cette révolution, des prix s'étendit rapidement en Espagne au XVI^e siècle. Le pillage du trésor de Cuzco et l'ouverture des mines d'argent de Potosi diminuaient plus radicalement encore les frais de production des métaux précieux par l'utilisation de la main-d'œuvre servile. Ensuite, la hausse des prix se répandit dans toute l'Europe, où la masse nouvelle de métaux précieux ne manqua point de se disperser.

La ruine de la noblesse et des classes salariées fut ainsi accélérée. Pour la première fois dans l'histoire humaine, la propriété foncière perdait la prédominance économique, acquise dès l'aube de la civilisation. La baisse des salaires réels— notamment indiquée par la substitution des pommes de terre bon marché au pain en tant que nourriture populaire de base— devenait une des principales sources de l'accumulation primitive du capital industriel du XVI^e au XVIII^e siècle.

« En Angleterre et en France, le grand écart entre (la hausse des) prix et (celle des) salaires, résultant de la révolution des prix, enleva une grande partie des revenus que les travailleurs avaient jusqu'alors reçus, et détourna cette richesse vers les bénéficiaires d'autres parts distributives. Comme nous l'avons montré, la rente, de même que les salaires, retarda sur le mouvement des prix; les propriétaires fonciers ne gagnèrent rien des pertes des travailleurs. » Celles-ci profitèrent donc aux seuls entrepreneurs capitalistes. Entre 1500 et 1602 en Angleterre, l'indice des salaires passait de 95 à 124, alors que l'indice des prix passa de 95 à 243! (55).

Par suite de la balance commerciale déficitaire de l'Espagne, de la stagnation et du déclin de son artisanat, la masse de ces trésors d'or et d'argent pillés ou acquis par l'asservissement d'Indiens et de nègres, finit par se retrouver entre les mains de la bourgeoisie d'Europe occidentale, de l'Allemagne, de la France, des Pays-Bas et de la Grande-Bretagne. Les fournitures de guerre pour les nombreux conflits dynastiques qui déchirèrent l'Europe au cours de ces trois siècles furent également des leviers importants de cette accumulation du capital commercial. Les frères Pâris, les plus gros capitalistes français du XVIII^e siècle, doivent leur fortune à ces fournitures. L'apparition de la dette publique (*), de l'emprunt sous forme

* La dette publique britannique passa de 16 millions de £ en 1701 à 146 millions en 1760 et 580 millions en 1801. La dette publique des Pays-Bas passa de 153 millions de fl en 1650 à 1272 millions en 1810.

de papiers d'État négociables en Bourse— d'abord celles de Lyon et d'Anvers, puis celle d'Amsterdam, prédominante pendant une longue période—représenta un autre levier de cette accumulation primitive des capitaux, fournis par ailleurs par le pillage de l'Amérique et des Indes (*).

De même que l'accumulation primitive du capital marchand, l'accumulation primitive du capital commercial s'est effectuée avant tout par voie de brigandage et de piraterie. Scott (57) constate que vers 1550 une forte pénurie de capitaux régna en Angleterre. En quelques années, les entreprises de piraterie contre la flotte espagnole, toutes organisées sous forme de sociétés par actions, modifièrent la situation. La première entreprise de piraterie de Drake, qui date des années 1577-1580, fut lancée avec un capital de 5.000 £ auquel participa la reine Elisabeth. Elle rapporta environ 600.000 £ de profit, dont la moitié pour la reine. Beard estime que les pirates ont introduit quelque 12 millions de £ en Angleterre durant le règne d'Elisabeth. On connaît l'épouvantable barbarie des *conquistadores* espagnoles aux Amériques. En l'espace de cinquante ans, ils exterminèrent 15 millions d'Indiens s'il faut en croire Bartholomeo de Las Casas, et 12 millions selon des critiques plus « conservateurs ». Des régions à population dense comme Haïti, Cuba, le Nicaragua, la côte du Venezuela furent entièrement dépeuplées (58). L'accumulation primitive du capital commercial portugais aux Indes fut caractérisée par des manifestations « civilisatrices » du même aloi :

✉ * « Les foires qui jouaient un si grand rôle lorsque le grand commerce avait encore un caractère uniquement périodique perdent peu à peu leur ancienne importance, au fur et à mesure que se développe le commerce sédentaire et urbain. L'on voit se créer dès le XVI^e siècle des bourses mondiales... qui vont prendre de plus en plus leur place. Dans les foires, les transactions financières n'étaient nées qu'à l'occasion et à la suite des transactions commerciales. Dans les bourses, les marchandises ne sont plus apportées elles-mêmes; on ne trafique que sur les valeurs qui les représentent (56). »

« Le second voyage de Vasco de Gama (1502,-1503), à la tête d'une vraie flotte de guerre de 21 vaisseaux, aboutit à la substitution au monopole égypto-vénitien d'un monopole nouveau (pour le commerce des épices). Celui-ci ne s'établit pas sans épisodes sanglants. C'est une sorte de croisade (!) de marchands de poivre, de girofle, de cannelle. Elle est marquée par d'épouvantables atrocités; tout semblait permis contre des musulmans abhorrés que le Lusitanien avait la surprise de rencontrer au bout du monde, après les avoir chassés d'Algarves et combattus sur la terre berbère. Incendies et massacres, destructions de riches cités, vaisseaux brûlés avec leurs équipages, prisonniers égorgés dont les mains, le nez et les oreilles sont envoyés par dérision aux rois « barbares », telles sont les prouesses du Chevalier du Christ: il ne laissa la vie, après l'avoir mutilé de la même sorte, qu'à un brahmane chargé de porter aux souverains locaux ces horribles trophées (59). »

Hauser vient d'indiquer combien la nouvelle expansion commerciale reste fondée sur le monopole. Aussi ne faut-il pas s'étonner d'apprendre que les marchands hollandais, dont les profits dépendaient du monopole des épices obtenu grâce aux conquêtes dans l'archipel indonésien, passaient à la destruction massive des arbres de cannelle, dans les petites îles des Moluques, dès que les prix commençaient à baisser en Europe. Les « voyages Hongi » pour détruire ces arbres et massacrer la population qui, depuis des siècles, tirait sa subsistance de leur culture, ont marqué d'une empreinte sinistre l'histoire de la colonisation néerlandaise. Celle-ci avait d'ailleurs commencé sous le même signe, l'amiral J.-P. Coen n'hésitant pas à exterminer tous les habitants mâles des îles Banda (60).

La source de la plus-value obtenue par le capital commercial précapitaliste est donc identique à celle de la plus-value accumulée par le capital usurier et le capital marchand. Nous en trouvons une

illustration remarquable dans le tableau suivant des prix d'achat et de vente de la Compagnie française des Indes orientales en 1691

	<i>Prix d'achat</i>	<i>Prix de vente</i>
Cotonnade blanche et mousseline.	327 000£	1 267 000£
Soieries	32 000	97 000
Poivre (100 000 livres poids)	27 000	101 000
Soie brute	58 000	111 000
Salpêtre	3 000	45 000
Fil de coton	9 000	28 000
Total (tenant compte de quelques postes plus petits)	487 000	1 700 000

Soit un taux de profit de près de 250 % et ce dans le commerce « normal » (61)!

Un des pionniers du grand commerce néerlandais, Guillaume Wisselinx, écrit d'ailleurs clairement dans un pamphlet paru au début du XVII^e siècle :

« Le commerce sur la côte de Guinée fut en effet de deux manières profitable au pays: d'abord on y acquit des marchandises de grande valeur de gens qui ignoraient encore la valeur réelle (!); en deuxième lieu, on les échangea contre des marchandises européennes de valeur beaucoup plus réduite (62). »

Si la révolution commerciale provoqua un renchérissement général des marchandises, elle causa cependant aussi un avilissement relatif des prix des produits de luxe de l'Orient. Parallèlement à l'approvisionnement plus ample, un élargissement du marché et des besoins s'est ainsi produit. Ce qui avait été d'abord l'apanage de quelques rarissimes familles nobles devenait maintenant la consommation habituelle de toutes les classes possédantes (sucre, thé, épices,

tabac, etc.). Le commerce de produits coloniaux s'accrut considérablement et fut rapidement monopolisé par quelques grandes sociétés par actions: *la Oost-Indische Companie* aux Pays-Bas; *la East India Company* et *la Hudson Bay Company* en Grande-Bretagne; *la Compagnie des Indes Orientales* en France.

Comme aux siècles obscurs du haut Moyen Age et à l'aube du commerce antique, ces compagnies combinèrent le commerce d'épices avec le commerce d'esclaves. D'énormes profits furent réalisés de cette façon. De 1636 à 1645, la Compagnie des Indes occidentales hollandaises vendit 23 000 nègres pour un total de 6,7 millions de florins, soit environ 300 florins par tête, alors que les marchandises données en échange de chaque esclave ne valaient guère plus de 50 florins. De 1728 à 1760, les navires partant du Havre amenèrent aux Antilles 203 000 esclaves achetés au Sénégal, à la Côte-de-l'Or, à Loango, etc. La vente de ces esclaves rapporta 203 millions de livres (63). De 1783 à 1793, les négriers de Liverpool vendirent 300 000 esclaves pour 15 millions de livres, dont une fraction importante contribua à la fondation d'entreprises industrielles (64).

Toutes les classes aisées de la population désirèrent participer à cette pluie d'or provenant du sac des colonies. Rois, ducs, princes, juges et notaires cherchèrent à placer des dépôts auprès des gros commerçants pour obtenir des intérêts fixes, achetèrent des actions ou des participations dans les compagnies coloniales. Hochstätter, le banquier de Nuremberg, grand concurrent des Fugger, doit avoir reçu de tels dépôts pour plus de 100 millions de livres au XVI^e siècle (65). *La New Royal African Company*, qui s'occupa jusqu'en 1698 du trafic des Noirs, eut des partenaires aussi distingués que le duc de York et le comte de Shaftesbury ainsi que son ami illustre, le philosophe John Locke (66).

La hausse des prix appauvrit la population vivant de revenus fixes. Les dettes

publiques (*), la spéculation et le commerce en gros concentrèrent les capitaux entre les mains de la bourgeoisie. Fondamentalement, le commerce international resta un commerce de luxe (68). Cependant, les commandes d'État et les besoins croissants des classes aisées stimulèrent la production de marchandises non agricoles. À côté du commerce de produits coloniaux et de métaux précieux, le commerce de produits artisanaux et manufacturés prit une extension plus grande qu'au Moyen Âge. L'industrie drapière anglaise, l'industrie de la soie Iyonnaise, l'industrie métallurgique de Solingen, l'industrie textile de Leyde, de Bretagne et de Westphalie, travaillèrent déjà pour des marchés internationaux, y compris ceux des colonies d'outre-mer, et dépassèrent le stade de la manufacture de luxe. Cette extension du marché accéléra l'accumulation du capital des grands commerçants et créa une des conditions pour l'éclosion de l'industrie capitaliste.

L'industrie à domicile.

Malgré l'extension du grand commerce international à partir du XI^e siècle en Europe occidentale, le mode de production urbain était resté fondamentalement celui de la petite production marchande. Des maîtres-artisans, travaillant avec quelques compagnons, produisent une quantité de produits déterminés en un temps de travail déterminé, vendus directement au public à des prix fixés d'avance. Au recensement d'un quartier de la ville d'Ypres en Flandre en 1431, on trouve 704 personnes occupées

☒ (*) « On voit apparaître en France dès le XVII^e siècle, les « *traitants* » ou *partisans* qui, moyennant des avances au Trésor, se font donner le droit de percevoir tel ou tel impôt... Les bénéfices qu'ils réalisent aux dépens du trésor sont énormes... A en croire Boulainvilliers, de 1689 à 1708 sur des traites d'un milliard (de livres), 266 millions restèrent entre leurs mains (67) ».

dans 161 métiers différents. Dans les entreprises de 155 professions différentes, il n'y a que 17 compagnons d'engagés! Au total, plus de la moitié des personnes recensées sont des entrepreneurs indépendants (69). Les différences de condition sociale entre maîtres-artisans et compagnons sont limitées ; chaque compagnon, à la fin de son apprentissage, a la chance d'accéder à la dignité de maître. Ce mode de production se heurte cependant à plusieurs contradictions. D'abord des contradictions inhérentes au système lui-même: l'accroissement progressif de la population urbaine et du nombre des artisans n'est pas compensé par un élargissement du marché. Il aboutit à une concurrence grandissante d'une ville contre une autre, à une accentuation des tendances protectionnistes de chaque ville et au développement de tendances protectionnistes des corporations artisanales elles-mêmes, qui cherchent à fermer leurs portes à de nouveaux maîtres-artisans. On impose aux apprentis des conditions de plus en plus dures pour accéder à la dignité de maître. En fait, cette promotion devient bientôt impossible. D'après Hauser, il en fut ainsi en France, dès 1580 (70). Kulischer cite de nombreuses déclarations ouvertement monopolistiques des corporations, dès le XIV^e et le XV^e siècle (71).

D'autre part, les artisans de Flandre et d'Italie, qui commencent dès le XII^e siècle à travailler pour des marchés plus vastes que le marché urbain, finissent par perdre le contrôle des produits de leur travail (72). Pour apporter ses propres produits à une foire lointaine, un tisserand ou un dinandier doit arrêter la production et ne peut la reprendre que lors de son retour. Il est inévitable que certains d'entre eux, notamment les plus riches qui peuvent se permettre d'un remplaçant à la maison, se spécialisent bientôt dans le commerce. D'abord, ils amènent au marché les produits de leurs voisins, ensemble avec leurs propres produits, simplement pour

rendre service. Ils finissent par acheter directement ceux d'une grande masse de maîtres-artisans, et par se charger exclusivement de la vente sur les places éloignées. Ce système n'implique pas nécessairement une subordination de l'artisan au marchand. Mais il la favorise, surtout dans la branche des textiles où de nombreuses corporations exécutent successivement une série de travaux sur le même produit, et se trouvent donc en face d'un acheteur monopsonique (73). Il en est de même de la fabrication de selles en cuir à Londres, où les « selliers » se subordonnent les métiers secondaires à partir du XIV^e et XV^e siècle (74).

Cette subordination est achevée dès le XIII^e siècle dans la draperie flamande et dans l'industrie de la laine et de la soie italienne. Le marchand drapier reste toujours en face de maîtres-artisans, propriétaires de leurs moyens de production. Les salariés proprement dits représentent une exception, sauf dans l'industrie de la laine à Florence, où l'on compte 20 000 journaliers dès le milieu du XIV^e siècle (75). Mais les maîtres-artisans sont obligés d'acheter leurs matières premières chez le drapier; ils sont également obligés de lui vendre leurs produits finis. « Ayant pu vendre évidemment aux prix les plus hauts, (le drapier) tiendra à racheter au prix le plus bas (76) (*). » Dans l'étude consacrée à un grand drapier de Douai à la fin du XIII^e siècle, sir Jehan Boinebroke, Espinas constate que les drapiers tendent déjà à obliger les artisans à se loger dans des maisons qui leur appartiennent, et qu'ils commencent même à acheter des moyens de production L'endettement inévitable des artisans envers les marchands trace la voie naturelle à cette subordination (*).

☒ La loi, partout où elle est favorable aux marchands, leur accorde d'ailleurs expressément un monopole de vente. C'est exceptionnellement qu'à Venise, une loi de 1442 permet aux tisserands n'ayant ni apprentis ni compagnons—et seulement à ceux-ci—de vendre leurs produits sur le marché (77).

☒ Inévitable seulement dans la mesure où ces drapiers, excellentes incarnations de l'esprit

Les artisans n'acceptèrent pas sans résistance une telle subordination partielle ou complète. Aux XIII^e et XIV^e siècles, les communes flamandes et italiennes furent déchirées par de violentes luttes de classe qui, souvent, se terminèrent par la victoire des artisans. Mais celle-ci ne put qu'accentuer la décadence de la petite production marchande urbaine, arrivée dans une impasse. Elle la précipita même souvent par des mesures protectionnistes. Pour échapper aux strictes règlements des corporations -urbaines et aux hauts salaires des artisans, les marchands commencèrent à commanditer des artisans à la campagne qui produisent à domicile, reçoivent des marchands-entrepreneurs matières premières et moyens de production, et travaillent non plus en fait, mais en droit, pour un simple salaire.

A partir du XV^e siècle, cette industrie à domicile se répand à la campagne en Belgique, en Italie, en France, en Grande-Bretagne. Les grands commerçants d'Anvers commanditent la « nouvelle draperie » de la Flandre française, la tapisserie d'Audenarde et de Bruxelles (79). Mais l'évolution reste lente. Au XVI^e siècle, chaque drapier anglais doit encore passer par 7 années d'apprentissage (80). Au XVII^e siècle, dans la soierie lyonnaise, les maîtres-marchands ne possèdent pas les métiers, bien qu'ils détiennent les capitaux, fournissent la soie et les dessins aux maîtres-ouvriers, et reprennent chez ceux-là le produit fini (81).

Dans les mines, par contre, où des dépenses majeures d'installation s'imposent, la bourgeoisie commerciale a réussi plus tôt à s'approprier les moyens de production (82). A Liège, principal centre charbonnier du continent, les associations indépendantes de mineurs ont presque complètement disparu vers 1520 au profit

capitaliste de lucre, rançonnent et volent les malheureux producteurs de toutes les façons imaginables. Espinas en dresse un tableau saisissant pour ce qui concerne Jehan Boinebroke (78).

de petites entreprises capitalistes, en général propriété de marchands de la ville. La plupart des entreprises minières furent transformées en sociétés par actions, dont les parts furent achetées par les membres des classes aisées. Les plus importantes furent prises en concession par de riches familles de commerçants ou de banquiers comme les Fugger.

Les *Saigerhütten*, usines de séparation de l'argent du cuivre, en Saxe et Thuringe, au Tyrol et en Carinthie, sont de par les frais des installations et la concentration de la main-d'œuvre salariée les plus importantes entreprises industrielles du XVI^e siècle. Avec eux, nous sommes déjà passés du domaine de l'industrie à domicile à celui de la manufacture moderne (83). Au siècle suivant, les marchands néerlandais les plus riches acquièrent d'immenses fortunes en obtenant le monopole d'exploitation des mines de mercure de l'Empereur (les Deutz), et des mines de fer et de cuivre en Suède, combinée avec des manufactures d'armes et de munitions (les de Geer et les Trip) (84).

Il est intéressant de noter que cette séparation des producteurs de leurs moyens de production par des marchands intermédiaires s'est réalisée d'une façon fort analogue dans d'autres sociétés que celles d'Europe occidentale. Peter H. W. Sitzen décrit le système qui fonctionne à la campagne à Java :

« Dans le centre-est de Java, les ouvriers à domicile quasi indépendants avaient toujours accès au crédit... en cas de nécessité... Le *Bakul* ou intermédiaire... était le financier et le dirigeant réel de l'industrie à domicile... Par leurs dettes envers lui, qu'il encourage par tous les moyens possibles, il maintient les producteurs apparemment indépendants en tel état de dépendance, qu'il peut prendre la meilleure part de leurs revenus. Dans l'industrie du meuble par exemple... plus de la moitié des revenus bruts allaient en 1936 au Bakul (85). »

Raymond Firth a découvert un système identique en Malaisie, où « le système

d'emprunter de l'argent ou de l'outillage s'est souvent cristallisé en des rapports particuliers entre pêcheurs et acheteurs de poisson, surtout ceux qui font la salaison pour l'exportation (86) ».

S.F. Nadel a trouvé un système analogue dans l'industrie à domicile fabriquant des perles de verre à Bida, en Nigérie. En Inde, les *mahajans* avancent la matière première et les produits de transformation pour l'industrie à domicile. L'industrie textile de Su-chou, en Chine, semble avoir été organisée de la même manière aux XVI^e -XVII^e siècles, selon les chroniques de la dynastie Ming (87).

L'industrie à domicile est l'aboutissement logique de la subordination de la petite production marchande au capital-argent, dans une économie monétaire où la production pour des marchés lointains a brisé toute possibilité d'asseoir l'existence du petit producteur sur des bases stables.

Le capital manufacturier.

L'industrie à domicile sépare le petit producteur de marchandises d'abord du contrôle de son produit, ensuite du contrôle de ses moyens de production. Mais la production ne progresse que lentement, parallèlement à la lente extension du marché. La bourgeoisie commerciale, comme avant elle la bourgeoisie marchande, n'investit qu'une fraction de ses capitaux et profits dans l'industrie à domicile. La majeure partie est consacrée au commerce lui-même, à la spéculation sur les valeurs mobilières, à l'acquisition de la propriété foncière. Les Fugger, au début simples artisans-tisserands d'Augsbourg, font fortune dans le commerce international d'épices et d'étoffes, qu'ils poursuivent alors qu'ils ont déjà acquis les concessions des mines d'argent de l'Europe centrale et qu'ils ont construit les manufactures les plus importantes de leur temps. Ils finissent par se consacrer essentiellement aux opérations de crédit pour la maison de Habsbourg, qui les conduisent d'ailleurs à la banqueroute.

Par l'importance de la main-d'œuvre qu'elle emploie, l'industrie à domicile reste la forme principale de production non agricole du XVI^e au XVIII^e siècle en Europe occidentale. Mais à côté d'elle se développe un autre système de production qui constitue en quelque sorte un pont vers la grande fabrique moderne: le système de la *manufacture*.

La manufacture est la réunion, sous un seul toit, d'ouvriers qui travaillent avec des moyens de production qu'on met à leur disposition et avec des matières premières qu'on leur avance. Mais au lieu d'être payés pour la valeur totale du produit fini, de laquelle on défalque la valeur de la matière première avancée et le prix de location des instruments de travail, comme c'est le cas dans l'industrie à domicile, la fiction de la vente du produit fini à l'entrepreneur est abandonnée. L'ouvrier ne touche plus que ce qu'il gagnait déjà de fait sous le système de l'industrie à domicile: un simple salaire.

On peut suivre pas à pas cette évolution dans l'histoire de l'industrie du drap de Leyde, magistralement analysée par Postumus. Cette industrie est d'abord organisée sur une base artisanale. Dès la fin du XVI^e siècle, elle s'étend à la campagne et les marchands prennent le dessus sur les drapiers; ceux-ci commencent à perdre d'abord la propriété de la matière première et du produit fini, puis celle des moyens de production. Vers 1640, de nouveaux intermédiaires, les « reeders », s'intercalent entre marchands et drapiers. On passe à la manufacture, et vers 1652 on parle même de « fabricants » (88)!

Le nouveau système comporte deux avantages pour les commanditaires. D'une part, ils peuvent supprimer les faux frais créés par la nécessité d'entretenir un grand nombre d'intermédiaires qui rassemblent les produits finis, distribuent la matière première, etc. D'autre part, ils peuvent supprimer les détournements importants de matières premières qui s'effectuaient inévitablement dans l'industrie à domicile pour compenser l'insuffisance des salaires.

Dans les manufactures, la concentration de la main-d'œuvre, sa soumission à un contrôle direct et permanent par le capital, a déjà atteint un stade avancé.

Mais la manufacture représente aussi un progrès considérable du point de vue de la productivité du travail. Dans la petite production marchande, il n'existe qu'une division de travail *sociale* entre différents métiers; à *l'intérieur* de chaque métier, c'est-à-dire au cours du processus de production, la division du travail est pratiquement inexistante. Même lorsque chaque métier ne confectionne pas un produit fini, destiné directement à la consommation, comme c'est le cas dans la draperie ou dans l'industrie de la laine, il achève un processus de production entier: le tissage, le foulage, la teinturerie, etc.

Grâce à la manufacture il devient possible de *subdiviser* chaque métier, chaque processus de production, en une infinité d'opérations de travail mécaniques et simplifiées à l'extrême. Ceci permet à la fois d'accroître le rendement, le nombre de produits finis fabriqués en un même laps de temps, et de diminuer le prix de revient, en substituant à une main-d'œuvre qualifiée une main-d'œuvre non qualifiée de femmes, d'enfants, d'infirmes, de vieillards, voire de malades mentaux. C'est ce fait qui apparaît comme un phénomène social entièrement nouveau, surtout en ce qui concerne la manufacture de textiles: sa main-d'œuvre se compose en grande partie de ces malheureux. C'est avant tout le faible prix d'une telle main-d'œuvre qui rend profitable pareille concentration de salariés sous un même toit. Tout au plus peut-on établir une analogie avec les mines et les grandes manufactures d'État dans l'Antiquité, en Chine, aux Indes et ailleurs, où prédominait la main-d'œuvre servile ou semiservile.

La plus grande brutalité, accompagnée d'une hypocrisie déroutante furent d'usage pour obliger ces malheureux à livrer une force de travail à bon marché au jeune

capital manufacturier (*). En 1721, on décida de fonder une manufacture de draps à Graz « parce que des centaines de personnes souffrent de la faim et passent leur temps à ne rien faire ». Afin de fournir la main-d'œuvre nécessaire, il fallait « capturer et enfermer » un nombre correspondant de mendiants qui remplissaient les rues de la ville. A Amsterdam, sur proposition des échevins, le conseil municipal considéra en 1695 « s'il n'était pas indiqué de rechercher un endroit propice pour (l'établissement d') une filature, où on pourrait employer des jeunes filles en leur permettant de pourvoir à leurs besoins, ainsi que d'autres personnes qui s'habituent à la mendicité et à l'oisiveté ». Comme quelques commerçants, désireux de commanditer des filatures de laine, offrirent des conditions favorables et que ces messieurs du Conseil considérèrent qu'il s'agit là d'une « œuvre très bonne et chrétienne (!) », ils donnèrent pouvoir au maire de passer à la réalisation de l'affaire (90). Sombart (91) cite de nombreux exemples où l'État *obligea* la population à faire un véritable travail forcé dans des manufactures, notamment en Espagne, en France, en Hollande, en Allemagne, en Suisse, en Autriche et naturellement en Angleterre. Dans les pays où subsistait le servage, on *obligea* les serfs à travailler dans les manufactures, notamment en Russie dans la manufacture de cuivre de Toula.

Le développement de la manufacture ne supprime pas encore le travail manuel en tant que moyen de production prépondérant dans l'industrie: la majeure partie des dépenses du capital manufacturier consiste encore en dépenses pour les salaires. Néanmoins, la manufacture se développe le plus

⊠ Déjà dans *l'arte di lana*, l'industrie de la laine florentine du XIV^e siècle, où le salarié était lié au patron par des dettes, toute une législation fut mise sur pied pour l'obliger à fournir du surtravail. Il lui était notamment interdit par une loi de 1311 de rembourser sa dette en *argent*, il devait le faire en travail (89).

rapidement dans les secteurs où les installations d'appareils coûteux se multiplient. Au XVIII^e siècle, à Reims et à Louviers, des milliers d'ouvriers sont déjà groupés dans des manufactures dont la construction coûta des centaines de milliers de livres (92).

Leyde, qui est le premier centre textile de l'Europe au milieu du XVII^e siècle, voit se développer les manufactures grâce à l'utilisation sur grande échelle des moulins à fouler. Mais cette utilisation n'est profitable qu'à condition d'employer une main-d'œuvre juvénile ou féminine. Aussi les entrepreneurs organisent-ils de véritables expéditions jusque dans le pays de Liège pour recruter cette main-d'œuvre (93).

Création du prolétariat moderne.

Parallèlement à cet élargissement du champ d'action du capital, qui passe résolument dans la sphère de la production, on vit se constituer à partir du XVI^e siècle une classe sociale nouvelle, présente dans la petite société marchande du Moyen Age seulement sous les traits de quelques « valets » déracinés, errant de ville en ville. Cette classe était née de la réduction des suites des seigneurs féodaux, résultat de leur appauvrissement sous les coups de la révolution des prix. Elle était née de la décadence de l'artisanat urbain, depuis que les marchands-entrepreneurs commencèrent à placer leurs commandes à la campagne. Son développement fut accéléré par les profondes transformations dans le domaine qui réunissait encore la grande majorité des producteurs : l'agriculture.

Dans le village médiéval, les terres des paysans étaient morcelées en de nombreuses parcelles. Pour pouvoir travailler sur ces parcelles, les paysans devaient avoir libre accès aux terres qui séparaient leurs parcelles. Ce libre accès était lié au droit de glanage et d'éteule, à la vaine pâture, à la réserve de terres pour les nouveaux ménages, à l'assolement forcé,

tous indispensables à la stabilité d'une économie villageoise fondée sur l'assolement triennal et marquée de l'empreinte de la communauté villageoise primitive (94). En même temps, les terres communales offraient des ressources gratuites de pâturage pour le bétail, de bois pour le chauffage et la construction, etc.

A partir du XV^e siècle, malgré de nombreux édits et lois gouvernementaux qui s'opposent à cette évolution, les propriétaires fonciers anglais commencent à partager les terres communales et à remembrer les parcelles des fermiers, afin de constituer des fermes d'un seul tenant. Ce mouvement est surtout favorisé par la hausse rapide du prix de la laine à partir du milieu du XV^e siècle, qui rend l'élevage des moutons plus avantageux aux seigneurs que la culture du sol (95). Mais la pratique des *enclosures*, de la construction de clôtures autour des champs, reste fort fragmentaire jusqu'au XVIII^e siècle.

Elle est alors précipitée par une révolution du mode de production agricole lui-même : la suppression des jachères; le passage du système de l'assolement triennal à la culture périodique de la luzerne, des navets, des plantes fourragères restauratrices de la productivité du sol. C'est un système d'agriculture scientifique, originaire des Flandres et de la Lombardie qui, après de nombreux tâtonnements, commence à se généraliser vers cette époque en Angleterre (96). Le surproduit agricole s'accroît fortement. Les propriétaires fonciers, désireux d'accaparer ce surproduit, modifient le système de fermage et passent du bail emphytéotique (qui garantit aux familles paysannes le maintien du bail pendant un siècle) au système dit du « *tenance at will* » ou du « *bail bref* », qui comporte une modification du bail tous les neuf ans au maximum (97). Il en résulta une forte augmentation de la rente foncière, qui accéléra l'expropriation des paysans pauvres et accompagna le mouvement des *enclosures*, favorisé aussi

par le fait qu'avec la disparition du système de l'assolement triennal, la dissémination des parcelles devenait onéreuse pour les exploitants. Vers 1780, ce mouvement avait abouti en Angleterre à la quasi-liquidation de la classe des paysans indépendants, remplacée par de gros fermiers capitalistes travaillant avec une main-d'œuvre salariée. En France, un mouvement analogue de partage des terres communales s'était produit aux XVII^e et XVIII^e siècles mais dans une moindre mesure (98). C'est la révolution française qui lui donna une grande impulsion. En Allemagne occidentale et en Belgique nous assistons à une évolution parallèle à celle de la France.

Les transformations économiques qui, du XVI^e au XVIII^e siècle, créèrent une masse de producteurs séparés de leurs moyens de production dans les villes, étaient donc accompagnées de transformations déposédant en pratique une partie des paysans de la terre en tant que moyen de produire leur subsistance. Ainsi apparut le *prolétariat moderne*. Cette classe fut ainsi caractérisée dès le XVI^e siècle par les entrepreneurs de Leyde :

« Des gens pauvres et besogneux, dont nombreux sont ceux qui ont la charge et le fardeau de femmes et de plusieurs enfants, et qui ne possèdent rien d'autre que ce qu'ils peuvent gagner du travail de leurs mains (99) ».

Les ancêtres de ce prolétariat sont déjà caractérisés en 1247 comme ceux... *ki waignerent deniers a leur bras et a leur force* (100), ceux qui gagnèrent de l'argent par la force de leurs bras. Et encore à notre époque, lorsque le processus de formation du prolétariat se répète chez des peuples retardataires, on dit en Malaisie des pêcheurs qui ne possèdent pas eux-mêmes de filets (des moyens de production): « Ils ne possèdent rien; ils ne font qu'aider les autres (101). » En d'autres termes: la séparation des producteurs de leurs moyens de production crée une classe de prolétaires qui ne peuvent subsister autrement qu'en louant leurs bras,

c'est-à-dire en vendant leur force de travail, aux propriétaires du capital, ce qui permet à ceux-ci de s'approprier la plus-value produite par ces producteurs (*).

La révolution industrielle.

Pour que le capital puisse pénétrer dans la sphère de la production, il faut que l'industrie se trouve placée brusquement devant un marché non plus stable mais élargi, au point où il semble prêt à absorber une production sans cesse accrue. L'introduction du machinisme dans l'industrie et dans le système des transports, et l'avilissement du prix des produits de la grande fabrique qui en résulte, ont créé un tel marché et marqué le triomphe définitif du *mode de production capitaliste*.

Pendant des millénaires, les deux seules sources d'énergie à la disposition du travail furent l'énergie humaine et l'énergie des animaux domestiques. L'Antiquité sut construire une première machine qui exploita une autre source d'énergie: le moulin à eau. Dans les mines romaines, la vis d'Archimède et la pompe à eau de Ctesibius furent utilisées dans des buts de drainage (103). Elles ne se répandirent cependant pas largement dans l'agriculture. Le Moyen Age hérita de ces machines les généralisa à partir du X^e siècle, donnant ainsi un accroissement important à la productivité du travail, puis reçut le moulin à vent de l'Orient (*).

A partir du XV^e siècle, une longue série de petites inventions et améliorations techniques transforment progressivement

☒ « L'analyse courante de la condition de salarié y marque comme caractère essentiel que le travail y est séparé et dépourvu de la propriété des moyens de production et fonde sur ce trait la différence avec les conditions opposées (102). »

☒ En Chine, les moulins à eau furent employés sur une grande échelle dans l'agriculture à partir du VI^e siècle. Comme en Europe occidentale ils furent le monopole de riches propriétaires et de temples, et renforçaient ainsi l'exploitation des paysans. En Europe, ils sont à l'origine des « banalités », charges supplémentaires imposées aux paysans qu'on retrouve également en Chine.

ces machines, utilisant toujours l'eau comme principale source d'énergie. On construit des moulins pour fabriquer le papier; des moulins pour faire fonctionner les martinets à forge; des moulins pour manufacturer de la soie; des moulins à pompe dans les mines; des moulins à foulon; des moulins à scier le bois, etc. (104). Sombart énumère une vingtaine de types différents de moulins datant de cette époque (105).

Mais les perfectionnements techniques ne sont que sporadiquement appliqués, aussi longtemps que les conditions économiques et sociales ne favorisent pas un afflux massif de capital vers la production industrielle. Comme nous l'avons dit plus haut, c'est surtout dans les mines et dans la métallurgie que les progrès paraissent considérables à l'aube des temps modernes. C'est dans les mines que furent développés les premiers types de chemins de fer pour faciliter le transport du charbon (106). C'est dès le XV^e siècle qu'on construit le premier haut fourneau (107). Mais le développement de ces hauts fourneaux fut entravé aussi longtemps qu'ils furent chauffés au bois. En 1777, l'emploi de la machine à vapeur dans l'industrie charbonnière bouleverse le processus de production. Elle permet une augmentation rapide de la production charbonnière et une baisse des prix qui ouvre la voie à l'utilisation des coques comme carburant des hauts fourneaux. Quelques années plus tard, vers 1785, la fabrication du fer par le procédé du puddlage bouleverse à son tour ce processus de production. La production de fer en Angleterre passe de 12 à 17 000 t par an aux environs de 1750 à 68 000 t en 1788, 244 000 t en 1806 et 455 000 t en 1823 (108).

L'utilisation de la force énergétique de l'eau dans le moulin à foulon et dans d'autres moulins, puis surtout l'invention du métier à tisser mécanique, bouleversent l'industrie textile. En même temps, l'essor du commerce maritime de Liverpool ouvre à Lancashire des débouchés d'outre-mer

qui paraissent illimités. A l'aide de machines nouvelles, les fabricants de textile produisent leurs cotonnades à des prix beaucoup plus bas que l'artisan et le travailleur à domicile, et se lancent à la conquête de cet immense marché. Le capital brise d'abord les barrières douanières intérieures, reliques du passé féodal: en 1776, par la constitution des États-Unis; en 1795, en France; en 1800, dans le Royaume-Uni; en 1816, en Prusse; en 1824, en Suède-Norvège; en 1834, par la création du Zollverein en Allemagne; en 1835, en Suisse; dans les années 1850, en Russie et en Autriche-Hongrie. Puis, c'est le marché mondial qui est visé. Les exportations britanniques de cotonnades passent de 5 915 £ en 1679, et de 45 000 en 1751, à 200 354 livres en 1764, 19 millions de livres en 1830, 30 millions de livres en 1850, et 73 millions de livres en 1871 (109).

L'industrie du fer et du charbon trouve d'immenses débouchés nouveaux dans la construction et dans l'alimentation des machines à vapeur. À partir de 1825 la construction des chemins de fer généralise cette marche triomphale du machinisme et du mode de production capitaliste. En reliant intimement la ville et la campagne, ils facilitent la pénétration des marchandises, produites à vil prix par la grande fabrique, jusque dans les coins les plus reculés de tous les pays. En même temps, la construction ferroviaire représente elle-même, pendant plus d'un demi-siècle, le principal marché pour les produits de l'industrie lourde (charbon, acier, produits métallurgiques, etc.), d'abord en Grande-Bretagne, ensuite sur le continent européen, puis en Amérique et dans le monde entier.

Particularités du développement capitaliste en Europe occidentale.

Dans la petite production marchande, le producteur, maître de ses moyens de production et de ses produits, ne peut vivre qu'en vendant ces produits afin d'acquérir

des moyens de subsistance. Dans la production capitaliste, le producteur séparé de ses moyens de production, n'est plus maître des produits de son travail et ne peut vivre qu'en vendant—en transformant en marchandise— sa propre force de travail, en échange d'un salaire qui lui permet d'acquérir ces moyens de subsistance. Le passage de la petite production marchande à la production capitaliste proprement dite est donc marqué par deux phénomènes parallèles : *la transformation de la force de travail en marchandise* d'une part; *la transformation des moyens de production en capital* d'autre part (*). Ces deux phénomènes concomitants ne se sont jamais produits sur une large échelle avant d'apparaître à partir du XVI^e, et surtout du XVIII^e siècle en Europe occidentale, principalement en Grande-Bretagne.

Le capital lui-même, sous ses formes primitives de capital usurier et de capital marchand, n'était pourtant nullement un apanage de la civilisation occidentale. De nombreuses civilisations, qui ont connu un stade avancé de petite production marchande, ont vu s'épanouir largement ce capital: la société antique; la société byzantine; l'Empire des Moguls en Inde; l'Empire de l'Islam; la Chine et le Japon, pour ne citer que les plus importantes d'entre elles. L'essor quantitatif du capital dans ces sociétés n'était nullement inférieur à celui que le capital connut en Europe occidentale médiévale.

Au milieu du XIV^e siècle, le roi d'Angleterre Édouard III reçut au total 1 365 000 florins des compagnies florentines Bardi et Peruzzi (111). Il s'agit des plus riches familles bourgeoises d'Occident

☒ (*) C'est ce que ne semble pas comprendre le professeur Sol Tax qui intitule son ouvrage sur la communauté guatémaltèque de Panajachel *Penny Capitalism*, « Le capitalisme des sous ». Il examine les raisons de cette définition et les trouve notamment dans l'« habitude mentale » des habitants de Panajachel de rechercher « le maximum de revenus ». En réalité; nous sommes en présence d'une société typique de petite production marchande, où ni la terre, ni la force de travail ne sont pratiquement devenues des marchandises (110). :

avant les Fugger. Or, vers la même époque un groupe de marchands Karimi (yémenites), qui monopolisèrent le commerce d'épices avec l'Inde dans l'Égypte des Mammelucks, avancèrent 700 000 dirhams d'argent à des notables de Damas, puis 400 000 dinars d'or au roi du Yémen (monnaies qui contiennent plus de métal pur que les monnaies européennes de cette époque) (112). Aux IX^e -X^e siècles, à l'apogée de l'Empire de l'Islam, nous trouvons plusieurs marchands de Basrah qui possèdent un *revenu annuel* de plus d'un million de dirhams. Un bijoutier de Bagdad, Ibn-al-Jassas, reste un homme riche après qu'on lui eut confisqué 16 000 000 de dinars-or (113). En 144 avant J.-C. le prince impérial Hsio, de Liang, mourut en Chine en laissant un héritage de 400 000 catties d'or (1 cattie est environ 600 grammes) (114). Pourquoi cette accumulation du capital usurier et marchand n'a-t-elle pas donné naissance au capital industriel dans ces différentes civilisations?

Ce n'est pas non plus que les formes d'organisation intermédiaires entre l'artisanat proprement dit et la grande fabrique — le *Verlagsystem* (commerçants commanditant les artisans), l'industrie à domicile et la manufacture—aient fait défaut dans ces civilisations précapitalistes. A Byzance, de véritables manufactures de textile apparaissent dès l'époque de l'empereur Justinien, fondées, il est vrai, sur l'artisanat, et avec une main-d'œuvre qui, bien que concentrée en de grands établissements, reste propriétaire de ses moyens de production (115) Mais déjà, vers le X^e siècle, « les marchands de soie brute étaient apparus comme les capitalistes (plus correct... les entrepreneurs) les plus puissants... Ils s'étaient soumis les fileurs de soie appauvris dans leur ensemble. On avait interdit à ceux-ci de vendre la soie travaillée directement aux drapiers; ils étaient obligés de vendre aux marchands de soie brute, desquels ils avaient à acheter les matières premières en quantité limitée

(pas plus que chacun pouvait filer en son atelier). Les marchands ne pouvaient pas prendre en main directement la filature, du moins en théorie; ils pouvaient cependant embaucher des travailleurs pour le faire (116) ».

Un développement non moins impressionnant de l'industrie à domicile et des manufactures s'était produit dans l'Empire de l'Islam. Plus de 1000 travailleurs auraient été concentrés dans les mines de mercure de l'Espagne islamique. Dans la célèbre ville de tissage de drap, Tinnis, l'industrie à domicile fonctionnait de façon perfectionnée dès l'an 815 de notre ère. Les marchands de drap y commanditèrent des hommes et des femmes pour des salaires d'un demi-dirhem par jour (117). La Chine connut de même de grandes manufactures minières et métallurgiques qui employèrent de la main-d'œuvre servile, quelques siècles avant notre ère. On y vit apparaître de riches entrepreneurs, notamment dans la métallurgie du fer et du cuivre, l'exploitation du mercure et du cinabre (118). Plus tard, les manufactures de porcelaine et l'industrie textile à domicile y connurent un grand essor surtout à partir de la dynastie des Ming (119). Il en fut de même en Inde pendant un millier d'années. Et néanmoins, la coexistence de ces formes d'entreprises modernes avec une grande accumulation de capital-argent ne permit pas le développement du capitalisme industriel.

La petite production marchande est déjà une production de marchandises. Mais elle est le plus souvent une production de marchandises au milieu d'une production de valeurs d'usage. Aussi longtemps que l'écrasante majorité de la population ne participe pas, ou très peu, à cette production de marchandises, celle-ci reste nécessairement limitée. Le grand commerce conserve foncièrement le caractère de commerce de luxe. Devant les limites étroites de ce marché, le capital trouve des issues plus profitables que

l'investissement productif. C'est ce qui explique d'ailleurs le fait que manufactures et industries à domicile à Byzance, dans l'Islam, en Chine et aux Indes, concernent presque exclusivement des secteurs de luxe, s'ils ne travaillent pas pour les commandes d'État.

C'est la pénétration de l'économie monétaire dans l'économie paysanne par suite de la transformation du surproduit agricole de rente en nature (ou corvée) en rente en argent qui permet un élargissement considérable de la production de marchandises, en Europe occidentale, et crée ainsi la condition de l'éclosion du capitalisme industriel. Or, nulle part en dehors de l'Europe occidentale, le surproduit agricole n'a pu prendre durablement la forme de rente en argent. L'impôt en nature prédominait dans l'Empire romain et à Byzance (120). Dans l'Empire de l'Islam, l'impôt foncier fut payé en partie en nature et en argent sous les Abassides, mais peu de temps après, la rente en nature redevenait prépondérante et le restait à l'époque turque (121). Aux Indes, la rente foncière fut payée généralement en nature, sauf pendant une brève période de prospérité sous les Moguls au XVII^e siècle. En Chine, la rente-impôt en argent, un moment généralisée sous la dynastie des Ming vers la fin du XV^e siècle, reprit sa forme de rente en nature dès la chute de cette dynastie, pour ne devenir définitivement impôt-rente en argent que vers les XVII^e - XVIII^e siècles en Chine méridionale (122). Le machinisme, qui seul permet à la grande fabrique de briser la concurrence de l'industrie à domicile et de l'artisanat, est le produit de l'application des sciences naturelles à la production. Il exige une fusion de la science et de la production qui réclame à son tour la recherche constante d'économie du travail humain. Or, la prédominance du travail servile et la présence d'une masse énorme de pauvres non productifs dans l'Empire romain empêchèrent toute recherche dans cette

voie (*). On connaît le commentaire significatif de l'empereur Vespasien rejetant l'emploi d'une grue mécanique: « Je dois nourrir mes pauvres (123). »

Quant à l'Islam, l'Inde, la Chine et le Japon, c'étaient des civilisations essentiellement agricoles, où l'irrigation permettait le développement d'une agriculture fortement intensive qui à son tour assurait un accroissement considérable de la population. La concurrence d'une main d'œuvre humaine extrêmement bon marché devait briser pendant des millénaires toute tentative d'introduction de machines dans l'artisanat. En même temps, l'emploi productif de l'énergie hydraulique à des fins non agricoles, base du lent progrès du machinisme en Europe du XIII^e au XVIII^e siècle, est fortement restreint dans ces civilisations agricoles, parce qu'il entraînait en conflit avec les besoins de l'irrigation du sol (*).

☒ (*) Il faut ajouter le mépris général envers le travail manuel, mépris engendré par l'esclavage et formulé de façon frappante par Xénophon (« Economique »): « Les arts que les hommes appellent vulgaires sont généralement dépréciés et méprisés par les États, et ce à juste titre. Ils ruinent complètement les corps, aussi bien des travailleurs que des dirigeants... Et lorsque les corps des hommes sont éternés, les âmes deviennent malades. *Et ces arts vulgaires impliquent une absence totale de loisirs et empêchent les hommes de mener une vie sociale et civique.* »

Cette dernière constatation est d'ailleurs fort pertinente.

☒ « Ces installations (moulins à eau et meuneries automatiques), qui sont une source de très riches revenus pour les grandes familles laïques et pour les importants monastères, se multiplièrent à l'époque des T'ang (c'est-à-dire quatre à cinq siècles plus tôt qu'en Occident!), à un moment où se développe également la grande propriété foncière. L'administration impériale doit lutter contre ce nouvel abus, car les roues à aubes entravent le courant et font perdre une partie de l'eau de l'irrigation. De plus, elles provoquent un dépôt de vase dans les canaux. Aussi une législation spéciale restreint-elle l'usage des moulins à

L'accumulation du capital-argent, capital usurier, marchand et commercial, s'est réalisée en Europe occidentale du X^e au XVIII^e siècle entre les mains d'une classe bourgeoise qui s'émancipait progressivement de la tutelle des classes féodales et de l'État, qui finit même par se soumettre l'Etat et par en faire un instrument pour accélérer l'accumulation du capital à son profit. Sa constitution en tant que classe, avec une conscience nette de ses intérêts, a été réalisée dans les communes libres du moyen âge, où la bourgeoisie a fait son apprentissage de la lutte politique. La constitution des États centralisés modernes à partir du XV^e siècle ne résulte pas d'un écrasement mais d'une élévation nouvelle de la bourgeoisie urbaine, qui brise le carcan étroit de la politique communale pour faire face en tant que tiers état aux anciennes classes dominantes à l'échelle de la nation (l'Espagne, la Russie, et en partie l'Autriche des Habsbourg, sont à ce sujet des exceptions intéressantes, ce qui est significatif pour l'histoire ultérieure du capitalisme dans ces pays).

Dans les autres civilisations précapitalistes, par contre, le capital reste constamment soumis à l'arbitraire de l'État despotique et tout-puissant. A Rome, c'est la noblesse foncière qui, grâce au butin de ses guerres de rapine, finit par se soumettre entièrement le capital libre du monde antique (125). Dans l'Inde antique, des monopoles d'État firent du roi lui-même le principal banquier, manufacturier et commerçant de gros. Restovtzeff note d'ailleurs que le fisc impérial est déjà le principal usurier à Rome(126). La prédominance des manufactures d'État à Byzance, où le trésor impérial concentre dans ses coffres la majeure partie du capital disponible, est tout aussi connue que l'impitoyable superfiscalité qui écrase la production artisanale et industrielle sous

certaines périodes de l'année. »,L'auteur cite des décrets et des textes du VIII^e siècle relatifs à la limitation et à la destruction des moulins (134).

l'Islam (127). En Chine, sous chaque dynastie successive, l'État s'efforce de monopoliser des secteurs industriels entiers (128).

La bourgeoisie naissante, dans toutes ces sociétés, connaît une étrange vie cyclique. Chaque nouvelle accumulation fabuleuse de profits est suivie de confiscations et de persécutions brutales. Bernard Lewis note que même les villes islamiques du -Moyen Age ne connaissent qu'une existence éphémère avec une prospérité qui ne dépasse guère la durée d'un siècle et qui est suivie d'une longue et impitoyable décadence (129). La peur de la confiscation des capitaux hante les propriétaires de biens mobiliers dans toutes ces sociétés. Elle pousse les bourgeois à cacher leurs profits, à les investir plutôt dans dix petites entreprises qu'en une grande, à préférer la thésaurisation de l'or et des pierres précieuses aux entreprises publiques, et l'achat de biens immobiliers à l'accumulation de capitaux. Au lieu de se concentrer, une telle bourgeoisie se disperse comme elle disperse ses capitaux. Au lieu de progresser vers l'autonomie et l'indépendance, elle croupit dans la peur et la servilité (130). « Jamais, dit Étienne Balazs, la classe marchande chinoise n'est arrivée à une autonomie... Les privilèges des gros négociants ne sont jamais extorqués de haute lutte, mais chichement accordés par l'État. La manière d'exprimer ses revendications demeure pour le marchand et le reste de la *misera plebs* la *pétition*, la demande timide humblement adressée aux autorités (131) (*) ».

Ce n'est qu'au Japon, dont les marchands-pirates infestent dès le XIV^e siècle la mer de Chine et des Philippines, et accumulent un capital considérable alors

⊠ L'idée qu'en Chine, à l'opposé de l'Europe médiévale, les villes étaient soumises au contrôle étroit des mandarins, alors que les villages jouissaient d'une large autonomie administrative, a été selon Balazs, « génialement anticipée » par Max Weber L'auteur semble ignorer que Marx a exprimé la même opinion trois quarts de siècle plus tôt, et qu'il a aussi nettement caractérisé la différence entre villes occidentales et villes orientales (132).

qu'en même temps l'autorité de l'État se dissout, que la suprématie bourgeoise commerçante et bancaire sur la noblesse, puis le développement d'un capital manufacturier, ont permis de répéter à partir du XVIII^e siècle, avec deux siècles de retard, l'évolution du capitalisme en Europe occidentale, indépendamment de celui-ci (*).

La prédominance de l'État absolu dans les civilisations précapitalistes non européennes n'est elle-même pas un effet du hasard. Elle résulte des conditions de l'agriculture par centralisation du surproduit social. Paradoxalement, c'est le degré supérieur de fertilité du sol, et l'expansion majeure de leur population, qui a condamné ces civilisations à s'arrêter à mi-chemin dans leur développement; L'agriculture bien plus primitive de l'Europe médiévale ne pouvait pas supporter le poids d'une densité de population comparable à celle de la Chine ou de la vallée du Nil à des époques prospères. Mais précisément pour cette raison, elle échappait largement au contrôle d'un État centralisateur (*).

Dans les villes médiévales, la bourgeoisie était favorisée par rapport à un pouvoir central affaibli, qui devait s'appuyer sur elle pour rétablir des prérogatives perdues à l'aube de la féodalité. Au début, les progrès de cette bourgeoisie furent lents et

discontinus. Maint financier occidental a fini comme ses confrères islamiques, chinois ou hindous, en ayant sa fortune confisquée par les rois qu'il aida. Mais dès le XVI^e siècle, cette discontinuité était devenue l'exception et non plus la règle. La supériorité de la fortune mobilière sur la fortune immobilière était définitivement établie et, avec elle, la soumission de l'État aux chaînes d'or de la dette publique. La voie était libre pour une accumulation du capital sans entraves politiques. Le capitalisme moderne pouvait naître.

Ces particularités du développement économique en Europe occidentale (et dans une certaine mesure au Japon) ne signifient pas que l'éclosion de la révolution industrielle ne fut *possible* que dans ces régions ; elles expliquent seulement les raisons pour lesquelles le mode de production capitaliste est apparu *d'abord* en Europe. Par la suite, c'est l'intervention violente de l'Europe dans l'économie d'autres parties du monde qui y a détruit les éléments permettant un progrès économique plus rapide, y a empêché ou retardé leur croissance. Le parallèle entre le Japon d'une part et l'Inde et la Chine de l'autre démontre le rôle décisif que jouent au XIX^e siècle le maintien ou la perte d'une indépendance politique véritable pour accélérer ou retarder la révolution industrielle (*).

Capital et mode de production capitaliste.

Le capital peut apparaître dès qu'existe un minimum de circulation de marchandises et de circulation d'argent. Il naît et se développe dans le cadre d'un mode de production précapitaliste (communauté villageoise, petite production marchande). Quels que soient les effets dissolvants qu'il exerce sur une telle société, ils sont limités par le fait qu'il ne bouleverse pas le mode de production fondamental, surtout à la campagne. Endetté, talonné par les créanciers ou le fisc, le paysan

☒ Cependant, même au Japon, le marchand Yodoya Tatsugoro, qui avait réalisé une énorme fortune pendant l'ère de Kwambuu (1661-1672) eut tous ses biens confisqués, « parce qu'il menait une vie trop fastueuse (133) ».

☒ Il est intéressant de constater qu'en Afrique noire, l'abondance relative des terres, qui permit l'extension infinie de l'agriculture primitive, se révéla une barrière à l'éclosion d'une civilisation noire, sauf dans les vallées du Sénégal, du Niger et du Zambèse (134). Il semblerait donc que les rapports « terres/eau/population » ont permis la combinaison agricole optimale dans les vieilles civilisations asiatiques, et la combinaison économique optimale en Europe occidentale à partir du XVI^e siècle. Dans ce domaine également, il y a un parallélisme frappant entre les conditions particulières dans lesquelles s'est développée l'agriculture au Japon et en Europe occidentale (opposées à celles du continent asiatique) (135).

☒ (*) Voir au chapitre XIII de nombreux exemples de régression économique provoquée par l'impérialisme.

précapitaliste trouve toujours dans la solidarité des autres villageois un appui qui lui assure au moins une maigre pitance :

« Les Ifugaos (habitants des Philippines) sont partiellement des capitalistes. Leurs richesses, ce sont les rizières. Elles sont préparées avec une dépense énorme de travail, elles sont limitées en superficie et appartiennent à une classe d'hommes riches... Par un système d'usure, les riches deviennent plus riches et les pauvres plus pauvres. Cependant, les pauvres ne sont pas complètement indigents. Les jardins d'ignames ne sont par définition pas une « richesse », et ne peuvent pas devenir la propriété permanente (d'une famille). Chacun peut y planter autant d'ignames qu'il veut, et peut donc trouver une sorte de subsistance (136)... »

Le développement du mode de production capitaliste implique la généralisation de la production de marchandises, pour la première fois dans l'histoire de l'humanité. Cette production ne concerne plus seulement les produits de luxe, les surplus de vivres ou de biens de consommation courante, les métaux, le sel et les autres produits indispensables au maintien et à l'élargissement du surproduit social. Tout ce qui est objet de la vie économique, tout ce qui est produit est dorénavant marchandise : tous les vivres, tous les biens de consommation, toutes les matières premières, tous les moyens de production, ainsi que la force de travail elle-même. Toute issue étant coupée, la masse des dépossédés, qui ne disposent plus de leurs instruments de travail, sont obligés de vendre leur force de travail pour acquérir des moyens de subsistance. Toute l'organisation de la société est construite de façon à assurer aux propriétaires du capital un approvisionnement régulier et constant en main-d'œuvre salariée, pour permettre l'utilisation productive ininterrompue de ce capital.

Au cours du processus de sa propre formation, le capital industriel a obtenu par les procédés décrits plus haut la formation parallèle du prolétariat moderne. Mais

lorsque le mode de production capitaliste s'est étendu dans le monde, il a connu un besoin de main-d'œuvre salariée avant même que les sociétés primitives auxquelles il se heurta ne fussent suffisamment dissoutes pour que ce prolétariat se constitue normalement. L'intervention de l'État, de la Loi, de la Religion et de la Morale, si ce n'est celle de la force pure et simple, permit de recruter les malheureux esclaves du nouveau Moloch. Les colonisateurs de l'Afrique noire et de l'Océanie répétèrent à la fin du XIX^e siècle les procédés par lesquels leurs ancêtres négriers avaient rassemblé une main-d'œuvre servile. Mais cette fois-ci, il ne s'agissait plus de l'expédition au-delà des océans dans les plantations du Nouveau Monde. C'était sur

place, dans des entreprises capitalistes agricoles, minières ou industrielles, que cette main-d'œuvre était employée pour produire la plus-value indispensable à la vie du Capital (*).

L'action dissolvante de l'économie monétaire sur les communautés primitives a favorisé dans toutes les civilisations l'accumulation primitive du capital usurier et du capital marchand. Mais elle n'assure pas en elle-même le développement du mode de production capitaliste, du capital industriel.

Par contre, l'action dissolvante de l'économie monétaire sur des communautés primitives déjà confrontées avec le mode de production capitaliste, devient la principale force pour recruter un prolétariat indigène dans les colonies. L'introduction d'une capitation — impôt individuel en argent — dans des régions primitives qui vivent encore dans des conditions d'économie naturelle, a déraciné en Afrique et ailleurs des millions d'indigènes de leurs centres coutumiers et les a obligés à vendre leur force de travail — seule ressource qu'ils possèdent — pour obtenir de l'argent. Lorsque la vente de la force de travail ne s'imposait pas pour

⊠ (*) Voir chapitre IX, §: « Propriété foncière et mode de production capitaliste. ».

obtenir des moyens de subsistance, l'État capitaliste a eu recours à cette forme moderne de contrainte pour pourvoir en prolétaires les bourgeoisies qui se constituent dans les colonies. Car capitalisme et bourgeoisie ne se conçoivent pas sans prolétariat. Selon Alexander Hamilton, la liberté, c'est la liberté d'acquérir des richesses (127). *Mais cette liberté ne peut être affirmée pour une petite partie de la société qu'à condition d'être niée pour l'autre partie, pourtant majoritaire.*